

# L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Etudes

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

Docteur PAPUS

96<sup>me</sup> VOLUME — 24<sup>me</sup> ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 10-11-12 (JUILLET-SEPTEMBRE 1912)

Page Astrologique (p. 1).

## PARTIE PHILOSOPHIQUE

Conférence ésotérique : *Le Temple égyptien et ses Mystères* (p. 2) .....

*Définition de l'Archéomètre* (p. 3) .....

*L'Archéomètre* (p. 63) .....

*Le Mysticisme* (p. 70) .....

*Comment s'exerce la pensée* (p. 92) .....

*La Réincarnation et la Transmigration des Ames* (p. 101) .....

*A propos du Secret de Michel Oppenheim* (p. 121) .....

*De l'Immobilité* (p. 124) .....

*Le Septième Tableau d'Hélène Smith* (p. 127) .....

Conférence ésotérique : *La Définition du Maître* (p. 133) .....

*Apocalypse hermétique* (p. 141).

Dr Papus.

Saint-Yves d'Alveydre

Les Amis de Saint-Yves.

Sédir

Le Goarant de Tromelin

C. B.

Léon Combes.

Karl Nissa.

L. Florentin.

Papus.

Partie littéraire : La Violette de l'Infante. — Conférences ésotériques. Ecole hermétique. — Ordre Martiniste. — Henry Thorion. — Echos de partout. — Les Prédications d'Edison. — Un fait de Lucidité remarquable. — Observations avec le Fraüenwold. — Nouvelle rectification du Commandant Darget. — Bibliographie.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Echanges doit être adressé  
15, Rue Séguier, Paris (VI<sup>e</sup>). — Téléphone 816-09

Tout ce qui concerne l'Administration :

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES

doit être adressé à la

Librairie Générale et Internationale G. FICKER

PARIS — 4 et 6, rue de Savoie — PARIS

Le numéro : 2 fr. 50 — Un AN } 10 francs pour la France.  
12 francs pour l'Etranger.

*L'Initiation* paraît sans interruption depuis Octobre 1888.

Cette Revue a puissamment contribué à la renaissance, en France, du Spiritualisme scientifique.

Mais *l'Initiation*, ainsi que son titre l'indique n'est pas une Revue consacrée spécialement à la diffusion des premiers éléments et des expériences de début concernant la Science psychique.

*L'Initiation* est une Revue complémentaire de toutes les revues exotériques. C'est l'organe des études approfondies de l'Esotérisme dans toutes les Écoles, et elle est établie pour compléter les recherches de tous ceux qui s'intéressent, au psychisme, aux sociétés occultes et à la tradition initiatique.

La collection de *l'Initiation* forme le *compendium* le plus complet des recherches occultes dans toutes les branches possibles.

Fidèle à sa ligne de conduite, *l'Initiation* est organisée pour faire paraître une foule d'études inédites de Saint-Yves sur l'Archéomètre, ainsi que des publications de manuscrits inédits de Fabre d'Olivet et d'autres auteurs qu'elle possède dans ses archives.

Deux manuscrits d'Eckarthansen attendent aussi leur apparition.

On voit que *l'Initiation* est toujours prête à justifier son antique réputation.

# SEPTEMBRE

Signe Zodiacal : LA BALANCE

## LES ZODIAQUES

	LA BALANCE			
	Le Faucon	La Couronne Perle	La Balance	Le Centaure et le Loup
I <sup>re</sup> PARTIE				
1 Zodiaque du Portique du Grand Temple d'Esne				
2 Zodiaque du Portique du Temple au Nord d'Esne				
3 Zodiaque du Portique du Grand Temple à Denderah				
4 Zodiaque Circulaire à Denderah				
5 Planisphère de Schahn publiée par Kircher				
6 Sphère Arabe d'Abd-arrahman				
7 Sphère Moderne				
II <sup>e</sup> PARTIE				
1 Zodiaque Grecs ou Romains				
2 Zodiaques Indiens				
3 Zodiaque Gothiques				



## PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

*Cette partie est ouverte aux écrivains de toutes écoles sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.*

Jeudi 23 novembre 1911

### Conférence ésotérique

DE M. LE D<sup>r</sup> PAPUS

#### Le Temple Egyptien et ses Mystères

MESDAMES, MESSIEURS,

Je dois aujourd'hui traiter devant vous un sujet qui a une apparence rébarbative, et je vais m'efforcer d'être moins technique que dans notre dernière causerie.

Le mois dernier, nous avons dû faire un résumé rapide de l'histoire de l'humanité bien avant le déluge, pour vous montrer qu'en Égypte s'était établi un peuple qu'on n'a pas encore assez étudié et qui était de couleur rouge comme peau.

Ce peuple, qui a peint ses premiers monuments en rouge, dont les représentations sur les grandes figures hiéroglyphiques étaient rouges, a été appelé, par les historiens, « les Atlantes ». L'Égypte est donc une colonie atlante.

Je vous ai aussi montré une habitude très importante des Anciens, qui consiste à matérialiser

les principes, à montrer que tout ce qui est sur terre est la représentation de quelque chose qui est dans l'invisible, et que les êtres humains n'échappent pas à cette règle et sont eux-mêmes la représentation de grands principes. C'est ainsi que nous avons montré que les noirs, les jaunes, les blancs, les rouges, suivant les différentes colorations de l'être humain, étaient la représentation sur terre de principes cosmogoniques dont l'énumération a dû vous fatiguer un peu ; aussi je n'insisterai pas sur ce sujet.

Nous avons enfin parlé du déluge, montré comment tous les peuples l'ont constaté, et nous avons indiqué la date approximative de ce grand événement terrestre.

Aujourd'hui, nous allons nous occuper de la parcelle d'êtres humains échappée à ce déluge, de cette pauvre colonie atlante située en Égypte, et nous demander ce qu'ont fait ces hommes que les contemporains ont appelés les forgerons d'Orus, les forgerons d'Osiris. Ces hommes sont arrivés dans un pays sauvage, mais déjà peuplé, occupé déjà par deux peuples : des blancs primitifs, qui, d'après les recherches actuelles, étaient à ce qu'on appelle l'âge de la pierre polie, et des noirs d'une civilisation plus raffinée qui occupaient le pays en maîtres. Les rouges ont rejeté les blancs d'un côté, les noirs de l'autre, et se sont installés. C'est maintenant qu'ils commencent à nous intéresser.

Faut-il vous donner des dates ?

Les dates ne sont pas encore fixes, et il faut vraisemblablement compter sur plusieurs milliers d'années pour l'installation de ce peuple. Toutefois nous avons une date certaine pour le début des dynasties d'Égypte, esct la date de 5.000 ans avant Jésus-Christ. C'est déjà coquet, et nous avons des monuments positifs qui viennent de cette date ; je vous en montrerai tout à l'heure des photographies, ces monuments existent encore aujourd'hui.

Qu'ont été les Egyptiens avant ces 5.000 ans ? C'est du domaine de l'histoire et surtout de l'archéologie, du domaine des recherches scientifiques, des fouilles. On a constaté toutefois qu'un peuple analogue aux peuples qui occupaient les autres continents, un peuple blanc, à l'âge de la pierre polie, occupait ce pays. Faut-il vous dire que cela se passait 10.000 ou 5.000 ans avant Jésus-Christ ? Nous ne le savons pas. Je vous ai donné la date du déluge d'après les rouges, en 9700 et quelques années avant Jésus-Christ. C'est tout ce que nous savons de positif.

Nous en resterons donc à ce moment où, dans ce continent terrestre, fonctionnant comme une planète de la terre, — puisque je vous ai rappelé que chaque continent terrestre fournissait sa flore, sa faune et sa race humaine — s'établissait cette race venue d'ailleurs, avec une civilisation tout à fait complète, et qui a recommencé à s'installer en élisant ses rois.

Vous savez que les rois d'Égypte prenaient le

nom de Pharaons, et la chronologie laissée par Manéthon commence en 5.000 ans avant Jésus-Christ par l'établissement d'une première dynastie.

Comment diviser l'histoire d'Égypte ? Je n'ai pas l'intention, en quelques minutes, de vous faire 5.000 ans d'histoire, je voudrais simplement évoquer devant vous aussi clairement que possible les phases les plus intéressantes de cette histoire et les divisions établies par les classiques.

On a divisé l'histoire d'Égypte d'une façon extrêmement simple, d'après les villes où les Égyptiens se sont établis pour en faire leur capitale. Il y a donc trois grandes divisions dans l'histoire d'Égypte :

Une période memphite, avec Memphis comme capitale.

Une période thébaine, avec Thèbes comme capitale.

Une période Saïte, avec Saïs comme capitale.

Tout ce que je vous dis là serait presque de l'hébreu, si je ne cherchais pas à vous illustrer cela par un exemple un peu positif : Je vais donc vous montrer la carte d'Égypte et le défilé des races dont je vous ai parlé, qui ont occupé le pays.

Les conquérants sont rouges, ils conquièrent des noirs et sont plus tard envahis par des Jaunes. Ajoutez à cela ceux que vous allez voir maintenant les Blancs, qui étaient extrêmement recher-

chés parce qu'il servaient de gardes particuliers aux Pharaons, — il y en avait extrêmement peu, — et vous aurez un résumé de toutes les races qui occupaient l'Égypte, races dont je me suis occupé la dernière fois et dont je ne vous parlerai pas davantage aujourd'hui.

\* \* \*

Voici le pays qui va nous intéresser ; je vous rappelle en deux mots l'histoire de l'Égypte, qui est extrêmement simple.

Tout d'abord, des conquérants se sont établis aux environs de Memphis, où l'on a trouvé le plus de restes de pyramides, de tombeaux, de palais, comme nous le verrons tout à l'heure.

Ces conquérants ensuite ont remonté le Nil et se sont installés jusqu'à Thèbes, avant la première cataracte.

Enfin, des envahisseurs venus d'Asie ont transporté, à la fin de l'histoire d'Égypte, le gouvernement sur le Delta, à Sais. Et voilà toute l'histoire de cinquante siècles.

Vous voyez qu'en résumé cette histoire est simple. S'il n'y avait pas une foule de monuments qui nous permettent d'en conserver les traces, l'histoire de ce peuple est la même que celle de tous les peuples modernes. Les Égyptiens ont connu les grèves, — il ne faut pas croire que c'est nouveau : — la première grève s'est manifestée en 5500 avant Jésus-Christ. Les dames égyptiennes avaient des chichis en l'an 4000 avant Jésus-Christ ; elles

connaissaient tous les raffinements possibles de la toilette, et dans ma prochaine causerie je m'occuperai surtout de la famille et du culte des morts ; je vous montrerai le raffinement de cette civilisation au point de vue de tout ce qui concerne la vie courante.

Les grands événements de l'histoire d'Égypte sont excessivement simples ; à part ces événements locaux, ces luttes de temple à temple, de prêtre à prêtre, le grand événement de l'histoire d'Égypte, c'est l'invasion, à la xv<sup>e</sup> dynastie, des jaunes venus d'Asie, qu'on a appelés les Pasteurs, non pas parce qu'ils gardaient les troupeaux, mais parce qu'ils étaient ignorants ; on les a appelés les « Hicsos », en égyptien les Pasteurs.

Ces Pasteurs ont envahi l'Égypte avec des moyens de combat que n'avaient pas les Égyptiens eux-mêmes ; ils se sont installés dans le pays, et leur installation a duré mille ans. Au bout de mille ans, les Égyptiens ont chassé les envahisseurs et ont repris leur pays. C'est la grande période de l'histoire de l'Égypte qui va nous intéresser. Car, à part les monuments et quelques références que je vais rapidement vous donner, l'histoire d'Égypte ne ferait que vous ennuyer, et je ne voudrais pas, aujourd'hui, vous imposer un cours pédant d'une histoire aussi longue. Nous avons déjà beaucoup de mal à faire la nôtre en cent ans ; 5.000 ans d'histoire seraient trop longs.

De chaque époque restent des monuments que nous allons étudier, surtout le temple égyptien,

qui va faire l'objet de cette conférence, où nous étudierons principalement l'évocation des esprits.

Comme grandes dates, au moment de l'invasion des Hicsos, à la xv<sup>e</sup> dynastie, je vous citerai la concordance de trois grands noms dans l'histoire : Abraham en Égypte, Krishna dans l'Inde, Fo-Hi en Chine. Il est curieux, quand on fait de l'histoire, de jeter un coup d'œil rapide sur ce qui se passe sur la terre. Vous voyez apparaître, au même moment, trois grands réformateurs : en 2173 avant Jésus-Christ, au moment où vont être créés les Grands Mystères dont nous allons parler.

Comme autres dates intéressantes, je ne vous parlerai pas de Joseph vendu par ses frères en 1967 avant Jésus-Christ, mais je vous signalerai plus haut, vers 1300 avant Jésus-Christ, Moïse en Égypte et Orphée en Grèce. Moïse et Orphée, nous le savons d'après Saint-Yves, étaient camarades de collège, et ce sont les mêmes enseignements avec lesquels l'un a fait ce peuple terrible d'Israélites, chargé de porter son livre, et l'autre cet admirable peuple de poètes et de pêcheurs qui a répandu la mythologie.

Je vous signalerai encore le grand courant de 500 ans avant Jésus-Christ, qui est de toute importance, car il a créé le cerveau occidental moderne, qui s'est manifesté par Edras chez les Juifs, Gautama-Bouddha chez les Hindous, Numa chez les Romains, Pythagore, Socrate et Platon chez les Grecs.

A partir de là, l'histoire devient simple, il n'est pas besoin d'en parler davantage.

Ce qui nous intéresse dans l'Égypte, c'est la fortune de ce peuple, jusqu'au moment où les étrangers sont venus envahir l'Égypte, à la suite d'une grève de tisseurs. Jusqu'à ce moment, l'Égypte était heureuse, sous l'égide des Pharaons. Le roi était initié dans le temple et communiquait directement avec le monde invisible; il avait à son service non seulement des soldats physiques, mais des soldats de l'au-delà, si vous voulez que j'emploie cette expression, et ces deux plans, dans lesquels il vivait, lui étaient révélés par les études faites dans le temple.

Ceci s'est passé normalement jusqu'au moment où les Asiatiques, ignorants et brutaux, ont envahi le pays.

Qu'est-ce que c'était que ces envahisseurs ?

Je vais faire une grande parenthèse pour les décrire.

Ces envahisseurs étaient nos ancêtres, ceux que les historiens ont appelé les Aryens, qui, venant de l'Inde, se sont rués à travers la Chaldée, toujours vers l'Est, en conquérant tout sur leur passage.

Ils sont arrivés vers 270 ) et quelques années avant Jésus-Christ en Égypte, et c'est là que l'Égypte a dû se refermer sur elle-même et cacher sa science.

Ces gens, que les Hindous, en sanscrit, avaient baptisés du nom « Va-t'en loin de moi », « Boami », dont on a fait Bohémiens, se sont révoltés, ont été chassés de l'Inde; ils se sont groupés, armés, et ont envahi tous les pays, y compris l'Égypte.

Voilà ceux qui arrivent en Égypte, qu'on baptise du nom de Pasteurs, et, pour leur échapper, la Science se renferme dans les temples, et l'on crée les Grands Mystères.

Qu'est-ce que c'était que les Grands Mystères?

C'était une instruction, une institution hiérarchisée, un enseignement à plusieurs degrés qui permettait à tout homme libre, qui avait le cerveau réellement ambitieux, de constituer sur la terre une unité véritablement vivante, qui permettait à un homme de devenir un communiant du monde invisible, de communier d'abord sur toute la terre avec tous les temples, et ensuite, dans le monde invisible, avec toutes les hiérarchies d'esprits.

Cette institution formidable a existé; ses détails, je ne pourrais pas vous les révéler en une causerie, mais je vous révélerai l'endroit où cette instruction était donnée; je vais vous donner le détail de ces centres, qui étaient les temples égyptiens, où on instruisait les vivants, et d'où les vivants sont partis pour régénérer la terre.

Qu'est-ce qui nous intéresse en Égypte? trois choses :

D'abord le temple;

Ensuite la pyramide;

Enfin, la chapelle annexée à la pyramide.

Le temple égyptien, que nous allons étudier en détail, était le centre d'instruction d'où partait tout ce que l'État fournissait gratuitement au peuple.

Aujourd'hui, lorsque nous avons besoin de musiciens, nous sommes obligés de les payer

directement; lorsque nous avons besoin, pour nos plaisirs personnels, d'un corps de ballet ou d'un théâtre chargé de conserver les études classiques, comme le Théâtre-Français, nous sommes obligés de payer les acteurs indirectement en payant nos places. En somme, l'État actuel est basé sur ce principe que, d'une façon ou d'une autre, les villes paient leurs architectes chargés de les embellir, et les particuliers paient leurs plaisirs.

Dans l'antiquité, c'était différent. Moyennant 100/0 de votre revenu — encore une chose qui n'est pas nouvelle, l'impôt sur le revenu — payés en nature au besoin — le cultivateur payait en grains, en poules ou en canards — en argent, dis-je, en nature ou en travail, — donc trois façons de payer, — vous aviez gratuitement les arts sous leurs aspects les plus parfaits, c'est-à-dire l'ingénieur et le médecin, l'ingénieur pour les villes, le médecin pour la famille; — l'instruction gratuite à tous les degrés: elle n'était pas laïque, c'étaient des prêtres qui la donnaient, mais ces prêtres étaient anticléricaux; — vous aviez donc tout ce que vous pouviez demander. En échange, le temple donnait l'instruction, l'éducation, à tous ceux qui étaient chargés plus tard de le représenter dans la vie: les ingénieurs, les médecins, les ballerines, les artistes dramatiques, ainsi qu'aux familles de ces artistes, à leurs enfants et à tous ceux qui les approchaient, avec un petit paiement mensuel.

Voilà, rapidement esquissée, l'organisation du

temple en Égypte : c'était donc véritablement le monde des vivants.

D'autre part, les prêtres qui voulaient devenir directeurs de peuples allaient s'initier dans ce temple et apprenaient la communication entre le monde visible et le monde invisible, comme nous le verrons tout à l'heure.

Voilà comment opérait le temple égyptien : c'est le monde des vivants dans toutes ses adaptations.

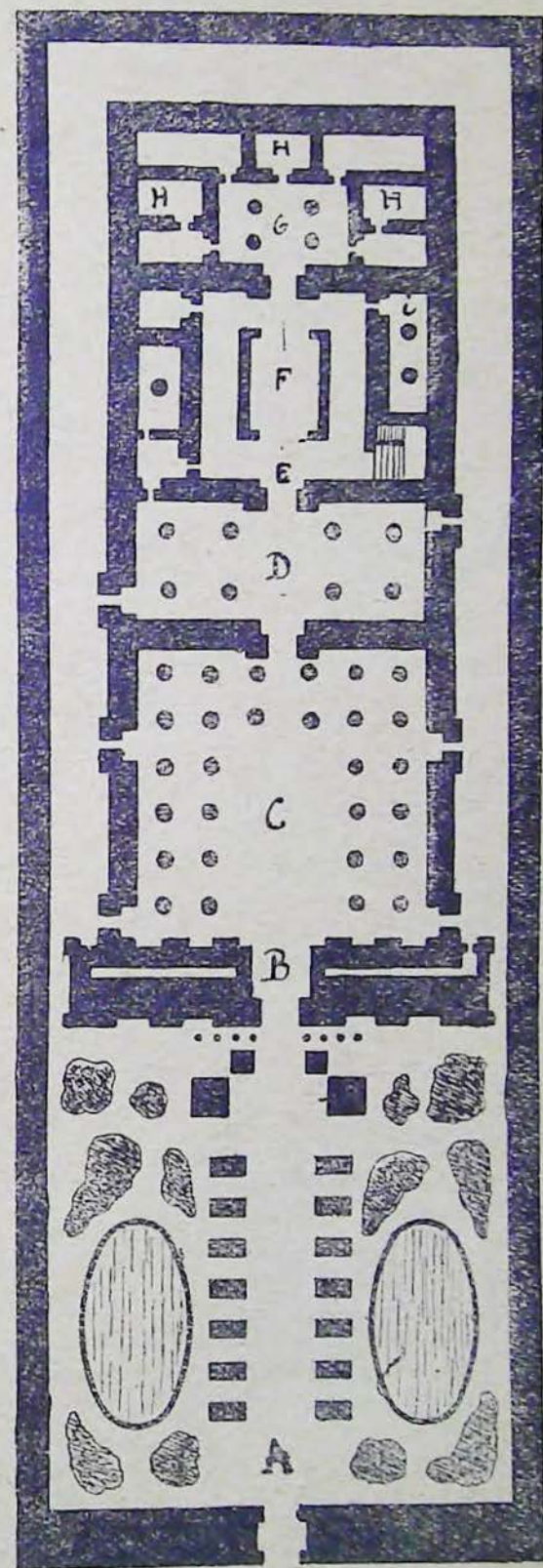
La pyramide est un tombeau, rien qu'un tombeau, les savants classiques ont raison à ce point de vue. On a voulu en faire un centre d'initiation, c'est une erreur : la pyramide est simplement une montagne artificielle, chargée de garder la momie, c'est l'endroit où l'homme, après sa mort, commence à revivre.

Dans notre prochaine séance, nous étudierons la mort en Égypte et ses mystères ; nous verrons que les Égyptiens ont voulu empêcher la réincarnation et, pour empêcher le retour sur la terre, ils faisaient vivre leurs morts pendant que nous dormons. Dès que le soleil avait quitté l'horizon, les morts s'éveillaient, sortaient du tombeau et allaient manger, boire, danser, vivre en somme dans la chapelle funéraire devenue magique par les opérations des prêtres.

L'étude de la pyramide et de la chapelle sera le programme de notre prochaine causerie ; aujourd'hui, je dois vous parler du temple, de ses mystères et de sa constitution.

Ceci est d'autant plus utile que vous ne trouverez aucun document sur ce point dans les livres classiques ; le temple égyptien a caché ses mystères jusqu'à ces dernières années. Il a fallu les travaux de Maspéro et de Gayet pour reconstituer, revivifier ce temple, et montrer le chemin que nous, occultistes, ne pouvons parcourir.

Je ne vous dirai pas que les savants ont tout vu. Je ne vous dirai pas non plus ce que je vais vous dire est classique ; j'ai été obligé de prendre



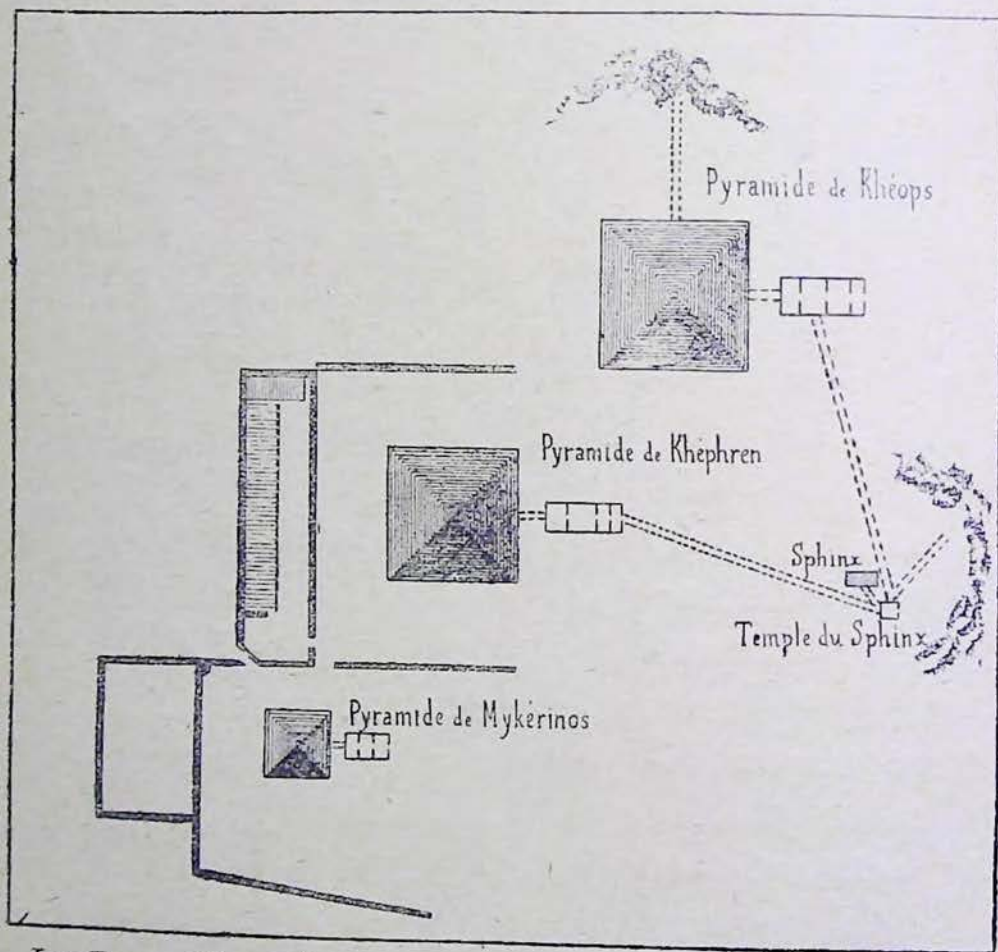
Plan d'un Temple Égyptien

les études des savants à l'époque actuelle, de les



détailler de mon mieux, et d'y ajouter ce que je pouvais savoir comme occultiste. Un Égyptien officiel vous dirait que je vais dire des horreurs, un occultiste vous dirait que je traite des questions qui n'ont pas encore été traitées dans le monde de l'occultisme.

Demandons-nous donc comment est fait un temple égyptien, comment il est bâti. Je ne peux pas mieux vous le montrer qu'en vous projetant un plan.



Les Pyramides et l'ancien Temple d'initiation (T. du Sphinx)

Ceci est le plus vieux monument qui existe au monde : c'est le Sphinx, qui était peint en rouge,

pour montrer que c'était une œuvre des Rouges, taillé en plein roc, et qui, grâce à Maspéro, a été assez dégagé pour qu'on voie la porte qui est entre ses pattes.

Cette porte conduisait à un temple de granit qui est aussi vieux que ce magnifique symbole, et qui est placée à 500 mètres de lui.

\*\*\*

Voici le Sphinx à côté de la grande pyramide : le temple des vivants à côté du temple des morts. Cette montagne artificielle a des souterrains que nous étudierons dans notre prochaine séance.

\*\*\*

Voici le plan d'un temple (*voyez p. 13*).

Le temple égyptien se compose de trois parties :

Une entrée, un peu cachée ici, qui est formée de deux pylônes ;

Une cour, où se font les processions (*a*) ;

Une salle hypostyle, dans laquelle les prêtres viennent montrer quelquefois dans l'année les vaisseaux, les barques sacrées ; ceci, c'est le monde astral ; ceci, c'est le monde physique (*c*).

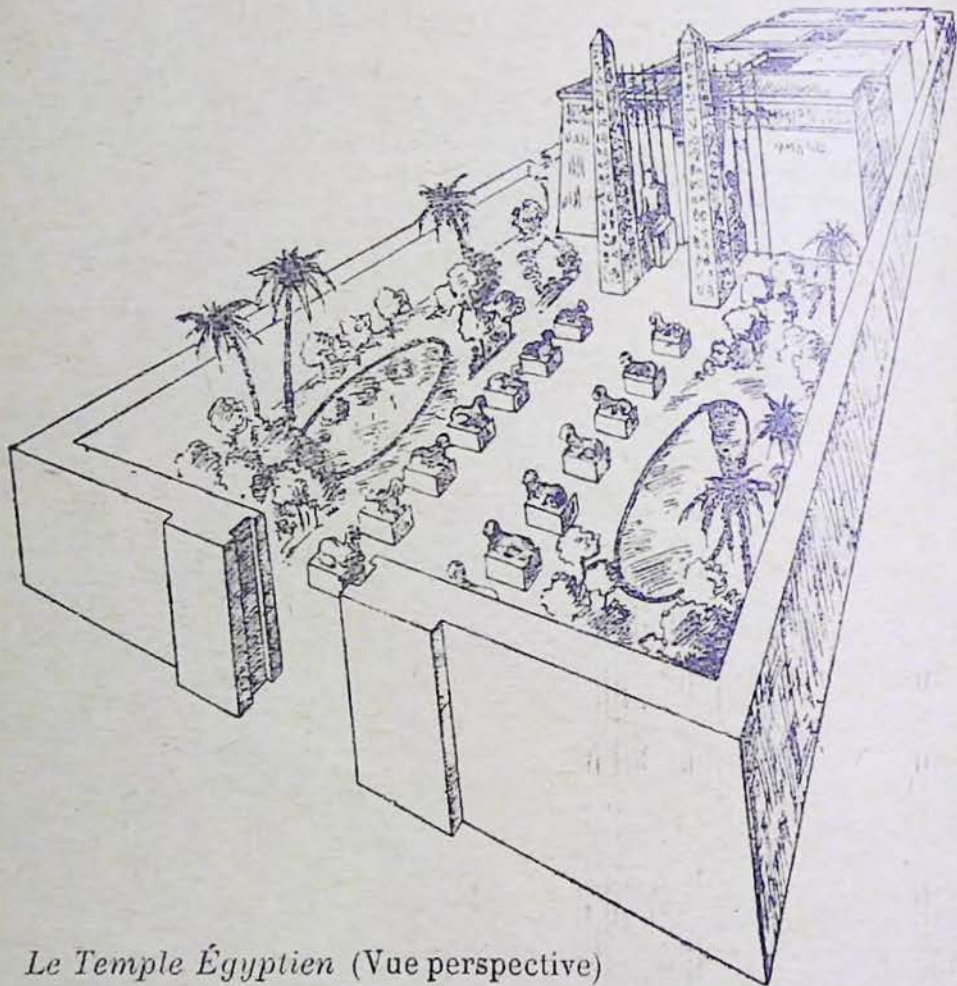
Et ici commence ce qu'on appelle le ciel dans le temple, c'est le monde céleste.

Le sanctuaire est au milieu (*f*). Autour sont deux salles, une pour les offrandes — salle de l'offertoire, — une salle propitiatoire, et enfin de petites salles, au fond du temple (*h*), où se font les evoca-

tions magiques. Ici, le Pharaon et les initiés peuvent seuls entrer.

La salle hypostyle, c'est l'astral où le monde profane et les initiés peuvent se mêler.

Puis la grande cour, qui a 52 mètres de long sur 52 à 53 mètres de large, avec des bassins et

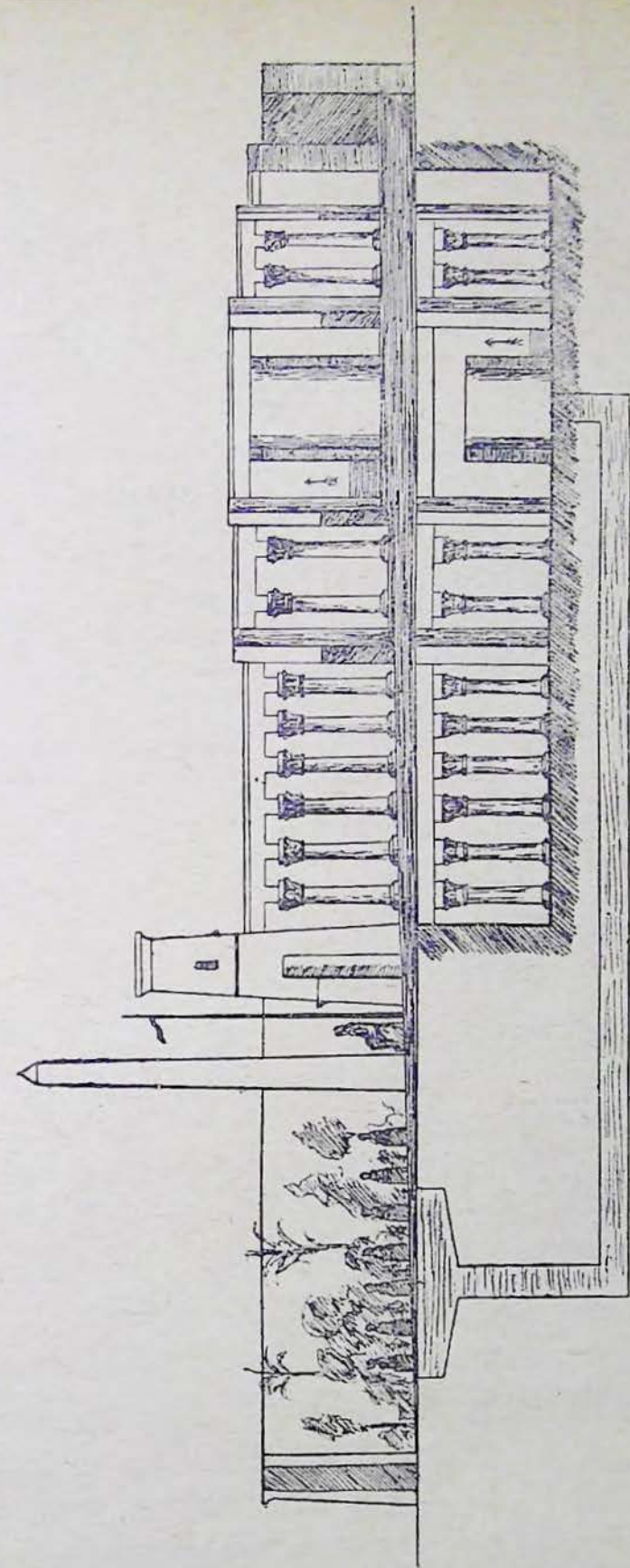


*Le Temple Égyptien (Vue perspective)*

des ateliers tout autour : c'est le monde élémentaire, le monde extérieur.

Voilà donc la constitution du monde égyptien : les profanes, le monde astral, le ciel.

Nous allons étudier en détail non seulement chaque salle, mais ce qui s'y passait... Je vais d'abord vous en montrer la coupe.



LE TEMPLE ÉGYPTIEN

*Coupe montrant l'origine du Torrent et des forces hydrauliques de la crypte (Reconstitution de Papus)*

\* \*

Voici la coupe des temples égyptiens : des jardins, avec des bassins qui communiquaient avec l'intérieur du temple, où les initiés devaient se jeter lors de leur initiation, — un obélisque devant chaque pylône, le pylône, puis des salles présentant cette particularité curieuse que le sol monte à mesure qu'on arrive vers le fond. Le fond a l'air d'une caverne, nous verrons tout à l'heure pourquoi.

Je vous répète la désignation des salles : la salle extérieure, la salle hypostyle, le sanctuaire et la salle des Mystères.

Nous allons maintenant chercher à étudier cela en détail.

\* \*

Voilà donc l'endroit où vont se passer les mystères égyptiens, où va se faire la communication entre le monde vivant, le monde que nous voyons, et le monde invisible, que nous ne voyons pas. Vous avez lu les grandes divisions de ce temple, nous pouvons maintenant aborder quelques points de détail.

D'abord, qu'est-ce que c'est qu'un temple égyptien ? C'est la représentation sur terre de la manière dont le savant ou le prêtre égyptien comprenaient le monde.

Pour le savant égyptien, le monde était composé de deux grandes montagnes entre lesquelles

se levait le soleil : c'étaient les montagnes de l'est, de toute la partie du jour où « Ra », la barque solaire, émettait ses rayons et fructifiait tout ce que ses rayons touchaient. C'est la partie de la cour ouverte aux rayons solaires. Les cavernes, les retraites secrètes, obscures, représentaient le monde au moment où le soleil avait disparu de l'horizon.

A ce moment, tous les vivants s'endormaient, tous les invisibles, les esprits et les dieux, se réveillaient. Si donc la partie antérieure du temple montrait le monde des vivants, la partie profonde du temple, la salle des mystères, les salles mystérieuses où le dieu sous ses trois formes apparaissait montraient au contraire les dieux des morts, le monde des morts, le monde des évocations magiques. Personne n'était admis dans cette partie du ciel que les initiés. Ce temple reconstituait donc exactement ce que le monde représentait pour l'Égyptien.

Avant d'étudier en détail chacune de ces salles, je vais vous montrer la photographie de ce qui reste des temples égyptiens.

\* \*

Voici la façon dont l'Égyptien conçoit la création du monde : le Dieu créateur a séparé la nuit, le ciel étoilé et la terre. Si cette Égypte nous intéresse, ce n'est pas pour faire de l'histoire ancienne, c'est parce que Moïse a été un prêtre égyptien, a vu tout ce que vous voyez là, et qu'il a tiré de

cette étude les principes de la Genèse, qui ont nourri notre cerveau d'Occidental. Voilà pourquoi ces principes peuvent nous intéresser.

Voici le monde vu par les Égyptiens. Voici l'Égypte, la Méditerranée et les grandes montagnes que les Égyptiens voyaient au-delà de la mer, de la Grande Verte, comme ils l'appelaient.

Le soleil que vous voyez là, sur sa barque « Ra », va de cette montagne à celle-ci ; là il disparaît sous l'horizon, s'enfonce dans la montagne et va illuminer le monde des morts, il va tourner sur la terre et reviendra le lendemain matin à son point de départ pour éclairer les vivants.

Devenir participant de la vie astrale, devenir participant de « Ra », était le grand enthousiasme de tous les Égyptiens. Je vous montrerai, à notre prochaine causerie, que chaque Égyptien devenait, après sa mort, un Osiris ; mais devenir participant de la création, agir dans les astres, c'était la suprême récompense que tous ambitionnaient.

Le temple sera l'image du monde. La salle hypostyle, c'est le ciel. Vous voyez les étoiles qui sont pendues, parce qu'ils se figuraient que le ciel était massif et que les étoiles pendaient. C'est suivant cette idée que le temple a été bâti.

Voilà des plans de temples. Je vous en ai montré un, en voici d'autres.

Maintenant que je vous ai décrit ces monuments, en général, je suis obligé de vous demander toute votre patience pour vous parler du temple en détail, parce qu'il nous révèle une telle science chez ces

constructeurs, que nous sommes obligés d'en dire quelques mots.

Le temple commence par deux montagnes qu'on appelle des pylônes ; ces pylônes correspondent à Isis et à Neflis, les deux sœurs, dont l'une, Isis, était la femme d'Osiris ; l'un de ces pylônes représente le lever, l'autre le coucher du soleil.

Sur ces pylônes, chaque Pharaon écrivait ses victoires, tous les pylônes représentent les victoires du Pharaon qui les a édifiés : ceci ne nous intéresse pas beaucoup.

Ce qui nous intéresse, ce sont quatre mâts qui se dressaient, munis d'oriflammes, au-devant de ces pylônes ; ces mâts, les Égyptiens les appelaient les « briseurs de foudres ».

Il n'y a que quelques années qu'on sait que les Égyptiens connaissaient les paratonnerres, mais leurs paratonnerres, au lieu d'avoir des pointes de platine comme les nôtres — ce qui fait qu'on cherche à les voler — avaient des pointes de cuivre, et les briseurs de foudre égyptiens, au nombre de huit à l'entrée de chaque temple, étaient formés de tiges de 30 mètres de hauteur, terminées par des pointes de cuivre. C'est cela qui nous intéresse aujourd'hui, au point de vue de notre science.

Après ces pylônes, nous entrons dans la cour. Dans cette cour, il y a de véritables usines. Tout ce que l'Égypte produisait de parfums, tout ce dont le temple avait besoin pour son alimentation, pour son ornementation, tout cela était fabriqué dans la

cour, soit extérieure quand il y en avait deux, soit intérieure.

Nous arrivons alors à la salle hypostyle, à cette salle où il y a tant de colonnes, que je vous ai présentée comme l'image du monde astral entre le monde physique et le monde hyperphysique. Elle nous intéresse, car c'est là où les prêtres devaient représenter les symboles de la communication entre les deux mondes. Elle était ornée de lotus, les frises étaient ornées de palmes, et son ornementation au point de vue mystique est très intéressante.

Je vais vous montrer de suite la représentation de ces deux salles.

Voici les pylônes, tels que j'avais cru devoir les reconstituer. J'avais mis les paratonnerres sur les tours, je m'étais trompé. Les grandes statues, comme celles de Rhamsès, sont bien là; l'obélisque est bien là, et l'obélisque que nous voyons, place de la Concorde, est bien l'un des deux obélisques du temple de Louqsor, transporté à Paris.

Voilà réellement comment sont les pylônes; enlevez les statues, mettez l'obélisque devant, et vous verrez les pylônes avec les briseurs de foudre. Voilà les paratonnerres égyptiens, tels qu'ils existaient.

Voici quelque chose qui vous fera mieux comprendre : c'est la photographie exacte de deux

pylônes, tels qu'ils existent encore aujourd'hui. On voit encore les crampons où étaient fixés les mâts; il y a des signes hiéroglyphiques qui indiquent les victoires du Pharaon qui les a fait édifier.

Voici une autre entrée du temple, avec l'obélisque en place devant un des pylônes.

\* \* \*

Au lieu de l'obélisque, voici deux statues colossales du dieu ou du pharaon qui ornaient chaque pylône.

\* \* \*

Voici un temple encore plus ruiné, avec son obélisque et le reste de son entrée.

\* \* \*

Dans la salle hypostyle vont être reçus les initiés venus des autres pays, et ici je suis obligé de vous rappeler un fait extrêmement important, c'est que, dans l'antiquité, on pouvait voyager sans bourse délier, c'était long, mais on ne payait rien. Il suffisait d'avoir fait ses études, d'avoir peut-être pas ce que nous appelons aujourd'hui son « bachot », mais un grade entre la licence et l'agrégation.

Lorsque vous aviez fait vos études, vous receviez un mot de passe et un bâton. Avec ce bâton, qui était un bâton de gradué en sciences, et le mot de passe, qui correspondait au bâton, vous pouviez aller dans n'importe quel village, demander le maire

du pays, il vous recevait à sa table; c'était la loi de l'hospitalité.

Elle se faisait, d'ailleurs, comme à notre époque : si un Monsieur va trouver le maire et qu'il lui plaise, le maire peut le recevoir; mais, si c'est un vagabond, le maire le recevra dans une salle fermée à clé, avec une botte de paille.

Dans l'antiquité, — il ne faut pas exagérer, — les lois de l'hospitalité existaient, mais il y avait des granges pour les voyageurs sans canne d'initié, et des palais et des réceptions spéciales pour les voyageurs qui avaient le mot de passe.

C'est ainsi que Pythagore est parti d'Égypte et est allé à pied, par petites journées, jusqu'au fond de la Chine, d'où il a rapporté le carré de l'hypothénuse. C'est ainsi que tout initié, parti de la salle hypostyle, pouvait voyager dans le monde et être reçu dans tous les temples du monde. Voyez la différence aujourd'hui : si un voyageur protestant se présentait au Vatican, il serait peut-être mal reçu.

Eh bien, Alexandre le Grand, qui était un prêtre laïc, s'est présenté à Jérusalem et a été reçu dans le sanctuaire par le grand-prêtre, parce qu'il était initié. Dans l'antiquité, on ne s'occupait pas du culte; du moment qu'il connaissait les Grands Mystères, qu'il avait communiqué avec l'Invisible, qu'il était deux fois né, un homme pouvait aller partout.

Ceci nous amène à sortir de la salle hypostyle et à aborder le sanctuaire et la salle des mystères.

\*  
\*  
\*

Une question extrêmement importante se pose de suite : à quoi servaient tous les animaux qu'on donnait au temple ?

Eh bien, je vais peut-être faire beaucoup de peine aux médiums contemporains. Aujourd'hui, pour faire une évocation spirite, lorsque nous voulons faire apparaître un être qui est dans l'autre plan, nous sommes obligés d'endormir un être humain, et nous nous servons de sa force. Dans l'antique Égypte, il n'en était pas ainsi ; on se servait du fluide des animaux : c'étaient les fluides des animaux qui servaient à l'évocation, ils servaient, dans le fond du temple, à évoquer le dieu, l'esprit astral qui dominait chacun des temples.

Voilà le grand secret du temple égyptien, l'utilisation des fluides de la nature pour remplacer les fluides humains, et l'évocation, par la magie de ces fluides, de tout ce que l'Invisible pouvait montrer d'intéressant.

Voici une des barques qu'on promenait dans la salle hypostyle les jours de fête, elle montre exactement le plan de l'Arche de Moïse. Au point de vue religieux, c'est le conservatoire de fluide divin; au point de vue physique, c'est un condensateur électrique, comme l'ont découvert, dans ces dernières années, les Égyptologues allemands.

Voici la reconstitution véritable de la grande barque placée dans le sanctuaire égyptien que plusieurs fois par an les prêtres promenaient dans

la salle hypostyle. Si vous lisez la description, dans *la Genèse* de Moïse, des deux anges aux ailes étendues, placés au-dessus l'un de l'autre, l'un qui représentait le centre divin, l'autre, le monde astral, — si vous lisez dans *la Genèse* de Moïse la description de l'Arche sainte qui conservait la Loi, vous trouverez que la description de l'arche des Hébreux est conforme à la barque des Égyptiens. Moïse a reconstitué pour son peuple la barque des Égyptiens, et c'était un condensateur électrique d'une puissance formidable. Quand les Hébreux se sont révoltés, Moïse s'est adossé à l'arche, la Bible dit qu'il en a tué 30.000, les autres ont eu la lèpre électrique, et, pour les guérir, il leur a fait toucher un serpent d'airain.

\* \* \*

Pour terminer cette étude sur le temple égyptien, il me reste à vous rappeler rapidement comment on formait dans l'antiquité un initié et à quoi l'initié pouvait bien servir.

Ils servaient d'abord à fonder des peuples.

Supposez, comme aujourd'hui, que les formes sociales du peuple auquel vous appartenez, — les Chinois, par exemple — ne vous conviennent pas ; vous voulez changer votre forme sociale. A l'heure actuelle, il faut faire une révolution. C'est souvent ennuyeux, c'est long, cela coûte de l'argent et on ne réussit pas toujours. Une fois votre révolution faite, si vous étiez un peuple monarchique,

vous évoquez les institutions dites parlementaires que je n'ai pas à critiquer aujourd'hui, puisque je compte les critiquer fortement dans deux mois dans une conférence spéciale : les institutions parlementaires ont pour but de remplacer un tyran par 2.000 ou 3.000 autres. Mais enfin, si c'est votre avis, et si la révolution a été réussie, c'est ainsi que cela se termine généralement.

Dans l'antiquité, vous demandiez au temple central un législateur. On vous l'envoyait, à une condition : c'est qu'il reviendrait au temple central une fois qu'il aurait établi des lois. Car, supposez que je sois législateur envoyé pour modifier un peuple ; je commencerais par me créer des pouvoirs dictatoriaux, une situation financière considérable, et je ne bougerais plus. Ces temples, qui connaissaient la nature humaine, envoyaient le législateur qui faisait les réformes nécessaires et s'en allait ensuite.

Ce législateur avait été dressé par une instruction spéciale qu'on appelait alors une initiation.

Cette instruction consistait d'abord à être d'une bonne santé. On ne demandait pas un certificat de vaccine, — puisque la vaccine, heureusement peut-être, — n'existait pas encore, — mais des épreuves physiques sérieuses, il fallait passer par une série d'épreuves montrant qu'on avait le courage physique.

Ensuite on vous demandait du courage moral ? Remarquez qu'en effet beaucoup de personnes ont du courage physique, comme les militaires, qui,

à la moindre affaire qui leur arrive, dès qu'ils sont cités chez le juge d'instruction, se suicident : ils n'ont pas, comme diraient les joueurs, en argot, de l'estomac ; ils ne manquent pas de courage au point de vue physique, mais au point de vue mental, au point de vue qu'on appelle psychique moral.

Une fois que l'initié avait montré avoir du courage moral, on lui demandait un autre courage, que j'appellerai, si vous voulez, du courage spirituel. Il fallait montrer qu'il n'avait pas peur de communiquer avec l'Invisible, voir des apparitions et causer avec elles. C'est alors qu'il devenait ce que les Hindous appellent un Dwidja, c'est-à-dire deux fois né ; il vivait sur deux plans, il savait que la mort n'existe pas, puisqu'il avait été transporté dans l'autre plan. Ceux que ces questions intéressent trouveront tous ces détails dans le livre d'Apulée où il raconte ses initiations sans toutefois trahir les secrets.

Voilà donc ce qu'était le prêtre égyptien, comment il était formé. Je vais terminer ce qui se réfère à cette institution pour aborder la question des hiéroglyphes, qui clôturera notre causerie d'aujourd'hui.

\*  
\* \*

Voici la reconstruction du temple de Jérusalem, qui était la copie d'un temple égyptien. Le temple de Jérusalem présente les divisions et l'architec-

ture générales du temple Égyptien, avec cette différence que tout était couvert. Il représente le ciel, il n'y avait pas de salle pour les profanes.

\*  
\* \*

Voilà l'intérieur d'un sanctuaire : c'est celui de Jérusalem. Ses formes sont surtout assyriennes, cela a été la langue d'Achour.

\*  
\* \*

Voici Isis. Je ne voudrais pas être taxé de me révolter contre des dogmes bien établis, mais je vous rappellerai la concordance bien singulière que présente Isis, l'image de la vie éternelle, coiffée du disque lunaire et de serpents astraux, qui a un pied sur la terre, et l'autre sur l'onde ; il ne lui manque que d'écraser la tête du serpent pour que vous compreniez un mystère de tradition qu'il est inutile d'invoquer.

\*  
\* \*

Voici une Isis symbolique, avec la coiffure du pharaon égyptien et toutes les clés symboliques montrant que ce pharaon est rattaché au monde astral. Je vous signale le geste indiquant qu'il connaît le magnétisme.

Voici toutes les coiffures des dieux égyptiens, avec leur correspondance symbolique pour chacune d'elles.



\*  
\* \*

Voici une scène renouvelée de l'antique. C'est Ulysse évoquant l'ombre de Tyrésias. Si je vous ai présenté cette scène, c'est pour vous rappeler qu'il a égorgé un chevreau : c'est le sang du chevreau qui sert de médium.

\*  
\* \*

Voici les épreuves, rapidement résumées, des initiés. Ils traversaient d'abord le feu, puis un torrent, passaient par cette planche où ils étaient secoués, se suspendaient à des anneaux, puis, lorsqu'ils avaient satisfait à ces épreuves, une porte d'ivoire s'ouvrait devant eux.

\*  
\* \*

Voici le châtiment des traîtres : une bête mécanique leur déchirait le corps et les tuait, lorsqu'ils avaient trahi les secrets du temple.

\*  
\* \*

Voici une scène hiéroglyphique que représentent les grands tableaux des Égyptiens. Voilà la mort, son âme flotte au-dessus de lui ; voici les deux déesses, Isis et Neftis, qui attendent que l'âme soit jugée pour la voir partir vers l'Amenti. Je vais y revenir tout à l'heure en parlant des hiéroglyphes.

\*  
\* \*

Voilà ce qu'apprenaient les prêtres au point de



LA DÉESSE MYRIONIME, ISIS,

vue spirituel. Qu'apprenaient-ils au point de vue cérébral? C'est la question par laquelle je voudrais terminer.

Au point de vue cérébral, ils apprenaient une langue extrêmement curieuse, une langue dans laquelle les symboles étaient écrits en lettres comme dans notre langue à nous, et dans laquelle chaque mot était terminé par un signe qui évoquait, pour ceux qui ne savent pas lire, le sens de la phrase.

Je vais vous montrer cela par un exemple :

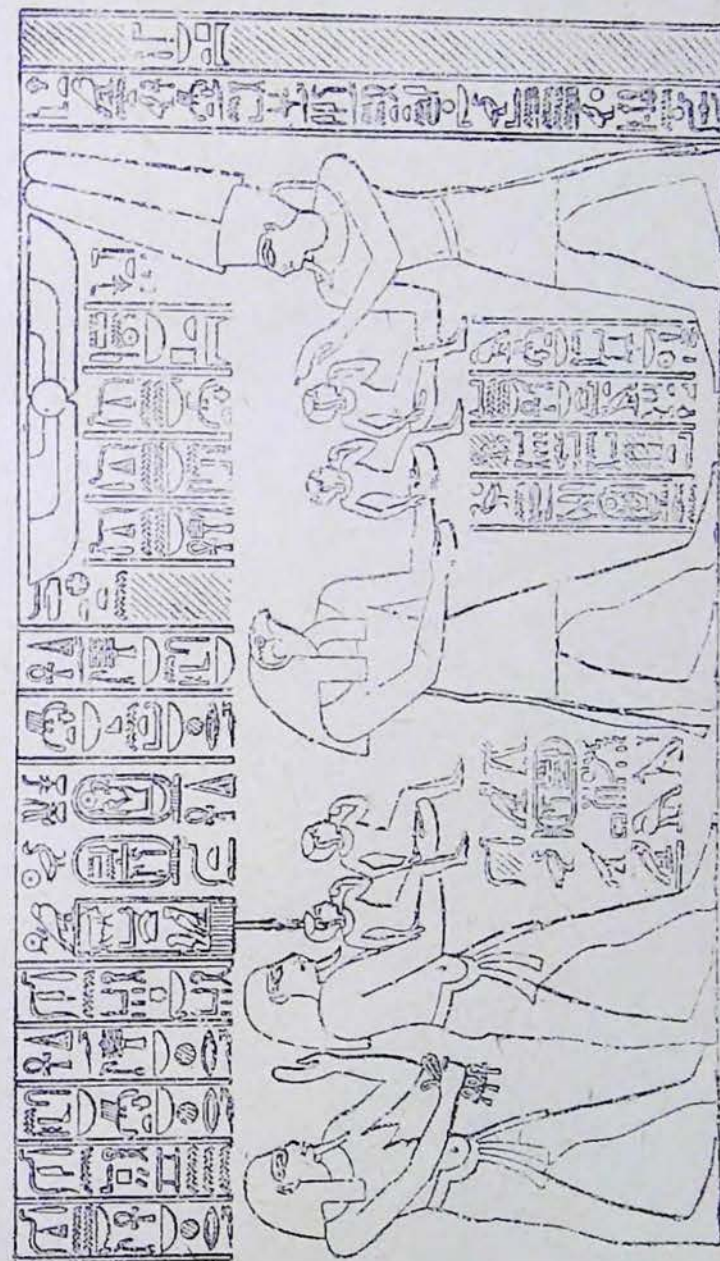
Supposez que je veuille écrire en hiéroglyphes un mot français, le mot « homme ». Je vais prendre trois objets commençant chacun par une des trois lettres qui me sont indispensables : H, O, M. Je prends un objet commençant par la lettre H, un hérisson ; un autre commençant par la lettre O, une oie ; et un autre objet commençant par la lettre M, un marteau. Si je dessine ces trois objets, j'aurai écrit en hiéroglyphes le mot « homme », et c'est ainsi que sont écrits tous les mots égyptiens : ils sont écrits par la première lettre, en copte, du mot que représente l'image.

De plus, ils ajoutaient un signe déterminatif, c'est-à-dire un signe qui n'était pas lu, mais vu par les yeux. Par exemple, après mon hiéroglyphe du mot homme, je dessine un homme.

Je vais vous présenter des exemples, et vous verrez la grandeur de cette langue hiéroglyphique, qui est la source de tous les alphabets contemporains, autant de l'alphabet sanscrit Devanagari que du nôtre.

\*  
\* \*

Voilà un grand tableau représentant la naissance



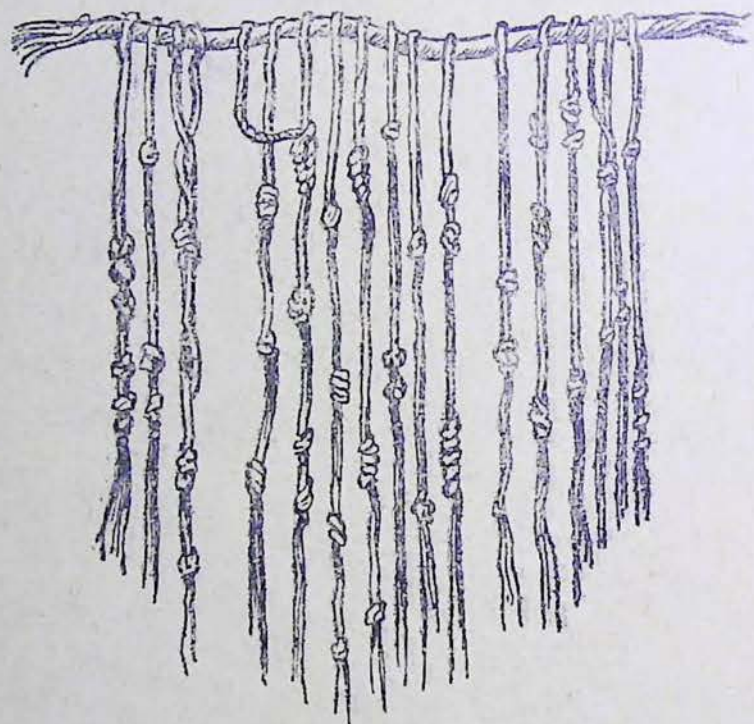
d'Horus. Voici les hiéroglyphes qui expliquent sa naissance. Ici vous voyez tous les cynocéphales

et les dieux qui font le signe de magnétiser la nuque : cela s'appelait le geste de « Sa ».

\*  
\* \*

Voici la première manière dont les hommes ont écrit des lettres ou des chiffres. Cela vient de la race rouge, cela a été trouvé dans le Yucatan.

Quand on voulait écrire des lettres, on faisait



des nœuds à des cordes de différentes couleurs, et vous voyez dans les textes chinois que Fo-Hi est célèbre pour avoir remplacé les cordes par des signes, par des lettres.

\*  
\* \*

Voilà l'alphabet hiéroglyphique avec l'alphabet hébreu à côté.

\*  
\* \*

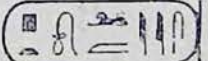
Voilà la transformation de l'alphabet hiéroglyphique en alphabet hiératique. C'est ainsi que les prêtres appelaient leurs livres sacrés, car en Égypte il y avait trois langues : la langue hiéroglyphique, la langue hiératique ou sacrée, et la langue populaire ou démotique.

\*  
\* \*

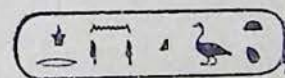
Voici une application de la langue hiérogly-



phique : c'est le nom de Cléopâtre, qui est écrit : Kleopadra. Il y a deux signes EO en plus, ce signe est l'épi qui indique qu'il s'agit d'une femme, l'autre est un œuf; chaque fois qu'il s'agit d'une femme, on met un œuf comme déterminatif.

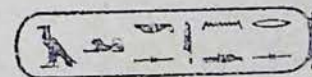
s'était arrêté, et il réussit à décomposer dans ses éléments le nom de Ptolémée , qu'il lut de la façon suivante :  $\square$  P, - T,  $\text{f}$  O,  $\text{L}$ , = M,  $\text{I}$ ,  $\text{S}$ ; puis les noms

de Bérénice



ΒΡΝΙΚΣ

et d'Alexandre



ΑΛΞΑΝΤΡΣ

\*  
\* \*

Voici les noms de tous les rois de plusieurs dynasties, évoqués par Gaillet. Chaque fois qu'il s'agit d'un roi, on inscrit son nom dans un cartouche, et Champollion a commencé par lire ces noms de rois avant de lire les hiéroglyphes.

\*  
\* \*

Voici un passage d'une table : c'est la pierre de Rosette. Là, vous pouvez lire chaque signe avec sa traduction ou sa prononciation. Vous verrez, par exemple, le nom de Ptolémée, Ptolmis, qui est déterminé par un signe qui est le signe de la vie universelle. Chaque fois qu'on parlait d'un roi, on mettait ces deux signes, cela voulait dire : « Que Ptolémée vive toujours. » C'était employé pour tous les Pharaons.

\*  
\* \*

Voilà un résumé de cette admirable écriture égyptienne, qu'il était si utile d'évoquer rapidement pour vous montrer comment ce peuple a pu, à travers les siècles, être l'origine de notre civilisation. L'alphabet hiéroglyphique, en effet, est devenu l'origine de l'alphabet phénicien, l'alphabet phénicien est devenu l'origine de l'alphabet grec, qui est devenu l'origine de l'alphabet romain, puis du nôtre, qui dérive, en somme, des hiéroglyphes.

De plus, chacune des lettres employées par Moïse et reconstituée par Esdras en 500 avant Jésus-Christ,

<i>rtā</i>	<i>a'ha'f</i>	<i>m</i>	<i>ousχ-ou</i>	<i>m</i>	<i>rou-pe</i>
afin que	il soit placé	dans	les grandes salles,	dans	les temples
<i>καὶ</i>	<i>σῆσαι</i>	<i>ἐν</i>			<i>ιερῶν</i>

<i>nb</i>	<i>hr</i>	<i>ran</i>	<i>f</i>	<i>m</i>	<i>mh-ia'</i>	<i>mh-anaou</i>
du pays	entier	au	nom	de lui,	de	premier, second,
<i>ἐκείνου</i>					<i>τῶν τε</i>	<i>πρώτων καὶ δευτέρων</i>

<i>mh-χomi</i>	<i>r-ma</i>	<i>χnt</i>	<i>n</i>	<i>soutn</i>	<i>χb</i>
troisième ordre, à côté de		la statue	du	roi	
<i>καὶ τρίτων</i>	<i>πρὸς</i>	<i>τῆ εἰκόνι</i>	<i>τοῦ</i>	<i>βασιλέως</i>	

<i>Ptlmis</i>	<i>a'nχ</i>	<i>djte</i>	<i>Pth</i>	<i>mri</i>	<i>ntr</i>
Ptolémée	vivant	toujours,	de Pthah	chéri,	dieu
		<i>αἰωνοβίου</i>			

<i>hr</i>	<i>nb</i>	<i>nfr-ou</i>
Épiphane,	seigneur	très excellent.

Fragment de la pierre de Rosette

correspondait à un signe hiéroglyphique : on a donc

raison de dire que l'hébreu représente aujourd'hui exactement la langue sacrée de l'antiquité.

Le temps ne me permet malheureusement pas de m'étendre sur les mystères d'Osiris et le serpent astral, ce sera le début de ma prochaine causerie.

D<sup>r</sup> PAPUS.



## Définition de l'Archéomètre

Par SAINT-YVES D'ALVEYDRE

(Extrait de *l'Archéomètre*)

### II

#### La Vie divine et la Révélation des Mystères

La Révélation des mystères de la Trinité. — Citation de saint Cyrille. — La sélection initiatique. — Saint Paul et la Légalité. — Les Correspondances liturgiques. — Noël. — Le Jour des Ames. — Le Verbe Incarné a résumé toute la Tradition. — Le Sceau de Dieu. — Le Mode de *Mi*. — MIHAeL et la MIHeLA. — Les Mystères du double Univers. — L'Ascension; la Pentecôte. — La Communion des Ames. — Action du Saint-Esprit.

L'ARKA-METRA. — Rappel de la Proto-Synthèse. — L'œuvre de Krishna. — Son Naturalisme. — La lettre M. — Les Castes. — Prudence politique de l'Angleterre. — Fondation de l'Université de Calcutta. — Léon XIII et les Eglises d'Orient. — Christianisation des Indes. — Soudure du système de Krishna à la Proto-Synthèse. — Zoroastre et Moïse. — Etat de l'homme réintégré.

En dehors du Canon social, les autres Mystères peuvent-ils être également l'objet d'une Révélation théologique, et celle-ci a-t-elle jamais eu lieu

comme la précédente ? L'Évangile est également formel sur ce point. Après lui, l'Histoire de l'Église post-apostolique, celle des premiers Pères témoigne dans le même sens. Dans l'Évangile, tout saint Jean et presque tout saint Paul sont à consulter, en même temps que les Épîtres de saint Pierre. La Kahalah du Meshiah, après la remontée au ciel de ce Roi de Gloire SheMa des SheMaIM, est restée marquée de son ordination triordinaire pour continuer, en Lui, la triple Révélation graduée des Mystères du Père, du Fils et du Saint-Esprit; autrement dit de l'Essence, de l'Existence et de la Substance divine : Un seul Dieu essentiel, existentiel et subsistantiel.

Cette Révélation triordinaire des Mystères se montre encore quelques années après le Concordat de Constantin I<sup>er</sup> dans saint Clément d'Alexandrie, dans saint Cyrille, et dans le continuateur par excellence de l'œuvre de saint Paul, saint Augustin.

« Il y a deux ordres de Mystères que nous ne révélons pas aux Gentils ni même aux Catéchumènes. Si nous en parlons devant eux, nous ne le faisons qu'à mots couverts », dit saint Cyrille. En effet, la Raison mentale et gouvernementale des Goïm était aux écoutes à travers tous les Philosophes, et il n'était pas bon de dire ouvertement comment la Cité de Dieu devait et pouvait remplacer la Cité du Diable, comment, à travers sa Kahalah, le MeShIaH, agissant comme MOSHIWo, pouvait libérer les Gouvernés esclaves

de l'État politique romano-grec, en les conviant à l'État social divin.

En dehors de cette raison de prudence il y en a d'autres, initiatiques, qu'on trouve d'un bout à l'autre de la Tradition sacrée. Il ne faut pas confondre, mais au contraire sélectionner, une à une, les trois Races mentales de l'Église; sans cela on ne fera jamais qu'une bourgeoisie de Kahal inclinant à la Démagogie. Et les trois Races ont pour caractère de se différencier entre elles, non selon l'Esprit de Domination, mais d'après celui de la Vie, l'Esprit de Dévouement et de Sacrifice à la Collectivité. « Celui qui sera le plus grand parmi vous sera votre serviteur. » (Saint Mathieu, XXIII, 11.)

Celle de la Catéchisation tient encore à celle des Gentils. Elle se meut par des motifs externes, intéressés, qui se résument dans un seul mot : Légalité.

Les deux autres Races ne se meuvent que par des motifs internes qui se résument également en un seul mot : Légitimité. Il y a un abîme entre ces types, et il faut toute l'initiation évangélique de la Vie pour passer de l'un à l'autre : de l'Esprit de devoir par crainte à l'Esprit de sacrifice par amour.

Saint Paul est éblouissant lorsqu'il dévoile ces Mystères de l'Ontologie spirituelle, soit qu'il s'adresse aux Kahalim Juifs, soit qu'il initie la Kahalah chrétienne.

Avec sa franchise et sa fougue d'aigle, l'Apôtre ne craint pas de dire que même la Loi religieuse,

la Thorah commandant le devoir n'est faite, au fond, que pour les coquins ou pour les ignorants tentés de l'enfreindre. Quant à la loi purement civile, non seulement elle est faite pour les coquins, mais souvent par les coquins eux-mêmes.

Chacun des trois Degrés répondait donc à un développement normal de la Vie, selon les Ages qui en marquent les phases initiatiques dans le Dieu-Vivant et dans le Double-Univers, dont l'Humanité est le lien et l'Amphibie.

La corrélation du Triple État social de ce double Univers est trop bien indiquée, ses correspondances de la Kahalah terrestre aux deux autres sont trop bien observées dans la Liturgie et jusque dans son année, pour ne pas témoigner d'une Révélation théologale extraordinaire. Il n'y a pas une fête principale ou secondaire de l'année sacrée qui ne soit posée au point juste où la réalité positive de son Mystère s'accomplit dans les trois Kahalas, ou Églises, conformément aux Lois éternelles du Verbe. Nous ne prendrons pour exemples que la première et la dernière Grandes Fêtes de l'année liturgique : Noël et le jour des Ames.

Noël marque le renouvellement universel. C'est le moment où le Soleil remonte sur l'Écliptique. Mais il ne fait lui-même qu'accomplir une Loi conservatrice, une Fonction organique, et celle-ci n'est physique que parce qu'elle est, avant tout, verbale dans la Vie en Lui. Et son accomplissement ne regarde l'État social des Corps terrestres et leur Église humaine militante que parce qu'il

procède de celui des Puissances divines du Verbe, de leur État social divin et de l'Église triomphante. Cette dernière est indiquée par Moïse comme nous l'avons relaté dans la *Mission des Juifs*, mais Moïse lui-même n'a fait en cela que répéter la Tradition des Patriarches, et ceux-ci la Proto-synthèse dont parle saint Jean.

Le jour des Ames, dernière fête majeure de l'Année sacrée, est également une réalité dans l'État social psychique intermédiaire et dans le divin. C'est l'époque où les Ames remontent, de la Terre, vers l'Axé magnétique de l'Univers : Olympe d'Orphée, Al-Borj du premier Zoroastre, Mérout des Védas. L'hiérogramme zend et pehlvi indique par quel Pôle se fait cette ineffable Remontée à laquelle correspond une descente et une bienvenue proportionnelle des Patriarches et des Saints : Pitris brahmaniques, Richis de Manou, Archis des Védas, Shings et Tis des Écoles patriarcales de l'Extrême-Orient. Dans celles de ces Écoles où ce Mystère est encore pratiqué par les premiers Ordres, les animaux eux-mêmes, les psychomantes en sentent la réalité, et autour des Temples les chiens hurlent pendant la nuit des Pitris.

Le Verbe Incarné a résumé, en la remettant à son point de pureté et de Vérité, toute la Tradition sacrée qu'il avait révélée, comme Verbe Créateur, à la Conscience et à la Science des Patriarches. Copie ! disent les Goïm. Faits et Lois éternels du double Univers, répondons-nous après vérification, Unité et Universalité de la Religion du Verbe,

Créateur, Incarné, Ressuscité et Remonté sur le Trône de Gloire, à la droite du Père.

Les Goïm des Hautes Études ont beau dire et beau faire; ce qu'ils nomment la Science des Religions comparées n'est qu'un inventaire de commissaire-priseur, un vestiaire de marchand d'habits, un magasin d'antiquités, une statistique d'ossements arides de la vallée de Josaphat. Ce n'est pas une Science au terme sacré, loyal et objectif de ce mot. Pour qu'il y ait science, il faut que les Lois soient dans les Faits et que le Principe parle dans les Lois par les Faits.

Or, comment la mentalité Go-y connaîtrait-elle les faits religieux et à plus forte raison leurs Lois et leur Principe? Pour connaître les Faits des Mystères, il faut les avoir expérimentés, et l'œuvre des érudits ressemble à cette expérience comme le sépulcre blanchi et la poussière qu'il contient ressemblent à l'Âme et à l'Esprit qui vivifiaient jadis cette poussière.

Le Verbe Incarné n'a accompli la Thorah de Moïse et celle des Patriarches antérieurs que parce qu'elle venait de la sienne, celle qu'il avait donnée au Double-Univers comme Verbe Créateur. C'est pourquoi nous le voyons en fonction centrale comme Meshiah de la Kahalah, afin d'être à travers cet Organisme en fonction de Moshiwo, à l'égard de Ha-Go. C'est pourquoi, comme nous l'avons déjà dit, son premier Cercle organique, celui de ses Malakim, Anges ou Apôtres, porte le nombre zodiacal : 12. C'est pourquoi son deuxième

Cercle, celui de ses Affiliés qui seront tous appelés à l'Épiscopat porte le nombre décanique : 72 qui, multiplié par l'Extensif 5, donnera plus tard 360.

Mythe solaire ! répètent les Goïm, les Apostats fétichistes du zoomorphisme et de la cellule auto-gène depuis Haeckel. Nous doutons fort que ces philosophes néo-ioniens atteignent jamais aux honneurs du Mythe solaire. Il faudrait pour cela qu'ils élevassent leurs lampions jusqu'à la fonction de Soleil social du Double-Univers. Alors ce serait la Nuit par excellence, l'Erèbe d'Orphée, l'Horèb de Moïse, le Chaos, le Tohu-Wa-Bohu complet, intellectuel, moral et physique, politique, social et économique.

Le Verbe Incarné, Lui, a appliqué sur son Organisation le Sceau du Dieu-Vivant qui, disent les Védas, est solaire, « parce que le Dieu-Vivant illumine l'Univers ». (Atharva-Véda, VI, 128, 3.) Les Quabbalim mystiques, après Esdras, disent le Sceau du Dieu-Vivant est AMaTh; mais sans que le Zohar puisse expliquer scientifiquement la positivité, la réalité de ce Mystère, ni la valeur arithmologique 1440 de ce mot.

Or, ce nombre, nous l'avons déjà signalé, est l'Hiérarque sonométrique du Mode musical de *Mi*. Les premiers Patriarches sous le règne céleste de Jésus-Roi, ISOua-Ra, et après eux la Synthèse chrétienne, assignent ce nombre au mode musical de *mi*, celui de l'Archange solaire dont le nom est MIHAeE et résume sa Fonction. Les Quabbalim



cherchent métaphysiquement et mystiquement ce Nom, par la méthode que chacun sait; la Cabalah évangélique le trouve plus simplement, mais exactement dans le nom renversé des Puissances du Verbe, les ALHIM de Moïse. Ce renversement : MIHLA dit : Milice céleste, dont MIHAeL représente la fonction centrale.

En sanscrit MI exprime tout ce qui traverse et embrasse, rayonne et encercle, pénètre et comprend. LA est un hiérogramme d'Indra, le Ciel fluide, l'Éthéré, que Moïse oppose comme Contenant ou Ciel continental au Contenu gravitant, astral : A-ReTs. Ce dernier mot signifie, nous l'avons dit ailleurs, l'Unité gravitante, l'A-sTRa-lité que l'on a traduit par Terre. Comme, en effet, le sanscrit A signifie l'Unité, l'hébreu ReTs signifie tout ce qui tend à graviter. La fonction organique centrale représentée par MIHAeL, attire et propulse, dirige et équilibre toutes les autres fonctionnalités angéliques. Elle maintient la commune mesure proportionnelle, la Justice et la Justesse de leurs homologues et de tous leurs rapports circonférentiels à tous les degrés hiérarchiques du Double-Univers.

Ce Double-Univers est nettement distingué par Moïse comme par tous les Patriarches antérieurs. SheM est le Ciel divin, celui du Verbe dans sa Gloire, celui de la « Parole perdue », mais retrouvée en Lui et par Lui. Dans ce Ciel de la Gloire sont les Cieux fluides SheMaIM, ceux des Forces soumises aux Puissances de la Parole, aux ALHIM

du Verbe et à leur MIHeLA. Enfin l'A-ReTs, l'astralité gravitante et son Évolution dans la double Involution précédente.

Ces Mystères à la fois scientifiques et théologiques se démontrent à l'observation et à l'expérience par la Science archéométrique des premiers Patriarches; et cette Science est renfermée dans l'Évangile. Il faut donc qu'elle ait été non seulement connue, mais remise à son point vrai par N.-S. Jésus-Christ. Elle aurait été communiquée par Lui à saint Jean, puis aux 12, puis aux 72 et enfin aux 360 après la Résurrection, et l'intelligence parfaite en aurait été donnée après l'Ascension. J'ai des raisons de croire aussi que la nouvelle rédaction de la Quabalah juive par Siméon-Ben-Jokaï, aurait reçu une partie de cette Révélation, mais non sa mathèse archéométrique.

L'Ascension nous amène à la Pentecôte et à la Révélation théologique d'un des plus grands mystères du Fils et du Saint-Esprit.

L'Ascension est la remontée du Meshiah éternel au sommet de la Triple Kahalah ou Église, sur le Trône et sous la couronne de Gloire, SheMa des SheMa-IM, dont Jésus est le SheMaM. Mais la substance spécifique, l'Espèce de l'Homme déchu ou tombé de la Substance divine y remonte en Forme humaine avec le Corps glorieux, lumineux et l'Âme de Vie du Verbe Incarné et Ressuscité. Jésus a donc réintégré en Lui l'Espèce dans le Règne; la Voie, la Vérité, la Vie éternelle sont donc réellement et positivement rouvertes ainsi

par l'Ascension de N.-S. Jésus-Christ, du bas au haut du Double-Univers. Avant la Rédemption, les Vies humaines ne pouvaient pas remonter plus haut que le Ciel des Limbes, Ciel des Eaux-Vives, Seins de Brahma et d'Abraham. La porte inférieure du Royaume (celle de l'Ange Gabriel), dit sous d'autres noms la Tradition des Temples, était tellement encombrée d'Ames, que les plus saintes elles-mêmes ne pouvaient la franchir. Par son Ascension, Notre-Seigneur est venu la dégager et a rouvert biologiquement et en mode inverse toute la trajectoire de la Chute.

Par contre, l'Ascension a opéré un mouvement de remous, dans la Substance divine, de haut en bas, depuis la Stase zénithale, dite Porte de Dieu, jusqu'à son homologue du Nadir, dite Porte des Hommes, en passant par le Centre radiant du Double-Univers et de la Mihéla des Alhim.

C'est l'envoi zénithal du Saint-Esprit, par le Père et le Fils Homme et Dieu, Homme-Dieu à jamais réunis.

Ce remous de la Substance divine ayant pour véhicule l'Éther, l'Omnia pervadens Éther, a définitivement biologisé dans l'Ha-OR du Dieu-Vivant, l'Ame de Vie des Apôtres, des saintes Femmes, des Disciples, et leur Psychologie physiologique.

Ce même remous, cette même descente du Saint-Esprit, accompagne, bien qu'à un moindre degré, la remontée de toute vie sainte, c'est-à-dire de toute Ame bonne et digne de la divine Humanité de N.-S. Jésus-Christ. Experimental en Notre-

Seigneur et en ses Apôtres, ce mystère peut l'être aussi pour chacun de nous, dans les conditions voulues d'Amour et de Douleur, c'est-à-dire de Vie interne. Tout être qui aime avec assez de force, un être qui l'aime avec la même puissance et remonte en Dieu, émeut par cela même et par sa douleur sans bornes, l'Essence, l'Existence, la Substance de la Divinité, et tout le double État social céleste. Il peut donc ressentir cette Communion des Ames en Dieu, pourvu qu'il en appelle à Lui, Homme comme nous, Verbe de notre Espèce et Roi de notre Règne, en s'appuyant sur le Critère suprême, celui de la Vie. *Vita erat lux hominum*, dit saint Jean, en parlant de la Protosynthèse des Patriarches. Pourvu aussi qu'il ne doute pas du Dieu-Vivant, qu'il n'admette pas la Mort, qu'il en appelle comme Job, et qu'il ne se laisse pas renverser en arrière par Satan, par l'Ange noir de la Mort, dans le souvenir, dans le passé, au lieu de se dresser vers l'Omni présent et de lui demander la Présence réelle.

En cela, comme en tout, le Verbe incarné n'a pas fait d'exception pour lui-même. Il a accompli sa propre Loi d'Amour, et cette Loi qui est la Volonté du Père s'appelle la Vie éternelle.

Tout le Christianisme tient dans la Résurrection, dans l'Ascension et dans la Pentecôte. C'est ainsi que les Apôtres ont reçu la vivification suprême de tout leur être affectif et, par surcroît, réflexif ou intellectuel, en Dieu même. Le Saint-Esprit est nommé par les Arabes comme par Moïse : ROuaH-

ALHIM ; son Action réfléchie s'exerce, selon l'inversion proportionnelle de son Nom : Hâ-OuR, la Lumière des lumières ; Ha-OR, dit Moïse ; Ahoura, dit le premier Zoroastre ; Ahaur disent les Vèdes, et le sanscrit répond aussi, au nom de toute la Tradition patriarcale : Ahar et As-OuRa, l'aurore éternelle, et Celui qui possède et donne la Vie céleste dans cette Lumière.

Tout ce qui précède n'est qu'un petit extrait fragmentaire de nos travaux, des applications de notre Archéomètre. Les personnes qui l'ont vu connaissent expérimentalement le renversement de ROua-H en Ha-OuR et l'ondulation lumineuse qui en résulte, donnant raison aux découvertes scientifiques les plus modernes.

Archéomètre vient de deux mots védique et sanscrit : ARKA-METRA.

ARKA signifie le Soleil, emblème central du Sceau divin. Pour qu'on ne puisse pas se méprendre et tomber dans le Sabéisme antique et, qui pis est, moderne, ces Langues patriarcales disent encore tout ce que leurs gardiens peuvent avoir oublié. AR est le Cercle armé de ses rayons, la Roue radiante de la Parole divine. KA rappelle la Mathèse primordiale unissant l'Esprit, l'Âme et le Corps de la Vérité, et démontrant ainsi à l'Observation par l'Expérience, l'Unité de son Universalité dans le Double-Univers et dans son Triple État social. ARK signifie la Puissance de la Manifestation, de l'Existence, leur Célébration par la Parole, leur solemnisation. L'inversion de

ce mot : KRA, KAR, KRI, signifie créer, accomplir une œuvre, manifester une Loi, gouverner, c'est-à-dire conserver une création en la continuant, rendre hommage en illustrant, rendre gloire en adorant, tous caractères qui sont bien fonctionnels de la deuxième Personne de la Trinité à l'égard de la Première. Le latin dit : *creare*, le dialecte celte irlandais dit : Kara-Im.

ARKA va plus loin comme Révélation des Mystères du Fils par la Parole, en tant que Verbe Créateur. C'est la Parole elle-même, incantant avec nombre et rythme. C'est l'Hymne des hymnes, la Poésie du Verbe.

MATRA est la Mesure Mère par excellence, celle du Principe ; c'est le Barasheth des Temples d'Égypte, la Béraset du premier Zoroastre, la BaRata du Bharata divin. MATRA, Mesure-Mère, est vivante dans le Verbe-Dieu comme toutes ses pensées créatrices. C'est elle qui manifeste en toutes choses l'Unité, par l'Universalité de ses proportions internes, la Substance en fonction d'équivalences organiques distributives à tous les degrés. Ce qui précède indique des attributs ; mais le même mot les met aussi aux pieds de la Mère divine ; de l'Énergie féminine de Dieu qu'il signifie. MAe-TRA est, lui aussi, le signe métrique du Don divin, celui de la Substance à tous les degrés proportionnels de ses Équivalences. Au Degré psychique universel, Athma, Amath et Matha, c'est l'Amour féminin, la Bonté maternelle de Dieu pour tous les êtres et pour toutes les choses ; en

un mot, la Charité universelle dans sa source, embrasant et embrassant les trois Kahalabs, les trois Églises dans l'IO-GA et l'HIO-Va du Verbe.

Nous avons prouvé ailleurs, avec toute la rigueur d'une démonstration mathématique, que la fonction créatrice, conservatrice et salvatrice du Verbe, avait été la suprême découverte, le couronnement de toutes les Hiérarchies des Sciences naturelles, humaines, divines, dans la Protosynthèse des Patriarches invoquée par saint Jean en tête de son Évangile.

Nous avons indiqué dans nos notes sur la Cabale chrétienne et universelle, et nous avons redit ici même, avec quelle science profonde de la Tradition, les très mystérieuses litanies du Saint Nom de Jésus ont enregistré ce même fait : JeSU Roi des Patriarches. Le caractère historique de ce fait est attesté sur toute la Terre, en Europe, en Asie, en Afrique, en Orient, en Extrême-Orient, jusque chez les Rouges d'Amérique, jusque chez les Regressés des Iles, jusque chez les Caraïbes. Nous en avons mille preuves pour une.

En nous bornant ici aux Universités existantes, nous prendrons à témoin l'une des plus remarquables de toutes, en ce qui regarde sa documentation : c'est la Brahmanique dite Agartha.

C'est Krishna qui, 32 siècles avant le Verbe Incarné, a voilé dans sa Deutosynthèse concordataire, cette Protosynthèse du Verbe Créateur rappelée par l'Évangile de saint Jean ; celle du Cycle d'IShVa-Ra et d'OShI-Ri.

Nous avons donné jadis, dans les notes de notre *Jeanne d'Arc victorieuse*, la composition archéométrique de l'Université brahmanique reproduisant en cela la Patriarcale antédiluvienne.

Là, comme en ce qui regarde la même correspondance universelle rétablie par N.-S. Jésus-Christ, on ne peut pas dire non plus : Mythe solaire, puisque cette Université existe encore, bien que pliant sous le poids des Siècles et des Cycles.

Krishna, en fonction de Brathma, fut, à la tête de son Sacré-Collège, le Vyasa, le Compilateur, le Révélateur à nouveau, l'Abréviateur ; en un mot l'Esdras des Védas qui étaient au nombre de cinq, suivant la formule : « Pantcha-Vedam Eka-Sastra », « Cinq Védas dont une seule Arme ». Pour faire face à la subversion qui démembrait tout : doctrine, langue, société, Krishna dut donner à son Œuvre un caractère concordataire avec le Naturalisme transcendant des Palis prakrites. Aussi, dans le remaniement des Védas, y compris le cinquième, fit-il tout partir de la lettre M et de la Mer des Eaux-Vives, du point virtuel de l'Embryogénie, de la Matrice cosmique, de l'Ovule métaphysique, et en lui de la protocellule imaginative d'où procède ensuite l'Évolution, cette Évolution qui n'est pas seulement terrestre, mais est la Physiologie de l'Univers dynamique et astral. C'est le Monisme transcendantal qui fut adopté par les Universités Chaldéennes et Égyptiennes ; or, cette Monade n'est autre chose qu'un Fétiche philosophique ; c'est le

Fétichisme même auquel retourne forcément toute culture scientifique séparée du Divin.

Mais si le Naturalisme était contenu dans l'OEuvre de Krishna, il y était à son degré, à l'exclusion de toute métaphysique, dans la Mathèse primordiale que le Grand-Maître hindou avait sous les yeux. L'Univers visible en tant que théâtre d'une Physiologie se montrait bien soumis à un Processus d'Évolution universelle, commandé par des Espèces interastrales, mais cette soumission n'était relative qu'à ses Origines planétaires et non à son Principe. Et ce même univers était tout entier contenu dans l'autre, l'Invisible.

Il suffit de lire à notre Lumière évangélique le Sastra séparé des Védas par Krishna et devenu le Manava-Dharma-Sastra, pour être convaincu de ce fait et pour voir que la Doctrine sacrée de l'Ancien Cycle y est résumée dans les premiers versets, pour ne laisser ensuite en scène que la deuxième partie : base du Concordat avec le Naturalisme.

Les hommes de la Race mentale de Krishna, en effet, sont incapables de détruire la Tradition sacrée, même en l'inversant sous la pression d'un Concordat imposé par une Bourgeoisie sectaire et supplan-teuse. Ils y demeurent fidèles même sous les appa-rences contraires, auxquelles ils sont ou se croient forcés par raison d'État ou de races. C'est le cas de Krishna et de son OEuvre.

Il faut lui rendre la justice de constater qu'il a conservé jusqu'à nos jours, malgré toutes les invasions étrangères, malgré toutes les Révolu-

tions intimes, le Centre sacerdotal de l'ancien Empire universel des Patriarches et la hiérarchie individuelle des Races.

Au sommet de celles-ci, son Système a maintenu, jusqu'à présent, la nôtre, l'Aryenne Brahmanique pure et l'Ordination suprême de son Ontologie répondant au premier Ordre de la Kahalah.

Nous ne sommes pas partisan du régime des Castes en ce qui regarde l'Europe. Nous y voyons un abus de la triordination, de la triple Élection patriarcale et évangélique. Néanmoins il est anti-scientifique, autant qu'antireligieux et qu'antisocial de faire table rase des Faits. Si jamais le Régime des Castes a été justifié, c'est en présence du problème des Races qui nulle part n'a été aussi compliqué que dans les Indes, depuis l'Himalaya jusqu'à Ceylan.

Ébranler cet édifice, c'est écraser toutes ces Races à la fois, sans bénéfice pour aucune et au seul profit d'une invasion future de la masse Mongo-lique, aux prises avec les Arabes, après avoir été momentanément alliée avec eux dans une même haine, soutenue par le mercantilisme américain, dans un même massacre refoulant l'Europe avant de la submerger.

L'Angleterre a procédé depuis plus d'un siècle, avec une prudence politique confinant à la sagesse, en n'ébranlant pas l'antique édifice de Khrisna, et en se contentant de s'y abriter. L'organisme anglais doit sa force plus intellectuelle que phy-sique, plus psychique que matérielle, à toute

autre cause qu'on le croit; il est, quoiqu'à un degré faible encore, plus éloigné des modèles païens gréco-latins que les États politiques continentaux, et tout le degré de sa force est dans ce fait. Ce fait lui-même ne tient nullement au système représentatif, mais à ses bases sociales qui furent les nôtres, et qui organisèrent l'Angleterre à travers notre Invasion normande. Ces bases sociales sont presque une Kahalah et l'État politique n'est qu'une instrumentalité de cet État social. Dans la colonisation, la troisième Race mentale à prédominance anglo-saxonne, l'Économique, marche en tête; la seconde, celle du dévouement, l'État-Major militaire à prédominance celto-normande, ne fait que suivre, pour protéger l'œuvre de Vie créée par la précédente, bien qu'aux dépens plus ou moins grands de la Vie des colonisés. Mais, la première Race, la spirituelle et l'intellectuelle, à prédominance également celto-normande, celle de la Religion unie à la Science, celle du premier dévouement à la Communauté, ne reste pas inactive non plus.

Aussi voyons-nous les Universitaires de l'Église anglicane, qu'il ne faut pas confondre avec le Protestantisme, donner dans la colonisation des Indes un exemple à retenir. La fondation de l'Académie de Calcutta est cet exemple; et, si après s'être ouvert à cette noble et haute fraternité des esprits, le Brahmanisme s'est refermé, c'est à cause de l'intervention moins éclairée des Ordres protestants. Aujourd'hui les mêmes Ordres

laissent le champ libre, ou moins encombré, à la Compagnie de Jésus. Sa grande prudence en Chine, depuis ses premières Missions, eût amené elle aussi une fraternité spirituelle et intellectuelle des Directions, si elle n'avait pas été traversée par des impulsions moins graduées.

En ce qui regarde les Indes, rien d'utile à l'Europe et à l'Humanité ne sera fait tant qu'une fraternité sociale suivie d'une alliance religieuse ne s'établira pas entre l'Enseignement religieux et universitaire européen d'une part, et celui du Sacré Collège brahmanique de l'autre. Dans ses rapports avec les Églises orientales, Léon XIII a montré ce dont il est capable vis-à-vis des questions européennes, s'il avait eu en Europe le champ aussi libre qu'en Orient, au lieu du rôle effacé que lui a imposé la Constitution diplomatique de 1648.

Toutes les instructions du Souverain Pontife au sujet des Églises d'Orient sont dignes de la période apostolique et de celle des premiers Pères de l'Église. Le respect des mœurs, de la loi et de la foi de chaque Église, jusque dans les formes traditionnelles de sa Liturgie et de sa Langue Sacrée, y est promulgué d'une manière admirable, émouvante pour toute intelligence qui possède à fond son Christianisme et l'Histoire de la Chrétienté.

Cette direction pontificale se résume en deux mots : Substituer l'Esprit de Charité à l'Esprit de Domination, aider les Pasteurs, ne pas leur

prendre leur troupeau, les ramener à l'Unité spirituelle, sans attenter à leur position historique et à leurs droits ethniques dans l'Universalité.

En ce qui regarde le Sacré Collège brahmanique, le même Esprit s'impose, sinon au même degré, du moins à celui de la préparation évangélique, par une Alliance universitaire. Ce même Collège brahmanique a été une des Universités du Verbe Créateur, de la Protosynthèse de Jésus, Roi des Patriarches, et de leur Christianisme primordial. A la base de tous ses Livres sacrés on trouve cette vérité, ce fait, et sa loyauté, loin de l'effacer, en a laissé subsister les irréductibles témoignages.

Essayez de dire ce qui précède à des Brahmes de haut grade : Bagwandas ou même Richis et vous verrez, ô nos chers et vénérés Missionnaires, s'ouvrir leurs lèvres à jamais closes pour vous.

Ils comprendront enfin que vous n'apportez pas la Révolution dans leur État social, la guerre d'influences à leur Direction, la Mort à tout ce qui fut leur Vie, y compris leur Langue sacrée, Langue européenne des Patriarches, mère de toutes les nôtres et de leurs intelligences. La Christianisation des Indes est donc facile, en procédant par la tête, par le Corps enseignant ethnique. Il est désirable qu'elle s'opère ainsi et cela par Charité chrétienne, car autrement chaque conversion fait une victime en faisant un hors Caste. Le Corps enseignant ne peut être convaincu, qu'en étant ramené scientifiquement, et par ses propres textes, au Principe même de la Tradition

sacrée, et alors il lui sera facile, en se faisant ordonner par des Églises orientales, de se transformer en premier Ordre de l'Église universelle, en Ordre enseignant à la fois religieux et universitaire, chrétien et catholique, ayant sa propre liturgie, et, pour Langue liturgique, le sanscrit.

Ce sera à lui, réintégré dans l'Unité et l'Universalité chrétienne, de réformer le Système de Krishna, en rénovant celui d'IShVa-Ra, la Synthèse du Verbe Créateur puis Incarné, selon sa promesse patriarcale, Ressuscité comme Roi de la Gloire, et enfin reconstituant de siècle en siècle l'État social terrestre sur le modèle du céleste dont il est le Pontife-Roi.

Et ainsi seront consommées l'Unité et l'Universalité cycliques de toute la Tradition sacrée, et la Maîtrise aryenne, celle du Shilo de Moïse et des Shelatas de Manou. En ce qui regarde les temps antédiluviens et leur suite, cette Maîtrise aryenne a été relevée par Moïse avec son exactitude habituelle. Il enregistre sous le nom de Ghi-Bor une des Églises aryennes devenue plus tard iranienne, et, sous le nom de Nephel, le Sacré Collège Arya qui existe aujourd'hui encore dans le pays de ce nom. C'est celui qui nous occupe en ce moment.

Revenons à la soudure qui rattache le Système de Krishna à la Proto-synthèse. Dès le début du Manava-Dharma-Sastra, dès les premiers Slokas ou versets représentant la deuxième Personne de la Trinité, l'Être existant par lui-même est interrogé dans l'Univers divin, à travers Manou, le

Noah de Moïse, par les Rishis supra-cosmiques, ceux du Pôle Nord céleste. Manou leur répond et leur montre cet être existant par lui-même, quittant l'Univers divin pour s'engloutir dans la Mer des Eaux-Vives, y disparaître et y accomplir la Création de l'Univers visible, sous le nom de Brah-Ma, le Bra-Shith de Moïse.

C'est de cette transition que dépend le retour du Brahmanisme à l'Isvarisme, et, par une conséquence inéluctable, leur arrivée par conviction au Christianisme du Verbe intégral. Krishna, conformément à la Science et à l'Art de la Parole sacrée, a employé chaque mot, chaque lettre sanscrite selon ses rapports avec les xxii Lettres vattanes. Le mot qui exprime l'Être existant par lui-même est : SWa-Ya-M-Bouva, SWaYàMBù, Celui qui existe. Les deux premières syllabes renversées et lues en vattan, disent : I-ShVa, et le Nombre de ce mot qui signifie Jésus Verbe-Créateur est 316.

Nous avons vu ailleurs la référence aux autres Védas par ShVa-DHA, et, suivant notre méthode évangélique (celle des premières lignes de saint Jean), au témoignage des Aryas Nepalim, nous avons ajouté celui de leurs frères patriarcaux les Iraniens Ghiborim. C'est pourquoi, après avoir archéométré l'OEuvre de Krishna, nous avons vérifié avec le même Instrument de précision, celle du premier Zoroastre, et, dans l'Avesta nous avons retrouvé le ShWa-DHA vattan et Swâda védique, sous le Nom de Datou-Sho, le Donateur de Soi-même. Le Nom se retrouve aussi dans la

prédiction du Sauveur par le même Prophète : Sous-IOSh. Enfin dans Moïse, héritier des Patriarches, le ShWa-DHA devient ShADAI, littéralement : Soi-donnant Dieu, et, comme ce mot n'a pas ses racines dans l'hébreu, il n'est pas étonnant, nous le répétons, que Quabbalim et Rabbins Talmudistes soient encore en discussion à ce sujet depuis Siméon-Ben-Jokaï.

Ces correspondances, qui ne peuvent être un effet du hasard, sont une des preuves de la Protosynthèse et de son action à partir des Deutosynthèses qui commencent à l'époque de Krishna pour se continuer à travers les Abrahmides, Moïse, Orphée et Pythagore, sans interruption, jusqu'à l'Incarnation du Verbe Rédempteur, N.-S. Jésus-Christ.

« Et le Verbe s'est fait chair et Il a habité parmi nous ; et Il nous a donné à tous, à tous ceux qui croient en son nom, en son SheMa, le pouvoir de devenir des Fils de Dieu », dans une Humanité restituée à l'Image du Monde de la Gloire.

Telle est l'Information, tel est le point de vue des Hautes Etudes que le Christianisme assure, donnant l'évidence du Vrai et remettant toutes choses en leur perspective réelle et non illusoire.

Tel peut être l'État de l'Homme réintégré dans la Biologie divine. C'est l'État théologal complet, déjà sur-vivant dans l'Unité enharmonique ou trinitaire de Dieu Vie éternelle, dans sa Mathèse vive et toutes les virtualités vitales inconnues à qui



ignore les puissances et les possibilités inhérentes à ce triple État.

Tout y est vivifié, et c'est pourquoi l'Intellectualité et la Parole des Livres théologiques et par-dessus tous du Nouveau Testament sont scellées sept fois à l'Intellect mort-né, celui des philosophes, des métaphysiciens subjectifs et dialecticiens, à l'Intellect né mort, celui des intelligences regres-sées dans leurs Sens externes physiques et physiologiques.

Tous les sens ont leur degré de Vie latente ou existante; les externes ont le moindre : l'Animal anthropoïde du Moi; les internes ont l'animé humain : l'Androïque de l'Individu sociable; les intimes ont l'animant, le personnel objectivement impersonnalisé : l'Androtheste en N.-S. Jésus-Christ, le Social de la Biologie du Double-Univers, et son centre est la Vie même.

Personne n'a jamais possédé ce dernier sens en entier si ce n'est Dieu seul dans son Verbe, l'Essence dans son Principe d'Existence ou d'Humanité divine. C'est pourquoi la qualité que signifie ce mot est l'Espèce divine des hommes androïques biologisés en Dieu, conjoignant en eux la personne humaine à la seconde Personne divine : l'Image vivifiée de la vivifiante Image de Dieu-Vivant : Jésus.



## L'Archéomètre

Clef de toutes les religions  
et de toutes les Sciences de l'Antiquité  
Réforme synthétique  
de tous les Arts contemporains

Après plusieurs années d'efforts, l'œuvre capitale de Saint-Yves va enfin voir le jour. Ce travail a demandé à son auteur plus de vingt années de labeur, et sa mise au point, accomplie du mieux possible par « Les Amis de Saint-Yves », a nécessité près de cinq années d'études.

Il est donc temps de parler enfin clairement de cet ouvrage et d'en exposer le cadre complet. Ce volume grand in-4° (33 cent. sur 25) est divisé en trois parties :

- 1° L'Introduction à l'étude de l'Archéomètre ;
- 2° L'Etude de l'Archéomètre ;
- 3° Les Adaptations de l'Archéomètre.

\* \* \*

Le livre I (*Introduction*) est consacré à l'Analyse détaillée de la Mentalité actuelle de l'Occident et de ses rapports avec l'Initiation Antique.

Le titre des chapitres constituant « la SAGESSE

VRAIE » indiquera le caractère de cette étude : la Régression Mentale, — l'Erreur triomphante, — la Mort spirituelle, — forment le Développement de la Sagesse de l'Homme et le Paganisme.

« La Sagesse de Dieu et le Christianisme » donnent trois chapitres : 1° la Voie ; 2° la Vérité ; 3° la Vie.

Le livre se termine par les « Notes sur la Tradition Cabalistique ».

Le lecteur est ainsi mis à même de se rendre compte par lui-même de la nécessité urgente de la réforme de nos études dites classiques. L'auteur montre que cette réforme ne peut s'accomplir sainement que par le retour aux enseignements directs du Verbe parlant à travers ses manifestations objectives, et nous sommes ainsi amenés à étudier en détail l'instrument dont se servaient les Anciens pour établir les relations étroites du Ciel et de la Terre, de la Révélation et du Revoilement des Vérités Célestes.

Ce décalque sur une surface plane du Ciel dans lequel tout parle : les Étoiles du Zodiaque, les Planètes en mouvement avec leurs correspondances en Couleurs, en Musique, en Formes Architecturales et en Symboles Hiératiques et Alchimiques, tout cela constitue le rapporteur de l'Infini dans le Monde matériel ou l'Archéomètre, considéré comme instrument d'opération sur divers plans.

Cette figure de l'Archéomètre est en couleurs et a nécessité six tirages. Elle seule a coûté plusieurs milliers de francs pour son établissement.

L'ouvrage comprend cinq grandes figures en six couleurs.

Le secret de toutes les religions antiques, ce sont les noms propres : noms de Personnages fabuleux ou historiques, noms d'Objets ou de lieux se rapportant aux Initiations, etc., etc... Or, l'Archéomètre donne la clef de tous ces noms dans toutes les GRANDES RELIGIONS et établit les rapports de cette clef avec le Ciel dans ses divers aspects. Du coup le Mythe solaire si cher à Dupuy et aux adeptes de la demi-instruction s'éclaire d'une façon inattendue, et toutes les révélations soi-disant théosophiques, mais surtout Logosophiques, perdent leur caractère obscur pour entrer dans la science de demain.

Le Livre II (*Description et Etude de l'Archéomètre*) débute par des Éclaircissements préliminaires destinés à mettre le lecteur profane au courant des Éléments de l'Astrologie des Anciens, indispensables à connaître pour comprendre les dispositions générales de la Figure de l'Archéomètre.

C'est alors que nous abordons l'Étude de la Parole et des Alphabets, en analysant ce merveilleux instrument dans tous ses détails.

Chaque lettre, chaque angle, puis chaque triangle est analysé dans toutes ses correspondances.

En suivant cette analyse sur la figure en couleurs, le lecteur peut se rendre déjà compte sans grand effort intellectuel de la richesse des révélations que peut fournir dès la première étude su-

perficielle cet adaptateur de toutes les sciences de la parole. L'AUM brahmanique et l'*Ave Maria* chrétien trouvent ici leur clef céleste de Communion en l'Universel.

Les quatre Triangles, celui du Verbe de Jésus (Terre des vivants), celui de Marie (La Mer des eaux vives) constituant par leur union l'Etoile Solsticiale du Verbe; puis le Triangle de l'Ether (l'akaça), et celui du Feu divin, constituant l'Etoile des Equinoxes du Verbe, révèlent tous leurs rapports dans les diverses langues sacrées: Hébreu, Sanscrit, Chinois, puis dans les langues Pracriti: Arabe, Grec et latin.

Nous insisterons sur un point: c'est que toutes ces analyses et toutes ces études des rapports du Verbe sont de SAINT-YVES LUI-MÊME. Aucun de ses amis ne s'est permis une interprétation quelconque quand le maître lui-même parle, car ce serait lui faire une injure gratuite...

De très nombreuses planches en noir éclairent l'aridité du texte dans tous les passages difficiles, et nous répétons que la lecture en est rendue des plus faciles.

Le chapitre V de ce second Livre est un des plus importants de l'ouvrage, il est consacré aux rapports de l'Archeomètre avec la tradition orientale et il étudie chacune des XXII clefs de l'Alphabet sanscrit dans tous leurs rapports.

Le lecteur est ainsi mis à même d'étudier non seulement le Bouddhisme ésotérique (prétendu tel), mais aussi le Brahmanisme, le Taoïsme et

les mystères du Zend-Avesta dans leur véritable constitution intime.

Le rappel des références classiques du Sanscrit, que Saint-Yves connaissait admirablement, montre que les mots employés par les créateurs des Religions d'Orient ont exactement le sens donné par les dictionnaires classiques du Sanscrit, et nous échappons à cette critique faite par des sanscritistes aux prétendus révélateurs de systèmes ésotériques, qui, ne connaissant rien du Devanagari, donnent aux mots employés par eux un sens différent de leur signification exacte... sous prétexte d'ésotérisme. Mais passons. Ce chapitre, qui sera lu par tous les occultistes de toutes les Ecoles, ne comprend pas moins de 50 pages accompagnées d'une foule de planches.

Dans ce second livre, nous avons vu le Verbe parler à l'Humanité par la bouche de tous ses prophètes d'Occident ou d'Orient, depuis Thot jusqu'à ABRAHAM et saint Jean pour aboutir à Mahomet; dans le livre suivant, nous allons voir que l'*Archeomètre* est aussi autre chose qu'un résurrecteur de Révélations antiques; c'est un instrument admirable de synthèse des Arts Contemporains, et le Livre III sera consacré à une partie de ces adaptations.

Plusieurs planches étudiées par M. Gougy, architecte du Gouvernement et un des fidèles du Maître, détaillent l'application de cet instrument à l'édification de tout système de Forme, depuis un objet mobilier jusqu'à la plus belle des Cathédrales.

Le rapport des Lettres, des Couleurs, de la Musique et des Formes, permet de donner à toute création archéométrique un caractère admirable de synthèse sans jamais nuire à l'Esprit inventif de l'Artiste, qui est « incité » et jamais « forcé ». Il lui reste plusieurs millions de formes admirables à choisir sur un thème déterminé.

L'Étalon Archéométrique, réformateur des systèmes musicaux actuellement employés, le rapporteur esthétique, les gammes de couleurs et d'autres adaptations sont exposés dans cette troisième partie de l'ouvrage.

Un second volume sera sans doute nécessaire pour développer ces adaptations.

\*  
\*\*

Si, laissant de côté la section intellectuelle de cet ouvrage, nous abordons le côté matériel à la manière des commerçants Anglo-Saxons, nous pourrions dire aussi au lecteur des choses intéressantes. L'établissement des planches, celles en couleur et celles en noir, a demandé pour la gravure et l'impression seulement près de huit mille francs. Si l'on compte le prix donné aux artistes pour les dessins originaux, il faut doubler cette somme.

Les 300 pages de texte grand format, tirées, ainsi que tout l'ouvrage, sur très beau papier, les nombreux portraits qui orneront cet ouvrage, et toutes les illustrations disséminées partout, en

feront un ornement pour la bibliothèque des bibliophiles avertis, en même temps qu'un ouvrage de fonds que devront posséder toutes les grandes bibliothèques dans leur section d'Histoire des Religions.

Aussi ne pouvons-nous que féliciter l'éditeur, M. Dorbon aîné, qui n'a pas hésité à assumer la responsabilité de cette publication.

Le prix de souscription, établi à 25 fr., payables d'avance, ne correspond en rien à la valeur réelle du volume. Il sera porté peut-être au double ou presque dès l'apparition.

*L'Archéomètre* paraîtra très vite. Il est entièrement composé, et les « Amis de Saint-Yves » s'occupent activement des derniers détails de la mise en place des planches et des gravures.

LES AMIS DE SAINT-YVES.



# Le Mysticisme

---

MESDAMES, MESSIEURS,

Et d'abord, qui est appelé au mysticisme ?

Le conseil : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », fut donné à tout le peuple, en conclusion irrésistible du Discours sur la montagne. Il n'y a donc pas, malgré ce que disent Origène, Clément d'Alexandrie, saint Jérôme, entre autres, deux christianismes, un pour la masse, un pour l'élite ; ou plutôt, il ne devrait pas y en avoir quant au règlement de vie et à la discipline, si la Communauté chrétienne voulait bien se réduire à Sa simplicité vraiment primitive.

D'après la doctrine formelle de l'Évangile, le disciple travaille et attend ; il ne se permet pas de prendre sa récompense ; il accepte le salaire que son maître lui offre. L'esprit seul distribue la connaissance des mystères et la puissance des thaumaturgies ; les ministres du culte ne sont initiateurs et opérateurs que dans la mesure où cet esprit leur en donne la faculté.

L'effort vers la perfection est donc le travail normal de tout chrétien. Et si je me place en dehors

du point de vue ecclésiastique, — qui, en somme, n'est qu'un point de vue au milieu d'une centaine d'autres, — je ne vois pas de motifs pour accorder une prééminence à la vie contemplative. Le mot de Jésus sur Marie assise à Ses pieds : « Elle a choisi la meilleure part », ne s'appliquait pas aux manières d'être des deux sœurs, mais à leurs intentions. Le chemin du contemplatif passe par les hauts plateaux ; celui de l'homme d'action est dans les défilés ; mais tous deux se rejoignent aux cimes, là où le soleil immuable de l'Amour unitif magnifie perpétuellement toute chose et toute créature.

Et, si peu mesurables que soient ces choses, j'aperçois tout de même autant de douleurs dans les fatigues de la vie séculière que dans les veilles de la vie cénobitique.

Tout le monde ainsi peut devenir mystique, mais à une certaine heure, seulement. Lorsque les fibres morales ont été tendues jusqu'à se rompre, lorsque les réactions que nos incartades ont déterminées deviennent trop violentes, le dur granit de notre cœur commence à s'effriter ; on doute de sa force ; on avait jusqu'alors gravi les riches versants de la montagne du Moi, il va falloir le redescendre parmi les pierrailles, et repartir de l'orgueil vers l'humilité des grosses joies vers les âpres douleurs, de la gloire vers l'anonymat, des richesses vers les misères. Le Précurseur s'est levé en nous ; sa voix rude flagelle ; le remords arrive, puis le repentir. Dieu vient de vaincre ; on aperçoit au loin la royale route étroite ; on entre dans les déserts de la pénitence, où nous

attendent les agonies purificatrices, les solitudes désolantes, et enfin cette mort bénie qui précède immédiatement la renaissance dans la Lumière et la béatitude dans l'Esprit.

J'entends quelques-uns se plaindre que le Ciel soit si lent à venir. Qui sont ceux-là ? Des tièdes ; sur une myriade de pensées, à peine en fournissent-ils une qui aille vers Dieu : tandis que, inlassable, l'Ami les veille pour recueillir leurs plus faibles bonnes volontés. Les âmes ont mis des siècles par milliers à descendre jusqu'ici ; pourquoi remonteraient-elles en un instant ? Ne faut-il pas qu'elles reconstruisent dans la Lumière les facultés qu'elles s'étaient bâties dans l'Ombre ? Ne faut-il pas qu'elles réparent au moins une partie des dégradations commises ? Qu'elles restituent leurs injustes butins ?

Travaux délicats, négociations difficiles. Aussi les maîtres de la vie spirituelle abondent en conseils. Le grand-œuvre psychique réside dans la transmutation de l'homme naturel en homme divin. Au rebours des adeptes qui perfectionnent cet homme naturel, les mystiques pensent qu'en exaltant les facultés du moi, on exalte ce moi vers un égoïsme transcendant, un orgueil très intérieur, une avarice mentale. Le temps ne peut pas devenir l'éternité ; les grandeurs finies ne peuvent pas passer pratiquement à l'infini. Ainsi les dieux vivants dont l'intelligence, la puissance, la sensibilité, sont des millions de fois plus fortes, plus grandes, plus exquisées que les nôtres ; quelques-uns de ces êtres resplendissants furent des hommes un jour ; ils

ont progressé. Mais seul Jésus peut prendre une créature et la faire renaître dans l'Esprit absolu.

Manou, Krishna, Fo-hi, Moïse, Zoroastre, Bouddha, Lao-Tse, Socrate, Mahomet, sublimisent et affinent ; Jésus seul régénère et crée à nouveau. La simple conversion de la volonté de l'homme suffit.

\* \*

Cette conversion, c'est le repentir. Un chérubin a percé d'une flèche le cœur malade. L'homme connaît alors avec désespoir qu'il a prostitué, défiguré, torturé la si belle image dont il devait être le gardien fidèle ; il aperçoit en lui un cœur ignoré qui aurait tant voulu demeurer pur. Il s'accuse donc avec la courageuse sincérité du coupable pleurant sa faute ; il s'abandonne aux représailles des ministres de la Justice immanente.

Dès maintenant son existence sera expiation ; depuis les infimes travaux de sa chair jusqu'aux plus rares palpitations de son esprit, il convertira tout en un holocauste perpétuel. Messieurs, voici la face de douleur et de violence du mysticisme ; ce sont ses larmes et ses ravages que je veux vous montrer aujourd'hui. On bèle beaucoup de notre temps ; la sensibilité y tourne à la sensiblerie, et la tolérance au scepticisme. La douceur n'est active que versée par des mains de travail et d'énergie ; nous aurons plus tard bien des rencontres avec elles ; pour le moment étudions le visage de l'effort.

Cet effort multiple se résume dans la renoncia-

tion. C'est l'enfantement du rejeton divin ; c'est l'accouchement de notre esprit par notre âme. Certes, la personne humaine est haute et vaste ; mais elle se glorifie juste de ce par où elle touche au Néant ; de son Moi ; et elle ignore les essences ailées qui l'enlèveront un jour jusqu'à l'Absolu. Or, dans l'histoire de toute âme, une heure sonne, où sur elle fond le vautour prométhéïde ; mais elle préfère une agonie orgueilleuse sur le roc solitaire à une vie insipide dans les plaines populeuses.

L'orgueil, toutefois, est un explosif puissant ; plus la roche est dure, plus la dynamite a de prise ; plus l'âme est vigoureuse, plus la lutte y fait rage, plus sa vitalité augmente. Si les grands meneurs d'hommes veulent que leurs disciples taisent joies, peines et désirs, c'est pour tonifier la fibre du caractère et rendre plus vive la détente de la volonté. La force n'est elle pas impassible ?

Cependant, si nous sommes des dieux, en un certain sens, nous sommes aussi, — combien de fois ! — de petits enfants étourdis. Les grands mots pompeux par lesquels nous nous exaltons jusqu'à ce qui nous paraît être de l'héroïsme, ressemblent au sabre de bois et à la cuirasse de fer-blanc, grâce auxquels tout gamin s'imagine général. Quel homme, parmi les plus notoires, ne caracole pas sur un manche à balai ?

D'autre part, pour jauger le vide d'une chose, il faut l'avoir expérimentée ; c'est à cela que servent fatigues, déceptions, angoisses, triomphes, ivresses et désespoirs. Ce que la Vie nous demande, c'est

de vivre. Et le mystique, voulant vivre avec la plénitude la plus intense, la plus profonde, accomplit tous les actes, « de tout son cœur, de toutes ses forces, de toute son âme et de toute sa pensée (1) », mais il en offre le fruit à ses frères autour de lui.

Universalisez cette attitude, et vous apercevrez la grande figure compatissante du Renoncement. Laissez-moi, pour en préciser les contours, reproduire l'image vigoureuse et pathétique qu'en a tracée un peintre extraordinaire.

Parmi les types d'humanité supérieure que l'Espagne du xvi<sup>e</sup> siècle offrit au monde, il en est un qui, par la fougue de son élan intérieur, dépasse de loin tous les conquistadors de l'Idéal. C'est le réformateur des carmes, Jean de la Croix. Ce petit moine misérable, malingre, souffreteux, vêtu de loques, nourri d'ordures, opprobre de ses supérieurs, est un de ces génies en avance de plusieurs siècles sur le reste de l'humanité, il ne s'élève pas par prudentes étapes successives ; il ne se purifie pas par des disciplines mesurées ; il n'allume pas une à une les lampes du sanctuaire inférieur. Non : tout en lui est soudain, jaillissant, définitif ; il aperçoit l'Absolu, et il s'y plonge au même instant ; il part, et voici : d'un coup d'aile, il est arrivé ; il

(1) Luc, X, 27.

sonde la nudité terrible de l'Abîme primordial, et il se dépouille aussitôt ; il pressent l'éternelle Lumière, et dans le même moment il la saisit et nous la darde.

Torche ardente, faite de toutes les torches qui brûlèrent dans ce pays de passion, ce moine résume les ténacités des Rouges préhistoriques, les âpres ferveurs des vieux rabbins, les fiertés des Arabes. Il dépasse sa patrie, il dépasse même sa religion. C'est pourquoi je puis parler librement de ce saint catholique, devant un auditoire où les religions se mêlent. Suivons, par la pensée, le carme prononçant d'une voix tranquille les plus incendiaires paroles. Le trajet n'est pas long, mais le passage est terrible.

Deux chemins s'offrent au commun des mortels. Le premier conduit au bonheur terrestre ; le second au paradis.

Renoncer au repos, au plaisir de vivre, aux honneurs, aux joies plus ou moins matérielles que la civilisation nous présente ; tous les moralistes, même les païens, enseignent que c'est là la sagesse. Mais il faut un peu plus pour recevoir l'Absolu.

« Renonce à connaître les arcanes ; renonce à conquérir, même pour un bien plausible, quelque puissance que ce soit ; renonce à la douceur caressante des haleines angéliques qui rafraîchissent ton front pieux ; ne cherche point à apercevoir les messagers dans les rêves paisibles de la nuit, à en démêler l'intervention dans la trame de ton existence ; renonce aux joies de l'intelligence, de

« l'art et de l'amour ; renonce à l'extase sacrée ; renonce enfin aux magnificences harmonieuses du paradis...

« Rien, rien, rien, rien et rien ;

« Renonce à rien savoir par ton intellect ;

« Renonce à toute consolation ;

« Renonce à toute société ;

« Renonce à toute certitude ;

« Renonce enfin à l'espoir même de toute récompense.

« Tu seras d'autant plus que tu voudras être moins. »

Quelle connaissance profonde de l'homme ! Quelle maîtrise des ressorts volitifs ! Quelle vive saveur des cendres que sont les plus magnifiques sommets de l'Univers en face des collines éternelles. Essayons de fixer les éblouissantes étincelles que la torche de Frère Juan secoue dans les cavernes de l'âme.

Voici l'unité principiante de la perception, de l'intelligence et de l'action. Voici l'entremêlement de la vie purgative, de l'illuminative et de l'unitive, que les théologiens essaient de séparer en théories. Voici enfin la seule plante dans les interstices du rocher intérieur, qui produise des fruits : c'est l'attaque du Moi jusque dans ses plus secrets refuges.

Il faut se détacher de l'attrait de penser, de la douceur de sentir, même des objets désagréables. Il faut se forcer à vouloir quand on est las ; et à ne pas vouloir quand on est plein de force. Il faut vivre



comme on imagine que Jésus vivrait à notre place ; ne rien percevoir ni se permettre qui ne tende à Dieu, prendre en tous cas le parti le plus déplaisant, le plus abaissant, le plus fatigant.

C'est ici l'école de la vraie patience ; vertu sans gloire qui pourtant nous redonne la royauté de nous-mêmes. D'ordinaire, on se montre trop fort dans la pensée, et trop faible dans l'action. Accepter ce que le Ciel nous envoie chaque jour, c'est la moitié de la besogne. Ceci demande de la confiance en Dieu, et c'est, en somme, un sentiment très raisonnable. Que savons-nous de nos désirs, même des plus familiers ou des plus nobles ? Que savons-nous de nos actes, même des plus héroïques ? Que savons-nous de nos suprématies ? Rien. Il est écrit : « Si vous voulez vous sauver, chargez-vous de votre croix... » et non : « Ayez des visions, faites des miracles ou devenez des savants. »

Le mystique étudie ou plutôt expérimente le néant de soi-même, par le moyen d'une triple purification, que saint Jean de la Croix appelle une triple nuit. Vos connaissances en symbolisme initiatique vous permettront d'établir ici une suite curieuse d'analogies ; prenez garde simplement que ce seront des similitudes et non des identités.

La première nuit est la plus pénible parce qu'elle surprend : le disciple avait appelé l'Amour, et c'est la Mort, sa sombre épouse, qui arrive. Les revers, les tristesses, les moqueries, les découragements, les maladies, l'indifférence, les désespoirs incurables, voilà les visites douloureuses, bien plus

que la simple fin de ce corps. Mais ces souffrances sont bienfaitrices, salvatrices, elles revêtent notre interne de splendeur ; non seulement, elles ne durent qu'un temps, mais elles descendent comme un grâce. Comprenez-le bien, le mystique ne reste pas dans cette obscurité ; c'est comme l'ambassade de la Lumière et du bonheur.

Quand la Nature, les hommes, les idées et nous-mêmes ont perdu pour nous toute saveur, tout au fond de cette nuit, qui paraît sans mesure, se devine la lueur imperceptible de l'aurore.

Ici, notre impitoyable guide nous aiguillonne de nouveau. Avance, s'écrie-t-il ; dès l'instant où tu prévois l'ineffable visite, fais-en le sacrifice ; supplie ton Maître qu'il réserve la bénédiction de Sa présence à ceux qui n'en soupçonnent pas encore la possibilité ; puisque toi, tu sais, par la certitude de la foi, la réalité de cette extase. Si la merveille se présente, accepte et remercie dans la plus écrasante humilité, si elle s'en va, remercie encore, dans la plus plénière et la plus souriante abnégation.

Ah ! Messieurs, il faut avoir éprouvé l'inouï de la présence sensible du Ciel pour apprécier l'héroïsme d'un tel sacrifice.

\* \*

Voulez-vous donc en esprit, c'est-à-dire en réalité, regarder Dieu ? Oubliez d'abord les livres. Plongez-vous dans la vie, maternelle, surabondante, féconde. Ecoutez avec votre cœur les battements du

cœur universel; laissez les analyses et les calculs; vos algèbres, ce sont les éclairs qui allument l'incendie de l'Amour; vos microscopes ce sont les inquiétudes d'une charité toujours en éveil.

Les plus beaux livres des saints sont immobiles et glacés; ils compliquent parfois le simple enseignement de l'Évangile. J'oserais presque dire que la théologie mystique est une invention des hommes. Car Dieu est simple; il va aux simples; et la route du Ciel est simple. Cependant, pour prendre le droit de dédaigner les livres, il faut avoir beaucoup lu.

Ce qui est défendu, ce n'est pas le savoir, c'est la déification de l'intelligence. Le premier des intellectuels, c'est Lucifer. Il porte vraiment une lumière; mais elle est glacée par l'orgueil; elle se meurt de la volupté d'être seule, et elle ressuscite sans cesse par une volonté tenace de domination. L'archange déchu est l'idéal de ceux que la force de leur pensée enivre: il fut créé pour la Vie et il en préféra l'image irréelle, parce que dans celle-ci il règne, tandis que dans celle-là il lui faudrait servir.

Nous subirons tous à un moment donné la redoutable épreuve de l'arbre de la science. Préparons-la en comprenant que Dieu n'est lié à aucune forme. Voici le crépuscule de la troisième nuit, la plus longue, la plus dévastatrice. Pour la comprendre, dites-vous bien qu'il s'agit d'un cœur consumé du désir de l'Absolu.

Résiste à ce désir, dit Jean de la Croix; si ton cœur se dessèche dans les déserts, subis; souffre le désespoir et la paralysie de ta volonté; c'est ton

centre le plus intime qui va être labouré, bouleversé, écartelé. Toutes les tentations accourent, les plus dégoûtantes, les plus séduisantes, les plus grossières, les plus subtiles. Subis. Ne bouge pas. Reçois les rafaies. Regarde en toi sans ciller. Tu te crois rejeté du Père parce qu'en ce moment tu te vois tel que tu es; ton esprit défaille dans des agonies sans cesse renaissantes de désagrégation, de dénudement, d'impuissance; il tombe tout vif en enfer. Aucun homme, aucune lecture ne peut t'aider; le remords, l'impossibilité de prier, de penser, d'agir, t'écrasent.

Ces ténèbres sont inimaginables si on ne les a point expérimentées. Cependant, leur horreur toujours croissante parvient à son extrême. Le Maître regarde le disciple. Et celui-ci, de toutes ses forces expirantes, maintient son cœur vers l'Être auquel il s'est donné.

Dans cet instant de silence total, jaillit comme un feu qui couve, le véhément, l'inextinguible Amour. Il consume tout dans le pauvre cœur meurtri, dans ce précieux sur qui se baissent les mains miséricordieuses de l'Ami, enfin apparu.

Tout s'éclaire, dans le ciel intérieur, depuis la moelle des os jusqu'à la cime de l'esprit. Cet Ami lave toute souillure et jusqu'au souvenir même de la souillure, dans ce cœur emporté jusque devant le trône divin où il va recevoir l'initiation suprême: le baptême de l'Esprit.

Parfois, et c'est alors une bénédiction rare, l'Ami se montre matériellement. Sous les haillons du pauvre, sous l'uniforme du prince, beau comme un

séraphin, défiguré par les fatigues et par les martyres, il n'importe. Son serviteur Le reconnaît avec certitude; aucune joie connue n'atteint alors l'extase de cette rencontre; l'esprit du disciple ébranle les barreaux de la prison corporelle; il s'élanche dans les bras du Maître; il défaille, il renaît, il se transfigure: joies très hautes, paix immuable, amour sans limite. Que dire de ces mystères, dont les pompes se déroulent là où le regard des dieux même ne peut atteindre?

Mais combien de veilles désolées avant la pourpre de cette aurore! Le chercheur constant la connaîtra, car il est écrit: « Sur la mi-nuit, voilà l'Époux qui vient », et encore: « J'arriverai comme un voleur. »

Messieurs, je prodigue les répétitions, je le sais. Mais il y a des idées contre lesquelles tout s'insurge en nous; il faut se faire violence pour leur permettre d'entrer; et celles-là sont en nous les semences les plus fécondes. Certaines redites me paraissent indispensables, et j'ai des raisons pour vous les imposer.

\*  
\* \*

Tous les tableaux étranges devant lesquels nous venons de passer ne sont que les voiles du drame mystique réel. La prudente Eglise veille, même quand elle semble rendre à ses enfants leur liberté. Qu'est-ce donc que le vrai mysticisme? Ici, je ne puis répondre expressément, à cause de certaines convenances, à cause de l'impuissance où le langage humain se trouve réduit devant les scènes du Royaume éternel.

L'effort réclamé par l'Évangile est un déracinement, une transplantation. Parmi les myriades d'anges qui servent le Christ, il en est une partie envoyée auprès de chaque disciple pour changer la trame de son destin, lui apporter des aliments spirituels, l'instruire, le soigner, l'encourager, refaire enfin une à une toutes les cellules de son être physique, mental et psychique. Mais la collaboration de l'homme qu'ils aident leur est indispensable. Pour qu'ils puissent semer en nous les graines que Jésus leur confia, il faut que, par la volonté d'ascétisme, nous labourions notre cœur.

Les effets de ces soins mystérieux ne s'enregistrent pas distinctement dans la conscience, surtout au début. Ils se fondent dans le sentiment peu analysable de la présence divine. Un philosophe trouvera des preuves à cette présence; un dévot, par une méditation passionnée, s'en construira une image animée (1): tous ces efforts appellent la vraie présence, nous rendent capables de la supporter; mais elle ne se laisse pas forcer; elle demeure toujours indépendante, gratuite; la meilleure formule pour faire venir cette merveilleuse douceur, c'est la pratique plénière de la charité. Un disciple vrai s'achemine déjà vers la liberté; il voit Dieu partout; il ne Le croit point soumis à des conditions d'heures et de lieux. « Dieu, disait la carmélite d'Avila, Dieu est aussi bien à la cuisine que dans les cellules ou à l'oratoire. » Certains solitaires de l'Islam, de l'Inde et de la Chine

(1) Ainsi le travail extérieur des *Exercices* de saint Ignace de Loyola.

pensent de même. Cette omniprésence n'est pas abstraite, fluide, idéale; elle est réelle, biologique, vivante. Pour la goûter, il faut un courage constant, il est vrai; mais tous peuvent y atteindre.

Le mystique est nourri d'un aliment particulier. Toute créature se sustente dans le milieu d'où elle provient: voyez le végétal, l'animal, notre corps fluide, notre corps mental. Et c'est le même milieu extérieur dont il est formé et avec lequel il se répare, que chacun de nos corps perçoit.

Donc pour sentir Dieu, même d'une façon extrêmement ténue, il faut que notre moi se nourrisse d'un aliment divin. La pauvreté d'esprit est cette manne, et le renoncement nous la procure; nous l'avons vu tout à l'heure. Le disciple ardent recherchera donc ce que le monde fuit: l'insuccès, le mépris, les difficultés. Miracles, arcanes, magnificences lui sont indifférents; le sacrifice constitue sa vie même, et l'amour en est la flamme.

Le mystique est l'antithèse de l'adepte. Il ne veut rien conquérir; sa liberté, ses sentiments les plus intimes il les abandonne; il tâche à devenir la plus ignorante, la plus faible, la plus esclave des créatures. De même que le Verbe s'immole sans cesse et partout, de même que les globules du sang meurent pour rendre de la vie aux cellules agonisantes des muscles; le mystique, dans sa sphère, donne sans relâche. Même, il ne s'aperçoit plus qu'il donne. Force, temps, argent, goût, affection, opinion, réputation: il les offre à quiconque croit y trouver quelque réconfort ou quelque profit: jusqu'à

son désir de l'éternelle Beauté, il le donnerait pour arracher n'importe lequel de ses frères à la Ténèbre.

Où l'homme peut-il prendre la force de tels efforts? C'est son Ami qui la lui donne. Le serviteur de Dieu vit, souvenez-vous-en, dans un monde extraordinaire: le monde de la Foi. Il se sent aimé de Dieu; logiquement, pratiquement, il adopte la série des affirmations que la foi promulgue; son Dieu est un dieu vivant, aimant, tangible, et qui communique la Vie; Il nous donne le sens au moyen duquel nous L'apercevons. Car, si sa clarté ne pénètre pas, ne remplit pas notre âme, comme l'étoile de Bethléem fit des regards des bergers, nous ne croirons pas. C'est parce que c'est Dieu qui nous fait voir, que les vérités de la foi demeurent invisibles aux yeux de l'intelligence.

La foi est aussi l'unique instrument pour les œuvres mystiques. Le disciple a des amis invisibles, d'autant plus nombreux que se font rares ses amis visibles. Ce sont ses anciens esclaves; ce sont toutes ces créatures extra-humaines que, pendant les siècles de son évolution d'égoïsme, il avait pliées à sa tyrannie; il les a libérées, et il prend à tâche de les indemniser progressivement des services qu'elles lui rendirent autrefois. Il comprend qu'il n'est aujourd'hui que la résultante de son passé; que sa personnalité actuelle n'est qu'un agrégat sans consistance puisqu'elle est construite dans les mirages de la « lumière noire » et dans les fantômes du Moi. Selon la mesure, au contraire, où, dès aujourd'hui, le disciple s'essaie à ne plus vouloir que la volonté

du Père, ses actes deviennent réels, vivants, définitifs, féconds ; ses prières réelles, actives, victorieuses.

Peu à peu, il entre dans un monde de gloires où les sentiments que l'on nomme ici charité, foi, humilité, résignation, bonté, sont des substances palpables, réelles, nourricières, des formes organisées, des êtres vivants, des sociétés complètes d'individualités inconnues. Son esprit deviendra une résidence favorite pour telles de ces hautes créatures ; et petit à petit, toute sa personne, jusqu'au corps, changera la qualité de sa vie, s'éloignera des attractions obscures et se fixera dans le royaume de la clarté, de la pureté, de la paix.

\*  
\* \*

Je voulais, Messieurs, vous dire avec plus de détail, les prérogatives du mystique ; le temps me manque ; les prochaines réunions fourniront toutes les occasions, d'ailleurs, de combler cette lacune ; il faut nous résumer.

Nous ne venons de décrire que les caractères généraux du sentier mystique. Chaque pèlerin y garde sa physionomie originale ; chaque disciple est un monde à part. Mais le sentiment net du divin les relie tous. Quelque chose en eux dépasse l'humaine nature et les dépayse parmi les génies dont s'honore et s'éclaire notre race. Leur point est inaccessible, leur regard est spécial, leur mobile au delà des buts communs. Ils ignorent ce que tout le monde

connaît ou prétend connaître ; mais ils savent ce que tout le monde ignore : que le Père envoie Son Fils partout où on Le Lui demande. Et leur existence est une demande ininterrompue.

Les privilèges du disciple ne sont pas des déséquilibres maladifs, mais des floraisons naturelles, favorisées par la discipline morale et engendrées par l'intervention directe du Verbe. Les phénomènes extraordinaires n'apparaissent que comme accidents de transition : ainsi sainte Thérèse parvenue au sommet de l'union divine n'a plus d'extases ; Ignace de Loyola conserve le sentiment net de la présence divine, tout en s'entretenant avec un cardinal d'affaires administratives. Tels, que j'ai connus comme possédant les clés du Trésor de Lumière étaient de braves pères de famille que rien ne distinguait de leurs voisins.

Cette robuste santé psychique, cette maîtrise permanente de soi-même, cet admirable bon sens pratique, cette bonté vraie, plongent toujours leurs racines dans une âme passionnée. Les médiocres et les tièdes ne produisent jamais rien. François d'Assise rêvait la gloire ; Loyola, qu'il ne faut pas juger sur son œuvre corrompue par des causes secrètes, était un colérique ; François de Borgia était un ambitieux ; je pourrais vous citer des exemples semblables par dizaines. Le tempérament, physiologique prédispose aux visions, aux extases ; mais l'union essentielle est indépendante de la complexion, et possible pour toutes les mentalités.

Ainsi, on n'arrive au mysticisme que par la pra-

tique de la charité, de la résignation, de la confiance en Dieu, de l'humilité. Mais une telle méthode est trop simple au goût de la majorité ; à vrai dire, elle est très dure. Les yeux qui peuvent fixer le soleil sont rares. La masse ne peut comprendre et employer que la religion extérieure et cérémonielle. Certains, qui se croient plus intelligents, s'efforcent de conquérir l'ésotérisme. Le Père regarde avec le même sourire les efforts de tous Ses enfants. A tous, à ceux-là même qui Lui tournent le dos, Il dispense une lumière proportionnée à la faiblesse de leurs organes, une nourriture assimilable, un travail qu'ils puissent à peu près mener à bien.

C'est cette adaptation ininterrompue de la Vérité essentielle à notre intelligence, cette réponse sans cesse renouvelée à nos questions, qui constitue la descente silencieuse et très occulte de l'Esprit-Saint sur la terre. Nombreux sont les interprètes de ce suprême initiateur ; mais ils restent souvent en-deçà de leur tâche. Ses agents les plus actifs ne sont pas ceux dont le nom s'impose à la mémoire des hommes, même dans la phalange d'élite des écrivains mystiques. Celui dont le monde fait l'éloge n'est jamais grand que selon la Nature ; celui que tout le monde persécute, il y a bien des chances pour qu'il soit grand selon Dieu.

Deux sources laissent couler sur terre l'eau de la Vérité divine : l'Évangile et la Conscience. Si elles ne nous désaltèrent pas comme nous l'espérons, c'est que notre Moi de ténèbres, qui devine en elles son unique rafraîchissement, y boit à longs traits et

les corrompt par son seul contact. Notre conscience a donc besoin de réconfort, et le Ciel a voulu que rien d'important ne soit faussé dans le seul témoignage qui nous reste de son Ange Jésus : dans l'Évangile.

Quand je dis que l'Évangile contient toutes initiations, écrites et orales ; qu'il renferme la sagesse des Kings, des Védas, des Avestas, des pyramides et de la Thorah, les savants et les adeptes souriront d'incrédulité. Et, en effet, l'affirmation paraît téméraire de ma part, moi qui ne me réclame ni de la science, ni de l'ésotérisme. *Je suis certain cependant de ce que j'avance ;* et peut-être contemplerez-vous avec surprise, au cours de ces causeries, les perspectives qu'ouvre telle parole simple et bénigne de l'Ami des Créatures.

\*  
\*  
\*

Voici les derniers traits de l'esquisse que je vous avais promise. Veuillez prendre en considération toutes ces fresques quelque imaginaires qu'elles puissent paraître... Ne pensez pas seulement à votre propre culture, mais aussi aux besoins du temps où nous vivons.

Quand une époque se peuple de voyants, de prophètes et de thaumaturges, il ne faut pas la mépriser *a priori*. Beaucoup de causes diverses entrent ici en jeu. Les puissances d'En-Bas peuvent projeter une lumière aussi éclatante à nos yeux ignorants que les puissances d'En-Haut. La terre n'est pas isolée ; elle

échange sans cesse avec les autres astres ; elle est un caravansérail ; quoi d'étonnant à ce que, de temps à autre, les âmes qui viennent travailler ici-bas arrivent des royaumes de la magie, des sciences occultes, des vices spirituels ?

Perdues dans la foule des simples curieux, des collectionneurs de recettes, des chercheurs d'or, des ambitieux de sociétés secrètes, des orgueilleux d'adepstat, des âmes plus nobles se trouvent qui, après un détour dans la science extérieure ou dans l'ésotérisme, reviennent enfin à l'air vivifiant et au soleil sain du royaume de Dieu. Dans cette confusion de chercheurs, le signe auquel on reconnaît les vrais, c'est la foi en Jésus-Christ. Quels que soient les écarts de ceux qui se sont groupés à l'ombre de la croix, ils viennent toujours à résipiscence ; ils ne se trompent jamais définitivement ; ils ne vont jamais à gauche plus de quelques siècles ; des prestiges peuvent les éblouir, car ils ne sont pas à l'abri de la séduction ; mais ils conservent des notions vraies sur les points capitaux.

Le Ciel veille donc toujours sur les cœurs sincères. Cherchons la vérité de toutes nos forces physiques, de toutes nos puissances cérébrales, de tout notre amour ; elle se manifestera bientôt à nous comme identique au Verbe, croîtra en nous, et nous mènera jusqu'au Père.

Je vous ai montré des cimes, Messieurs. Personne ne peut les atteindre d'emblée. Si même notre cœur s'embrase en une seconde, il faut un certain temps pour que l'incendie se propage dans le reste de

notre être. Ainsi, que ces héroïsmes, dont je viens de vous entretenir, ne vous découragent pas. C'est la qualité de l'effort qui vaut, et non sa quantité ; je vous l'atteste, le Père ne laisse pas le moindre sacrifice sans une récompense immédiate. Le plus fugitif élan rapproche les anges de nous. La charité la moins coûteuse, pourvu qu'elle soit oublieuse d'elle-même, allume une clarté en nous. Vivons dès tout de suite dans l'éternel ; chacun peut s'y hausser ; et l'on recevra toutes les confirmations et toutes les consolations.

SÉDIR.



# Comment s'exerce la pensée

La pensée vivante et les formes-pensées

Par G. DE TROMELIN

---

Qu'est-ce que la pensée ; comment les humains pensent-ils ; quel est le mécanisme mystérieux de la pensée ?

Ce sont là des questions qui ont fait couler beaucoup d'encre, et que certains philosophes ont essayé de résoudre sans le secours des sciences psychiques.

Or, je prétends, j'affirme même que l'on ne peut pas faire de bonne philosophie, basée sur l'expérimentation, sans connaître à fond toute la littérature psychique.

C'est ce qui fait que les énormes ouvrages des philosophes, même des derniers siècles, ne nous apprennent rien et que leur lecture est devenue une perte de temps, ces philosophes basant toutes leurs conceptions sur des mots usités dans le langage, et dont le sens n'était même pas défini.

J'ai là sous les yeux un énorme ouvrage de ce genre sur l'âme et ses facultés. Cet ouvrage a trois volumes, et si on a la patience de les parcourir (car les lire avec soin est impossible), on

reconnaitra vite qu'on n'en sait guère plus, après la lecture de ces trois volumes, qu'auparavant.

Tandis que, si vous lisez simplement un livre moderne, basé sur les sciences psychiques, vous apprendrez sûrement du nouveau. Si vous lisez également les derniers ouvrages de M. Delanne sur ces sujets et notamment sur les fantômes des vivants, vous commencerez à avoir des notions beaucoup plus précises sur l'âme.

J'ai également écrit sur ce même sujet, et j'ai essayé de mon côté d'être précis en montrant la nature fluidique de l'âme, sa forme même, et comment elle était située dans notre corps de chair dont elle est le sosie fluidique éthéroïde.

Par conséquent, en quelques pages, un étudiant actuel peut en apprendre plus qu'en lisant les innombrables volumes écrits pendant des siècles passés sur *l'âme immatérielle, sans forme ni dimensions*.

De telle sorte que ces théories reposaient sur des concepts fantaisistes, ne répondant à rien de ce que nous pourrions imaginer, en nous basant sur les méthodes analogiques ; et, comme nous sommes forcés de raisonner toujours par analogie, sous peine d'errer et de côtoyer les pures fantaisies, toutes ces conceptions anciennes deviennent inutiles, si on ne les base plus sur ce que les sciences psychiques nous ont appris sur les consciences et les facultés merveilleuses de notre âme et de notre mansprit ou esprit personnel des humains.



Les auteurs paraissent cependant d'accord pour attribuer à l'âme ou à notre esprit cette faculté de penser dont dépendent les diverses consciences étudiées en sciences psychiques.

Examinons donc ce que peut être la pensée :

1° D'abord nous savons que la pensée est inséparable de la vie; c'est-à-dire que, sans vie, il n'y a pas de pensée possible;

2° Il en résulte que la pensée ne peut être émise que par de la substance vivante; et comme la vie de la chair ou du corps est entretenue par des substances fluidiques de nature éthéroïde et vivantes, il s'en suit que les pensées ne peuvent être émises que par des substances vivantes de même nature éthéroïde;

3° Je veux dire que, la chair n'étant que la substance qui compose les organismes au service de l'âme et du mansprit, cette chair matérielle ne peut remplir les fonctions d'émettre les pensées;

4° Mais les pensées sont normalement raisonnables (je ne m'occupe pas des cas de démence); c'est-à-dire que les pensées sortent sous une forme qui permet de reconnaître que la source de ces pensées est douée d'intelligence;

5° Mais cette source, avons-nous dit, est une substance de nature fluide éthéroïde vivante. Elle est donc, en outre, douée d'intelligence. Ce qui fait que, finalement, nous devons encore ajouter le qualificatif « intelligent » à la substance en question;

6° De telle sorte que nous arrivons à montrer

que les pensées sont émises par des substances fluidiques, invisibles, vivantes, intelligentes et de nature éthéroïde.

Nature éthéroïde veut dire substance dont la nature n'est plus matérielle comme tous les corps que nous connaissons, et suppose que cette substance d'ordre supérieur peut être comparée aux substances éthérées qui doublent tous les corps matériels et leur donnent leurs propriétés diverses.

N'oublions pas, en effet, que, selon nos conceptions, tous les corps sont doubles et composés de deux substances, dont l'une est matérielle et l'autre également matérielle, mais très subtile et éthérée; rangeant cette dernière substance dans la classe des substances éthéroïdes sur lesquelles nous n'avons encore que des données assez vagues.

7° Cela dit, je poursuis mon analyse, en me reportant à 6°.

Que peuvent être des substances fluidiques vivantes et douées d'intelligence, sinon des êtres spéciaux vivants, dont les fonctions sont précisément d'émettre les pensées?

En effet, si vous vouliez définir un être vivant, vous arriveriez à cette même formule identique; c'est-à-dire qu'un être vivant est composé de substances vivantes et intelligentes; et comme il s'agit ici d'êtres invisibles, je n'ai plus qu'à ajouter « êtres vivants invisibles et de nature fluide et éthéroïde ».

8° Nous voici donc arrivés logiquement à cette conclusion, que les pensées sont émises par des

êtres spéciaux vivants et intelligents, qui émettent nos pensées.

9° Remarquons de suite que j'ai mis êtres au pluriel, ce qui laisse supposer que ce n'est pas le mansprit qui pense tout seul, comme un seul être; ou bien que la composition de ce mansprit est complexe; ou bien encore, que ces êtres spéciaux sont groupés autour du mansprit pour exercer leurs fonctions de penser, et en communiquant ces pensées à notre âme et à notre mansprit.

Sans vouloir exposer ici, ce qui serait trop long, ma conception du cœur humain, je rappellerai simplement que l'âme correspond à la conscience normale et la mansprit à la subconscience ou conscience subliminale de certains auteurs.

Le mansprit est l'être intérieur qui exerce son empire sur l'âme.

10° Un grand nombre de phénomènes psychiques m'ont conduit à supposer que notre personnalité complexe comporte, en outre, la réunion de petites entités multiples, au service de l'âme et du mansprit.

J'ai appelé ces petits êtres vivants émetteurs de nos pensées, nos corpesprits, c'est-à-dire de petits esprits au service de notre corps, de notre âme et de notre mansprit.

11° Ces petits êtres que j'ai pu percevoir pendant dix années, j'ai pu les étudier à satiété. Ils ont des formes rudimentaires, et, sous l'influence de la pensée qu'ils émettent et à laquelle ils obéissent, se groupent selon les pensées émises,

pour représenter les personnages, les tableaux ou tous les sujets que nous pensons.

12° Ils sont aussi les instruments de la pensée de l'âme et surtout du mansprit, qui sont également des êtres vivants intelligents et capables de penser, puisqu'ils remplissent les conditions voulues aux 6° et 8°.

13° Il y a réaction des êtres spéciaux de la pensée ou des corpesprits sur l'âme et le mansprit. De telle sorte que, si l'âme et le mansprit commandent aux corpesprits, ces derniers, jouissant d'une certaine indépendance, arrivent à s'imposer parfois, c'est-à-dire à forcer l'âme et le mansprit à s'occuper d'eux.

14° Ces petits êtres sont les auteurs des *formes-pensées* engendrées par eux; mais ces *formes-pensées* très variables ne durent que quelques instants, pour se dissiper ensuite, dès que notre pensée se porte sur d'autres sujets.

Pour me faire mieux comprendre, je vais d'abord choisir un exemple matériel; un château que j'ai visité il y a un mois environ.

Je pense à ce château. Aussitôt les petits êtres en question, qui constituent la substance pensante et aux ordres de la pensée (car leurs fonctions sont doubles, comme je l'ai montré), vont se grouper assez vaguement pour former l'image du château en question.

Si je veux préciser les détails de ce château, je serai obligé de préciser ma pensée, comme par exemple pour compter le nombre des fenêtres,

comment étaient disposés les escaliers ou telles chambres, etc., etc. De telle sorte que l'image que je percevrai finalement dépendra de la précision de ma pensée, dessinant ledit château « avec le pinceau de ma pensée ».

Puis, passant à un autre sujet, toute cette substance éthéroïde va se disperser et sera prête à prendre les nouvelles formes de sujets ou de tableaux que ma nouvelle pensée évoquera.

15° Passons à présent à des pensées de personnages.

Il en sera encore de même, et les petits corpesprits se grouperont de manière à reproduire de leur mieux la personne à laquelle nous aurons pensé ; personne aimée, si l'on veut, et représentée, comme on le voit, par une image vivante, douée de vie et d'intelligence.

Allons plus loin encore, et, pris de passion pour un être imaginaire, nous lui composons une forme déterminée, un visage qui nous plaît, un costume que nous lui imaginons, etc., de manière à nous constituer « une chimère », un idéal déterminé.

Ce résultat pourra être obtenu avec plus ou moins de perfection, selon les facultés idéoplastiques de la personne qui engendrera cette chimère, qui sera réellement douée de vie et qui aura toutes les pensées que notre âme et notre manspruit lui prêteront.

Il en résultera une formation fluidique de la pensée, telle qu'avec l'habitude prise d'y penser, ces petits corpesprits s'agrègeront sans efforts,

habitués qu'ils sont à se réunir sous la forme choisie par nous.

Cultivons cette pensée, pensons très souvent à cette chimère aimée. Il en résultera un être engendré par notre pensée, par notre imagination, mais qui, constitué par des substances vivantes et douées d'une intelligence d'emprunt, pourra à son tour grandir en force et en énergie et réagir sur notre âme et sur notre manspruit.

A ce moment, si cette culture se poursuit, nous serons bien près de l'obsession ; et si nous persistons assez longtemps dans cette culture spirituelle, nous pourrions même arriver à la possession.

C'est-à-dire que cet être imaginé (je ne dis pas imaginaire) aura pris toute la puissance d'un esprit vivant et obsédant, qui pourra même arriver à s'imposer à notre manspruit, désormais impuissant à dissoudre cet agrégat de petits esprits élémentaires de la pensée, bien associés et se plaisant dans cet état.

Je donne là le processus de cas de possession ; et on comprend que, si l'esprit personnel du possédé ou de l'obsédé est impuissant à dissoudre l'agrégat de ces petits corpesprits ainsi formés, le sujet obsédé sera obligé d'avoir recours aux forces pouvant émaner d'un exorciseur.

Dès lors, l'Esprit du sujet, associé dans le même but avec celui de l'exorciseur qui opère, aura parfois assez de puissance, avec ce renfort spirituel, pour désagrèger la chimère obsédante

ou les êtres de passion dont le sujet était devenu la victime.

Je me borne pour cette fois à donner ce court aperçu sur le processus de la pensée, et sur les substances vivantes, véritables petits êtres élémentaires, qui font prendre leurs formes aux pensées.

La nuit, pendant le sommeil et alors que le sujet dort, il n'a plus d'action directe sur ces petits êtres, son âme ou conscience normale étant à peu près annihilée.

De là ces rêves plus ou moins incohérents, qui sont encore des tableaux composés par les mêmes substances de la pensée.

On conçoit, après ce que j'ai exposé, que, pendant ces rêves, de véritables personnages bien vivants et formés par ces petits êtres agrégés puissent apparaître au sujet et avoir sur lui une action tellement réelle, que le rêve puisse déclarer à son réveil qu'il aurait juré la réalité.

On comprend en effet, par ces explications, que les images des rêves composées par ces substances éthéroïdes, aient une existence réelle et éphémère, et que les personnages qui peuvent s'y mêler puissent avoir de la réalité, parce qu'ils sont formés par des substances vivantes agrégées.

G. LE GOARANT DE TROMELIN.



## La Réincarnation et la Transmigration

### DES AMES

*Notes documentaires.*

(Suite)

Plus récemment RAUCH dit encore (*l'Âme et le Principe vital*) :

« A quel moment l'âme a-t-elle été créée? Trois hypothèses seules sont possibles: 1° l'âme est créée en même temps que l'être; 2° elle est créée de toute éternité; 3° à une époque intermédiaire entre les deux précédentes.

Il est difficile d'admettre que l'âme soit créée en même temps que l'être humain auquel elle est destinée, car alors il serait impossible d'expliquer la différence de condition morale qui existe entre les hommes. D'où viendraient, en effet, les qualités qui différencient l'âme d'un homme de celle d'un autre homme, et qui créent toute la distance entre un homme vertueux et un scélérat capable de tous les crimes? Différence de conformation crânienne, répond l'anthropologie criminaliste. Mais ma raison s'insurge contre une doctrine qui tend à ravalier l'être humain au niveau de l'animal, en l'assujettissant à obéir

simplement aux impulsions de l'instinct; quoi que l'on puisse dire, je sens fermement en moi une conscience qui est libre de choisir et une volonté qui me permet de me déterminer entre le bien et le mal. Le mal n'est pas fatal, et la preuve est que la criminalité augmente à mesure que la crainte salutaire de la répression diminue. Puisque toutes les âmes sortent de la main de Dieu dans un état d'égalité initiale, si l'âme était créée au même moment que l'être, il faudrait donc que tous les hommes fussent égaux en valeur morale, ou du moins au moment de leur naissance.

Or il n'en est point ainsi; à l'âge où la créature n'a pas encore pu contracter avec le bien ni avec le mal, ni recevoir aucune influence du monde extérieur, elle accuse les qualités et les tares qui déjà sont en elle; certains enfants sont vicieux, d'autres ont des sentiments de droiture et d'honnêteté, et le milieu dans lequel ils sont nés et élevés ne suffit pas toujours à expliquer ces variations. De là, dès le début de la vie, une inégalité de niveau moral qui ne fait que s'accroître davantage à mesure que l'être grandit et qui reste inexpliqué dans cette première hypothèse.

Enfin dire que l'âme est créée à l'instant même où elle doit être infusée au corps, n'est-ce pas admettre implicitement que Dieu puisse se faire le complice des trahisons, des incestes, des viols, des adultères auxquels de malheureux êtres doivent la vie? Il laisse commettre le crime, cela est certain, et la corruption de nos mœurs ne le rend que trop fréquent; mais comment ne pas rejeter avec indignation la suppo-

sition que, par une création qui serait un acte direct de la volonté souveraine, il intervienne, à ce moment même, pour sanctionner l'œuvre du vice et de la débauche.

La deuxième hypothèse n'est pas plus admissible. Si l'âme a été créée de toute éternité, d'où vient l'état d'infériorité, de dégradation même, dans lequel nous voyons tant de nos semblables? Car, si la perfectibilité est une propriété de l'âme, il est impossible que, depuis l'éternité, au cours des innombrables vicissitudes qu'elles ont dû traverser, ces âmes ne se soient pas élevées au-dessus de leur état primitif, que d'autres soient descendues même au-dessous de la bestialité. On dira que les âmes ont pu être créées de toute éternité, mais qu'elles sont restées dans une vague inactivité jusqu'au moment où elles ont été appelées à s'unir à un corps? Mais l'âme est une substance intelligente, et, le propre de l'intelligence étant une indéfectible activité, on ne peut s'expliquer que des multitudes d'âmes soient restées inactives, errantes dans l'espace, depuis qu'elles ont reçu, avec le souffle divin, les facultés qu'elles doivent mettre en exercice.

Reste la troisième hypothèse; c'est la seule plausible, la seule capable de justifier, par l'inégalité de l'âge des âmes, l'inégalité du développement moral qui existe entre les hommes.

« Dieu crée les âmes au temps marqué par sa sagesse souveraine, et par un acte spécial à sa volonté il leur confère en même temps l'immortalité. »  
(Jean Reynaud.)

Des trois hypothèses que je viens d'examiner, la troisième paraît la plus probable. L'âme, en effet, en raison des hautes destinées qui lui sont assignées, est la créature divine par excellence, celle qui a le plus haut prix devant Dieu. Dès lors nous ne pouvons nous refuser à admettre qu'il en fasse l'objet d'une sollicitude spéciale, qu'il se soit réservé sa création comme l'œuvre particulière de sa prédilection.

...Il ne nous est pas donné de connaître que notre passage sur cette terre n'est qu'un chapitre d'une histoire dont nous ignorons les événements antérieurs, et qui se perpétuera dans des conditions qui nous sont également cachées, mais qu'il dépend de nous de rendre toujours meilleures. Ainsi se trouve posé le principe de la *Préexistence*. La préexistence et la survie sont les deux termes dont se compose notre immortalité ; placée l'une en avant, l'autre à la suite de notre très courte existence terrestre, elles sont exactement le prolongement l'une de l'autre, et toutes les hypothèses qu'on peut faire logiquement sur les événements de la survie trouvent logiquement leur place dans la préexistence.

Louis MÉNARD, ce grand helléniste, pénétré par l'hellénisme jusqu'à en sembler un fils de l'antique Grèce, n'a pas échappé à l'attrait si passionnant du problème des destinées de l'âme, et il s'exprime ainsi : « Les morts peuvent chercher de nouvelles destinées et rentrer par le Léthé dans le tourbillon de la vie universelle ; ils peuvent redescendre sur la terre, les uns pour réparer les fautes d'une vie

antérieure, et se purifier par de nouvelles luttes, les autres, les rédempteurs mortels, pour ramener, par le spectacle des vertus antiques, les peuples qui s'égarent, et se retremper encore aux sources de l'apothéose. Quand tous ceux qui les pleurent seront allés les rejoindre, ils partiront pour les sphères supérieures et inconnues, les plus forts guidant les plus faibles comme sur la terre, et les soutenant de leurs ailes à travers la voie lactée, qui est le chemin des âmes. La métempsychose n'est donc pas inconciliable avec les notions homériques de l'immortalité, mais elle restreint la permanence du souvenir à l'intervalle qui sépare deux périodes de vie active. »

L'auteur des *Réveries d'un païen mystique* dit encore : « On ne peut expliquer la sélection naturelle par le hasard, car un mot n'explique pas un fait. S'il y a choix, il y a discernement ; toute énergie suppose une volonté. Mais est-ce la nôtre ? Non, c'est une force étrangère ; l'amour n'est pas une action, c'est une passion. Les Puissances cosmiques nous l'envoient pour nous employer à leur œuvre créatrice en faisant descendre les âmes dans la naissance. L'amour, c'est un enfant qui veut naître ; les Anciens l'appelaient de son vrai nom, le Désir (*Eros*, *Cupido*), parce qu'en effet c'est le désir qui appelle les germes à l'existence. Il y a autour de nous des âmes qui veulent s'incarner : pour cela elles se changent en désirs et sollicitent les vivants à leur donner un corps. L'art grec les représente par des enfants ailés : ce sont les désirs qui voltigent autour des amants. »

Parmi les poètes, nombreux sont ceux qui ont chanté le troublant sujet qui nous intéresse; notre choix se bornera au grand poète VICTOR HUGO. D'après Arsène Houssaye, qui rapporte son opinion, voici ce qu'il dit : « Qui nous dit, repartit le poète, que je ne me retrouve pas dans les siècles? Shakespeare a écrit : « La vie est un conte de fées qu'on lit « pour la seconde fois. »

Il aurait pu dire : « Pour la millième fois ! » Car il n'y a pas de siècle où je ne voie passer mon ombre,

Vous ne croyez pas aux personnalités mouvantes (c'est-à-dire aux réincarnations) sous prétexte que vous ne vous rappelez rien de vos existences antérieures. Mais comment le souvenir des siècles évanouis resterait-il imprimé en vous, quand vous ne vous souvenez plus des mille et une scènes de votre vie présente?

Depuis 1802, il y a en moi dix Victor Hugo ! Croyez-vous donc que je me rappelle toutes leurs actions et toutes leurs pensées? Quand j'aurai traversé la tombe pour retrouver une autre lumière, tous ces Victor Hugo me seront quelque peu étrangers, mais ce sera toujours la même âme ! »

« Je sens en moi, leur dit-il encore, toute une vie nouvelle, toute une vie future. Je suis comme la forêt qu'on a plusieurs fois abattue ; les jeunes pousses sont de plus en plus fortes et vivaces. Je monte, je monte vers l'infini ! Tout est rayonnant sur mon front. La terre me donne sa sève généreuse, mais le ciel m'illumine des reflets des mondes entrevus !

Vous dites que l'âme n'est que l'expression des

forces corporelles. Alors pourquoi mon âme est elle plus lumineuse quand les forces corporelles vont bientôt m'abandonner? L'hiver est sur ma tête, mais le printemps éternel est dans mon âme ! Je respire à cette heure les lilas, les violettes et les roses comme à vingt ans. Plus j'approche du but et plus j'écoute autour de moi les immortelles symphonies des mondes qui m'appellent. C'est merveilleux et c'est simple.

Il y a tout un demi-siècle que j'écris ma pensée en prose et en vers : histoire, philosophie, drames, romans, légende, satire, ode, chansons, etc. ; j'ai tout tenté ; mais je sens que je n'ai pas dit la millième partie de ce qui est en moi. Quand je me coucherai dans la tombe, je ne dirai pas comme tant d'autres : J'ai fini ma journée, non, car ma journée recommencera le lendemain matin. La tombe n'est pas une impasse, c'est une avenue ; elle se ferme sur le crépuscule, elle se rouvre sur l'aurore ! »

Nos lecteurs connaissent, depuis longtemps, l'opinion du D<sup>r</sup> PAPUS sur la réincarnation des âmes, les divers articles qu'il a publiés, notamment dans cette Revue. Tous, plus intéressants les uns que les autres, nous ont révélé la haute science de notre vénéré maître. En attendant le volume qu'il nous promet dans un de ces derniers articles, touchant ces mystères angoissants, nous citerons quelques extraits des *Conférences ésotériques*, 1908, se rattachant à notre sujet.

La *réincarnation*, qu'il ne faut pas surtout confondre avec la *métempsychose*.

Ce dernier mot sert à désigner le passage d'une âme humaine dans le corps d'un animal. Ainsi, la réincarnation nous enseigne que nous fabriquons successivement plusieurs corps physiques. Comment le faisons-nous ? Tout simplement de la façon suivante : Nous construisons toujours notre nouveau corps matériel au moyen du corps astral résultant de la vie antérieure. Supposez donc que nous ayons vécu une existence d'ivrogne. Nous nous sommes ainsi nourris d'absinthe et d'alcool, puisqu'on dit que ces choses-là nourrissent l'individu ; et, en conséquence, nous avons introduit, non seulement dans nos cellules physiques, mais aussi dans notre véhicule astral, de très mauvais éléments, qui nous procureront une vie posthume fort douloureuse ; de plus, quand nous reviendrons sur terre, notre corps physique sera mal façonné par nous et non par notre mère qui, en réalité, n'est qu'un réceptacle de matière et de force. Ainsi, nous récoltons ce que nous avons semé. Voici un homme qui ne pense qu'à satisfaire ses passions, sans s'inquiéter de l'avenir de ses enfants. Il accumule bêtise sur bêtise et compromet sa fortune. Eh bien ! il peut arriver que la Nature lui joue un petit tour, en ce sens qu'il se réincarnera, quelque temps après sa mort, dans le corps de l'un de ses descendants de la deuxième ou de la troisième génération. Parfois même, à la suite d'un transfert astral et spirituel, cet homme viendra animer, immédiatement après son décès, le corps du petit-fils qu'il chérissait le plus. Alors, il se trouvera à la tête d'une situation fort pénible dont il ne sor-

tira que très difficilement. Voilà une application de ces paroles de l'Écriture : « *Visiter les péchés des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération.* » Notez bien qu'en agissant de cette manière la Nature ne commet aucune injustice.

Qu'il s'écoule environ mille deux cents ans entre chaque incarnation, c'est la même chose que si je vous disais que l'homme vit quatre-vingts ans sur terre. Vous me répondrez que vous avez connu des gens qui ne vécurent que trois, sept ou vingt ans.

En effet, il n'y a pas de loi générale concernant la réincarnation. Tout est individuel en cette matière.

Et les *âmes humaines* ont des lois déterminées qui les rattachent à une *famille*, à un *peuple* et à une *race*. On peut donc affirmer que toute *réincarnation* s'effectue d'après les *antécédents* et les *tendances* de chaque homme. J'ai vu des grands-pères se réincarner immédiatement dans le corps d'un petit-fils, et des hommes atteindre des centaines d'années avant de revenir sur terre ou de s'incarner sur d'autres planètes.

Plus loin, le Dr Papus nous dit : « En principe, lorsqu'un être humain en veut à un autre, on les réincarne tous deux dans la même famille. Il en est de même pour les peuples ennemis. Depuis 1870, une *foule d'esprits allemands* s'est incarnée en France et une *nuée d'âmes françaises* a « pris chair » en Allemagne. Tout voyant peut également constater que, de nos jours, des *désincarnés orientaux* passent dans le *corps physique* de l'âme occidentale et que des *esprits occidentaux* s'en vont revêtir un nouveau véhi-



*cule terrestre en certaines contrées de la vieille Asie.»*

Pour terminer ce dernier article sur la réincarnation nous puiserons encore dans l'intéressant volume de M. de Rochas sur *les Vies successives* un cas, des plus concluants à notre connaissance, qui puisse exister et d'un contrôle exempt de tout soupçon. La revue *Filosofia delle Scienze*, éditée à Palerme par M. Innocenzo Calderone, publiait, il y a quelque temps, un article du plus haut intérêt sur ce phénomène extraordinaire, écrit par le Dr CARMELO SAMONA. Voici la traduction d'une partie de cet article :

« MON CHER CALDERONE,

« Malgré le caractère tout intime des faits qui ont précédé la naissance de mes deux fillettes, je n'hésite pas, dans l'intérêt de la science, à les livrer à la publicité par l'intermédiaire de ton estimable revue, si répandue, sans taire les noms des diverses personnes qui en ont eu connaissance, au fur et à mesure qu'ils se sont déroulés. Si je m'abstiens, moi, de les discuter, je trouve qu'il convient cependant de les divulguer, pour que d'autres puissent le faire.

« Aucune science ne progresse si elle reste dans l'ignorance des faits.

« Si, dans le domaine métapsychique, par crainte du ridicule, ou pour d'autres raisons de même ordre, chacun garde pour soi ces sortes d'accidents plus ou moins rares qui peuvent arriver, adieu l'espoir du progrès.

« Je t'envoie un récit synthétique absolument

fidèle des faits tels qu'ils se sont produits, sans la moindre discussion de ma part relative aux intéressants problèmes auxquels ils donnent lieu, c'est-à-dire rêves prémonitoires, personnalités médianiques, etc.

« Le cas actuel se présente favorablement, je crois, au point de vue scientifique, car les personnes qui, dès le début, furent mises au courant des particularités successives, et qui les observèrent avec un grand intérêt, jouissent de considération générale pour leur moralité et leur intelligence. Outre la narration des faits, je t'envoie les déclarations de certaines de ces personnes qui confirment mes dires, et je suis prêt à fournir d'autres témoignages de même nature et tous les éclaircissements qui seraient jugés utiles pour l'investigation scientifique.

« Crois à toute l'estime de ton affectueux ami.

« CARMELO SAMONA. »

#### EXPOSÉ SYNTHÉTIQUE DES FAITS

Le 14 mars de l'année 1910, après une très grave maladie (méningite), mourait, âgée d'environ cinq ans, ma fillette adorée, du nom d'Alexandrine. Ma douleur et celle de ma femme, qui faillit en devenir folle, furent profondes.

Trois jours après la mort de ma fillette, ma femme rêva à elle ; il lui semblait la voir telle qu'elle était quand elle était vivante et elle l'entendait dire : « Maman, ne pleure plus, je ne t'ai pas quittée, je n'ai fait que m'éloigner de toi. Vois plutôt : je suis devenue

petite comme cela », et elle lui montrait en même temps un petit embryon complet ; puis elle ajouta : « Tu vas donc devoir commencer à souffrir de nouveau pour moi. »

Trois jours après, le même rêve se reproduisit. Ayant appris la chose, une amie de ma femme, soit par conviction, soit dans le but de la consoler, lui dit qu'un tel rêve pouvait être un avertissement de sa fillette qui, peut-être, s'apprêtait à renaître en elle, et, pour mieux la persuader de la possibilité d'un pareil fait, elle lui apporta un livre de Léon Denis où il était question de réincarnation.

Mais ni les rêves, ni cette explication, ni la lecture de l'ouvrage de Denis ne parvinrent à adoucir sa douleur. Elle resta également incroyante sur la possibilité d'une nouvelle maternité, d'autant plus qu'ayant eu une fausse couche qui nécessita une opération (21 novembre 1909) et fut suivie d'hémorragies fréquentes, elle était presque certaine de ne pouvoir plus devenir enceinte.

Un matin, de bonne heure, quelques jours après la mort de sa fillette, pleurant comme d'habitude et toujours incroyante, elle me disait : « Je ne vois que l'atroce réalité de la perte de mon cher petit ange ; cette perte est trop forte, trop cruelle pour que je puisse accrocher un fil d'espérance à de simples rêves comme ceux que j'ai faits et croire à un événement aussi invraisemblable que la renaissance à la vie de ma fillette adorée par mon intermédiaire, surtout quand je me représente mon état physique actuel. » Tout d'un coup, pendant qu'elle se lamentait d'une

façon si amère et si désespérée et que je m'efforçais de mon mieux à la consoler, trois coups secs et forts, comme frappés avec les nœuds des doigts par les gens qui veulent s'annoncer avant d'entrer, furent entendus à la porte d'une pièce dans laquelle nous nous trouvions et qui donnait dans une petite salle. Ces coups furent perçus par nos trois petits garçons qui étaient avec nous dans cette pièce. Eux croyant que c'était une de mes sœurs qui avait l'habitude de venir à pareille heure, ouvrirent aussitôt la porte en criant : « Tante Catherine, entrez. » Mais grandes furent leur surprise et la nôtre quand nous ne vîmes personne et que, regardant dans la pièce contiguë plongée dans l'obscurité, nous pûmes constater qu'il n'était entré personne. Cet incident nous impressionna vivement, d'autant plus que les coups furent frappés à l'instant même du suprême découragement de ma femme. Auraient-ils eu, par hasard, une cause métapsychique et quelques relations avec son profond abattement ?

Le soir même de ce jour, nous résolûmes de commencer des séances médianimiques typtologiques que, méthodiquement, nous continuâmes pendant au moins trois mois et auxquelles prenaient part ma femme, ma belle-mère et quelquefois les deux plus grands de mes trois garçons.

Dès la première séance se présentèrent deux entités : l'une qui se donnait pour ma fillette, et l'autre pour une sœur à moi, morte depuis longtemps à l'âge d'environ quinze ans et qui, selon son dire, apparaissait à titre de guide de la petite Alexandrine.

Celle-ci s'exprimait avec le même langage enfantin dont elle se servait quand elle était encore en vie ; l'autre avait un langage élevé et correct et prenait généralement la parole, ou pour expliquer quelques phrases de la petite entité qui parfois ne se faisait pas bien comprendre, ou pour engager ma femme à croire aux affirmations de sa fillette.

Dans la première séance, Alexandrine, après avoir dit que c'était elle-même en personne qui avait apparu en songe à sa mère et que les coups entendus l'autre matin avaient été frappés pour indiquer sa présence et chercher à consoler celle-ci par des moyens plus impressionnants, ajouta : « Ma petite maman, ne pleure plus parce que je renaîtrai par ton intermédiaire et qu'avant Noël je serai avec vous. » Elle continua : « Cher papa, je reviendrai ; petits frères, je reviendrai ; grand'mère, je reviendrai. Dites aux autres parents et à tante Catherine qu'avant Noël je serai revenue... », et ainsi de suite pour tous les autres parents et connaissances avec lesquels la petite Alexandrine avait eu les meilleurs rapports pendant sa brève existence.

Il serait oiseux de transcrire toutes les communications obtenues pendant environ trois mois, parce qu'à part la variante de quelques phrases tendres d'Alexandrine à l'adresse des personnes qui lui étaient chères, elles sont presque toujours une répétition constante et monotone de son retour avant Noël, spécifié, comme lors de la première séance, à chacun de ses parents et à ses connaissances.

Maintes fois nous essayâmes d'arrêter une répétition

aussi prolixes, assurant la petite entité de notre soin à communiquer à tous son retour ou mieux sa renaissance avant Noël sans oublier personne, mais c'était inutile, elle s'obstinait à ne pas s'interrompre jusqu'à ce qu'elle eût épuisé les noms de toutes ses connaissances. Ce fait était assez étrange ; on aurait dit que l'annonce de ce retour constituait une sorte de monoïdéisme chez la petite entité. Les communications se terminaient presque toujours par ces paroles : « Maintenant, je vous laisse ; tante Jeanne veut que je dorme. » Et dès le commencement, elle annonça qu'elle ne pourrait communiquer avec nous que pendant environ trois mois, parce qu'ensuite elle serait de plus en plus attachée à la matière et s'y endormirait complètement.

Le 10 avril, ma femme eut les premiers soupçons d'une grossesse. Le 4 mai, nouvel avis de sa venue de la part de la petite entité (nous nous trouvions alors à Vénético, dans la province de Messine) : « Maman, dit-elle, en toi s'en trouve encore une autre. » Comme nous ne comprenions pas cette phrase et que nous supposions qu'elle s'était trompée, l'autre entité (tante Jeanne) intervint en disant : « La fillette ne se trompe pas, mais elle ne sait pas très bien s'exprimer, elle veut dire qu'un autre être voltige autour de toi, ma chère Adèle ; il veut retourner sur cette terre. »

Dès ce jour Alexandrine, à chacune de ses communications, constamment et obstinément, affirmait qu'elle reviendrait accompagnée d'une petite sœur, et étant donnée la façon dont elle le disait, elle semblait s'en réjouir.

Cela, au lieu d'encourager et de consoler ma femme, ne faisait qu'augmenter ses doutes et ses incertitudes; après ce nouveau et curieux message, il lui apparut comme plus certain que tout devait se terminer par une grande déception. Trop de faits, en vérité, devaient se réaliser après ces annonces pour que ces communications pussent être véridiques; il fallait, en effet : 1° que ma femme devînt réellement enceinte; 2° qu'étant données ses récentes souffrances, elle n'eût pas de fausse couche, comme cela lui était arrivé précédemment; 3° qu'elle mît au monde deux êtres, ce qui paraissait encore plus difficile, ce cas n'ayant eu de précédents ni chez elle, ni chez ses ascendants, ni chez les miens; 4° qu'elle accouchât de deux êtres qui ne seraient ni deux mâles, ni un mâle et une femelle, mais bien deux femelles. Vraiment il était encore plus difficile d'ajouter foi à un ensemble de faits aussi complexes contre lesquels se dressait une série de probabilités contraires. Ma femme malgré toutes ces belles prédictions, jusqu'au cinquième mois, vécut toujours larmoyante, incrédule, et l'âme torturée, bien que, dans ses dernières communications, la petite entité l'eût suppliée de se montrer plus contente, lui disant : « Tu verras, maman, que, si tu continues à te livrer à des idées tristes, tu finiras par nous donner une constitution qui sera médiocrement bonne. »

Dans une des dernières séances, ma femme ayant exprimé la difficulté qu'elle aurait à croire au retour d'Alexandrine, parce qu'il serait difficile que le corps de l'enfant qui viendrait ressemblât à celui de

l'enfant perdu, l'entité de Jeanne s'empressa de répondre : « Sur ce point, Adèle, tu seras satisfaite : elle renaîtra parfaitement semblable à la première, sinon beaucoup, du moins un peu plus belle. »

Le cinquième mois, qui coïncidait avec le mois d'août, nous nous trouvions à Spadafora; ma femme fut examinée par un savant médecin accoucheur, le docteur Vincenzo Cordaro, qui, après visite, dit spontanément : « Je me garderai bien d'affirmer d'une façon absolue, car, à cette période de grossesse, il n'est pas encore possible de le constater avec certitude, mais un ensemble de faits me conduit à diagnostiquer une grossesse de jumeaux. » Ses paroles firent sur ma femme l'effet d'un baume; une lueur d'espoir commença à poindre dans son âme endolorie et affligée que ne devait pas tarder à tourmenter de nouveau un événement qui allait se produire.

A peine entré dans le septième mois, une nouvelle inattendue et tragique la secoua et l'impressionna d'une façon si vive qu'elle fut subitement prise de douleurs de reins; d'autres symptômes, qui se produisirent pendant près de cinq jours nous rendirent anxieux et nous firent redouter, d'un moment à l'autre, un accouchement avant terme au cours duquel la créature ou les créatures qui naîtraient à la lumière ne pourraient être viables. Les sept mois n'étaient pas accomplis; je vous laisse à penser les souffrances physiques de ma femme et quelle angoisse lui meurtrissait le cœur à cette seule pensée après l'espoir qu'elle avait commencé à con-

cevoir. Et cet état d'âme aggravait encore les conditions des choses. En cette occasion elle fut assistée par le docteur Cordaro ; heureusement et contrairement à toutes attentes, tout péril fut conjuré.

« Ma femme étant complètement remise et ayant aussi l'assurance que les sept mois étaient révolus, nous retournâmes à Palerme, où elle fut examinée par le célèbre médecin accoucheur Giglio, qui constata une grossesse de jumeaux. Ainsi une partie, déjà très intéressante, des communications se trouvait confirmée. Il restait encore bien d'autres faits aussi importants à être vérifiés, spécialement le sexe, la naissance de deux filles, et cette particularité qu'il devait y avoir une ressemblance physique et morale de l'une d'elles avec la morte, Alexandrine. Le sexe se trouva confirmé dans la matinée du 22 novembre, jour où ma femme donna le jour aux fillettes.

Quant à la constatation de ressemblance physique et morale possible, elle exige assurément du temps ; celle-ci ne pourrait se vérifier qu'à la longue au fur et à mesure que les fillettes grandiront.

Il semble, néanmoins, étrange, que déjà, au point de vue physique, se manifestent certains caractères qui confirmeraient la prédiction et encourageraient à poursuivre l'observation, et autorisent à penser que, sous ce rapport même, les communications doivent se vérifier littéralement.

« Les deux fillettes, à cette heure, ne se ressemblent point ; c'est ainsi qu'elles diffèrent très sensiblement l'une de l'autre par la corpulence, le teint

et la forme ; la plus petite semble une copie fidèle de la morte, c'est-à-dire d'Alexandrine au moment où elle naquit ; chose extraordinaire, elle a de commun avec elle les trois particularités physiques suivantes : hyperémie à l'œil gauche, légère séborrhée à l'oreille droite et une légère asymétrie de la face tout à fait identique à celle que présentait Alexandrine au moment de sa naissance. »

DR CARMELO SAMONA.

L'article publié dans la *filosofia della scienza* se terminait par une série d'attestations de parents et d'amis de la famille Samona, établissant qu'ils avaient eu connaissance en leur temps des faits, dont il vient d'être question.

Ces attestations sont excellentes pour l'étude scientifique des phénomènes, mais il est inutile de les reproduire ici ; il suffit aux lecteurs de savoir qu'elles existent.

Ajoutons que la sœur jumelle d'Alexandrine est venue au monde la première : ce qui, d'après les idées généralement admises, indiquerait qu'elle a été conçue la seconde ; enfin, les neuf mois normaux qui auraient fini à la Noël, n'étaient point écoulés, parce que les couches doubles sont toujours un peu avancées.

C. B.



## A propos du "Secret de Michel Oppenheim"

---

Il est, parmi la tourbe des écrivains, des romanciers modernes, gaspillant leurs veilles inutiles à l'étude étroite, à la basse analyse des passions humaines les plus vulgaires, moins pour faire œuvre de valeur que pour vendre du papier imprimé : il est quelques artistes d'élite, quelques penseurs élevés qui, dédaignant la faveur populaire due à des procédés mesquins, jettent de temps à autre, dans l'humanité, des ouvrages remarquables, mais trop souvent incompris. Seule une minorité supérieure les connaît, les estime ; seules des intelligences évoluées les lisent. Ces hommes-là sont des précurseurs. Ils irradiant dans les ténèbres de chaque siècle des lueurs fulgurantes, mais leur siècle aveugle ne peut les voir, car les vibrations qui constituent ces lueurs sont trop élevées, trop subtiles pour les sens grossiers de la masse qui leur est contemporaine. Il faut des années et des siècles pour que le troupeau humain, sans cesse en gestation de progrès sur les trois plans terrestres, s'aperçoivent qu'ils sont des génies, que leurs œuvres renferment toute une révélation.

Parmi ces hommes, tous des initiés, nous cite-

rons, dans le domaine littéraire de notre contemporanéité, Aimé Porte du Trait des Ages.

A. Porte du Trait des Ages est tout jeune, mais nous savons, autrement que par le vers de Pierre Corneille — nous qui sommes des spiritualistes — que la valeur, et, ici, le talent, n'attendent pas le nombre des années.

A. Porte du Trait des Ages a déjà écrit plusieurs romans. Citons, au hasard de la plume : *Le Renouveau de Satan*, *Le Mal métaphysique*, *Ames païennes*, dans lesquels, parée du charme d'un style brillant et très pur, la pensée s'élève jusqu'aux sphères les plus hautes d'une métaphysique bien près d'être surhumaine.

Aujourd'hui, A. Porte du Trait des Ages donne *le Secret de Michel Oppenheim*, qui ajoute un nouveau fleuron à l'œuvre rare de cet écrivain, œuvre qui fait penser, œuvre surtout qui élève le lecteur au-dessus de lui-même et l'oriente vers des horizons inconnus et splendides.

Qui est-ce donc, Michel Oppenheim ? C'est — pris dans son sens général — la Science qui, se refusant à errer dans les bas-fonds bourbeux du classicisme universitaire, se hausse jusqu'aux œuvres surhumaines du Diémurge ; c'est le penseur et le savant qui, après avoir fait le tour de toutes les inanes théories scientifiques de nos Sorbonnes, cherche, au delà, la Vérité, s'efforce de saisir les procédés et le but de la vie.

Ce procédé, par lequel la vie est, se manifeste, c'est là le secret de Michel Oppenheim ; mais comme

nous ne pouvons — êtres tout de relativité — embrasser l'absolu ; comme il ne nous est possible que d'atteindre, étape par étape, le processus de la vie, d'en étudier que des aspects fragmentaires, c'est sur le secret de la génération de l'homme que, dans le livre de A. Porte du Trait des Ages, tend l'effort créateur de Michel Oppenheim.

Arriver à créer un organisme humain, faire un homme, par des procédés de laboratoire, tel est le secret de ce savant. Ce problème s'est présenté à l'esprit de tous les grands penseurs, de tous les savants dignes d'être appelés éminents. Paracelse le résolut, paraît-il ; Goethe y consacra, dans son œuvre titanique de *Faust*, des pages remarquables ; A. Porte du Trait des Ages, marchant sur leurs glorieuses traces, a voulu à son tour explorer cette formidable inconnue.

Nous ne ferons pas ici l'analyse de son roman, d'autres l'ont exposé avec plus d'à-propos et de talent : contentons-nous de dire qu'appelant à son aide tout ce que la Science Occulte — cette Science intégrale que l'auteur connaît à fond — fournit de moyens réalisateurs, A. Porte du Trait des Ages l'a mis en action pour écrire une œuvre d'imagination puissante, mais édifiée sur des bases solides, œuvre donc de lumière, œuvre de psychurge.

Les lecteurs que les hautes conceptions n'éloignent — comme le Soleil éloigne les chauves-souris — les lecteurs qui aiment à sentir passer sur eux le souffle suprême de l'Au-delà qui fait prisonnier le cœur et hérissier — suivant la parole du prophète —

le poil de la chair, ces lecteurs liront avec profit et délice le *Secret de Michel Oppenheim*. C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un auteur qui dédaigne les vains succès consacrés par la foule aveugle et sans âme ; c'est la plus haute critique que l'on puisse faire d'un livre qui est toute une révélation... Nous ne saurions mieux terminer qu'en disant avec Goethe dans son *Faust* :

« Un grand projet paraît d'abord insensé ; cependant désormais nous voulons braver le hasard et, de la sorte, un penseur ne pourra manquer à l'avenir de faire un cerveau bien pensant... Je vois un gentil petit homme qui gesticule... Que voulons-nous de plus ? Qu'est-ce que le monde maintenant peut vouloir ? Voilà le mystère qui se dévoile au grand jour ! »

Combes Léon.

(De la revue *Cænobium*.)



## De l'immobilité

---

Être en mouvement, c'est courir après un but. Or l'être n'ayant en définitive pas d'autre but que lui-même, il s'ensuit que se mouvoir, c'est courir après soi-même, comme les chats courent après leur queue, ce qui est évidemment le comble de l'illusion.

Combien de fois, dans notre vie à tous, ne nous est-il pas arrivé de nous dire : « A quoi bon tout ce mouvement ? A quoi bon cette lutte incessante et meurtrière ? » Et ce sentiment intime ne nous trompait pas : oui, le mouvement ne sert à rien, le mouvement est vain, car celui qui reste immobile est aussi avancé que celui qui coure, puisque tous les deux ont déjà atteint le but, l'un le sachant, l'autre ne le sachant pas. Les plus antiques religions ne sont-elles pas basées sur l'abstention, sur la renonciation, sur le non-agir ?

L'immobilité est la puissance suprême, la seule puissance réelle et indéfectible. Le mouvement, c'est une translation d'un point à un autre, ce qui implique un changement. Quand on dit que Dieu est immuable, cela ne signifie rien autre chose que l'affirmation de l'immobilité divine, immobilité éternelle et qui ne peut se démentir. Le centre est immobile et, par

son immobilité il engendre perpétuellement la sphère dans le temps et dans l'espace. Le moyeu est immobile, et cependant la roue tourne autour de lui.

L'immobilité est donc la fontaine du mouvement, la source de vie, le principe même de la création. Dans l'Immobilité sont réunis éternellement, par un mystérieux et indissoluble hymen, le Père et la Mère de toutes choses : c'est l'Être divin se possédant lui-même, trouvant en lui-même son but immuable et ne se départissant pas de la joie solennelle de cette ineffable rencontre. O Immobilité sainte, toi qu'on retrouve dans les choses les plus viles, à des degrés divers, tu es vraiment l'Océan occulte de la Béatitude et le Père-Mère universel des êtres : tu es à la fois le Roi et la Reine, le Mâle et la Femelle, l'Amour sans bornes, et le triomphe de l'Identité !

Au commencement de notre vie, nous inclinons au mouvement : Mercure nous met du vif-argent dans les veines. A la fin de notre existence, nous tendons au repos, car le plomb de Saturne alourdit nos pas.

La vieillesse est un engourdissement progressif et un acheminement de l'homme vers le règne minéral : en d'autres termes, vieillir, c'est se transformer en pierre. Or, parmi les choses que nous connaissons, la pierre est certainement la plus immobile. Elle peut être, il est vrai, composée de parties plus ou moins hétérogènes, qui, par leurs diverses combinaisons, donnent lieu à des mouvements appréciables ; mais peu à peu la pierre la plus grossière



s'affine, elle se subtilise et finit par entrer dans l'immobilité à peu près complète des états les plus purs. Car immobilité et pureté sont synonymes. L'humble caillou finit par devenir diamant, émeraude, saphir, et le saphir lui-même finit par devenir le saphir céleste. Le ciel, où tout se meut, est essentiellement immobile, il est l'affirmation de l'immobilité, et, par le fait même que cette immobilité est affirmée, les êtres mobiles et muables sont engendrés. Le Ciel est la Pierre cubique du Tarot, le Fondement immuable de la Création, l'Éther primitif et nourricier ; et le nom de firmament signifie uniquement stabilité. Voilà pourquoi Héliogabale adorait la Divinité sous la forme d'une pierre noire (nature occulte et profonde de l'Immobilité, symbolisée par la pierre). Voilà pourquoi, dans l'Oraison des Gnômes, on trouve cette invocation : « O toi qui portes le Ciel à ton doigt comme une bague de saphir ! » Et voilà pourquoi le Maître promène rituellement telle ou telle pierre précieuse sur son corps, afin de s'en assimiler les vertus quasi divines.

L'enfant qui ramasse des cailloux sait-il qu'il tient dans le creux de sa main le plus haut symbole de la Divinité, presque des dieux mêmes...?

Lyon, 28 octobre 1911.

KARL NISSA.



## Le septième tableau d'Hélène Smith

L'œuvre picturale d'Hélène Smith est trop célèbre, à Genève surtout, pour qu'il soit nécessaire d'évoquer ici les circonstances dans lesquelles cette œuvre a été conçue, puis s'est réalisée (1). Qu'il nous soit permis cependant de rappeler la mystérieuse révélation de jadis : L'œuvre serait de sept. Un huitième tableau resterait à Hélène Smith en souvenir de l'œuvre. Ce septième tableau, terminé il y a quelques jours et où des retouches sont encore possibles, c'est *la Sainte Famille*.

Pour la première fois, Mlle Hélène Smith a bien voulu communiquer au public les notes qu'elle écrit après chacune de ses visions, comme après chaque séance de peinture. Les voici telles qu'elles furent prises depuis la première vision qu'elle eut de ce tableau jusqu'au jour où elle commença à le peindre.

29 août 1911, 5 h. matin. — Vision dans ma

(1) Nos lecteurs ont été tenus au courant de ces remarquables manifestations médianimiques, au fur et à mesure de leur apparition. Il suffit de rappeler que Mlle Smith n'a jamais appris la peinture et que c'est en état de transe qu'elle produit ces tableaux qui, d'après les connaisseurs, ont une véritable valeur artistique, et témoignent d'une science du dessin et de la peinture que la conscience normale du médium n'a jamais acquise (N. d. L. R.).

chambre d'un magnifique paysage oriental, au ciel rose, avec trois personnages. Dans l'un je reconnais la vierge Marie. L'autre est un homme que je vois pour la première fois ; le troisième est un jeune garçon dont les traits me rappellent ceux de Jésus.

Serait-ce la Sainte Famille ?

*1<sup>er</sup> septembre.* — Revu la même vision, mais cette fois avec un ciel bleu : les mêmes personnages étant placés différemment. Cette vision est idéale et j'aimerais que ce tableau soit le mien.

Voilà : Je reste tout le mois de septembre ; je ne vois rien, quand, le 1<sup>er</sup> et le 2 octobre, j'eus encore deux visions du même sujet. Je suis agitée et me demande si cette vision sera véritablement le motif du septième tableau.

Tout à coup une étoile superbe, d'un éclat intense m'apparaît. Une voix qui semble répondre à ma pensée, à ma question formulée plus haut s'élève, vibrante et claire :

— Oui, me dit-elle, cette vision est le sujet du septième tableau.

— Alors, dis-je bien haut, quel bonheur ! Ce sera mon tableau.

— Ton tableau, me répondit la voix, non, ce ne sera pas ton tableau. Il a été dit que l'œuvre serait de sept, que le dernier serait pour toi en souvenir de l'œuvre. Ce tableau sera le complément, car l'œuvre doit rester de sept. Un huitième se fera en même temps que ce dernier ou, tout au moins, le suivra presque sans interruption.

La voix s'était tue. L'étoile s'était éteinte et j'ai fondu en larmes, tant j'étais triste, désappointée que ce tableau ne soit le mien. Je le trouvais si beau !... je l'aimais tant...

*Le 2 octobre, à 7 h. du soir.* — J'eus la vision, vite effacée, d'un ange merveilleux.

*Le 25 octobre, à 9 h. du soir.* — Nouvelle vision de l'ange me priant de rester calme et de prendre du repos pour me préparer à la venue du septième tableau.

*Dimanche 26 novembre, 6 h. du matin.* — Toute ma chambre est illuminée. Je vois une main éclatante de lumière... Je me précipite dans la chambre où se trouve le nouveau panneau, et je vois cette main lumineuse tenant, entre le pouce et l'index un pinceau et qui semble passer sur le panneau une couche blanche. La main tout à coup me tend le pinceau ; et je comprends alors qu'il manque au panneau une couche de peinture. En effet, malgré deux couches de blanc d'argent données, apparaissent encore quelques veines du bois.

Le récipient contenant la préparation avait été laissé au pied du panneau et le pinceau y était resté trempant dans le liquide. Je regardais alors, en prenant celui que me tendait cette main lumineuse, si l'autre était toujours là. Mais il n'y était plus ; et la main fluidique me tendait toujours le pinceau pris par elle (1). J'ai obéi et mis une troisième couche de peinture.

(1) Le fait que la main lumineuse tient le pinceau indique que la vision n'est pas subjective et qu'il s'agit réellement d'une main matérialisée (N.d.l.R.).

*Mercredi matin, 9 novembre, 6 heures.* — Trois coups violents frappés sur le bois de mon lit me réveillent en sursaut. Toute ma chambre est illuminée, vraiment céleste !... Et le bel ange était au pied de mon lit. Il me dit :

— Mets un vêtement chaud et suis-moi.

Alors il me prit la main et me conduisit dans la chambre où se trouve le nouveau panneau. La chambre était splendidement éclairée et toute transformée... J'étais au milieu du paysage magnifique entrevu déjà....

Jésus ! Joseph ! Marie ! Un splendide figuier, un puits, tout était là tel que je l'avais vu... J'étais si émue qu'il me semblait m'évanouir...

L'ange était resté, pendant ce temps, auprès de moi. Sans doute, c'est à ce moment que je me suis endormie, puisque, quelques instants plus tard, je me suis réveillée, assise à terre devant le panneau où étaient peints en bas, à droite, un morceau de terrain et quelques pierres encore légèrement voilées. L'ange n'était plus là. Seule une traînée de lumière persistait en bas du panneau...

Ce tableau déconcertant comme les autres, et conçu comme eux dans ces étranges conditions, appartient bien par sa technique et sa composition aux six peintures précédentes. Mais dans aucune d'elles, même dans *le Christ à Emmaüs*, on ne trouve cette paix divine, cette béatitude du cœur et de l'esprit où semblent vivre ces trois personnages. Autant le tableau précédent, *la Transfiguration*, est le plus surnaturel et, j'ose dire, le plus divin de tous,

autant celui-ci est humain, proche de nous et pour ainsi dire tangible. Le ciel crépusculaire verse sa lumière dorée sur le groupe immobile à l'ombre d'un figuier, auprès d'un puits. Des amphores de cuivre à dessins symétriques sont là tout près. Marie, assise sur un bloc de pierre, a passé sa main sur l'épaule de Jésus comme si elle voulait, par ce geste d'instinctive tendresse, le retenir près d'elle. Elle est femme ; ses larges yeux rêvent ; sur ses cheveux un large voile blanc retombe. La robe ouverte légèrement découvre son cou rond et voile chastement un sein juvénile. Près d'elle et vêtu comme elle de blanc, les pieds posés distraitemment sur la robe qui traîne, Jésus est debout ; il tient entre ses mains un rameau d'olivier dont l'extrémité traîne à terre et dont les ramures légères couvrent ses petites mains. Il a six ou sept ans. Des garçons de son âge il a les bras ronds, les jambes musclées, le cou fort, les joues roses et rondes. Mais ses yeux ne sont pas comparables aux yeux de nos enfants, et leur regard doux et grave, leur expression indéfinissable et leur fixité sont troublants.

Plus loin, Joseph, jeune, beau, ayant les yeux immenses, le nez droit et le teint d'olive dont les précédentes représentations du Christ avaient déjà fixé le type, Joseph qui ressemble à Jésus est debout, appuyé au tronc du figuier, un manteau brun sur les épaules, les mains croisées, comme en méditation. Et à bien examiner ces trois visages qu'un même idéal mystique fait parents, à voir ces yeux aux larges cernes, on surprend à travers l'unité de ce type une unité plus profonde encore : c'est la spi-

ritualité de leur être. Elle est chez tous trois d'une même essence. Mais intense et pure chez l'enfant, plus vague, plus tendre, chez Marie, elle s'unit chez Joseph à une particulière volupté.

Ce tableau, où l'immobilité des personnages a du charme parce qu'elle correspond à l'idée même de quiétude, aura, je crois, près des admirateurs de l'œuvre d'Hélène Smith, un succès considérable. Les uns y trouveront cette fidélité de petits détails qu'ils aiment. Ils regarderont avec ravissement les amphores de cuivre martelé; ils étudieront les broderies des robes, compteront les fruits encore embryonnaires de la branche d'olivier et les figues déjà mûres. Le puits les enchante parce que les mousses en ont rongé le pied, et qu'il porte sur ses pierres les traces de l'usure des cordes. Ceux qui aiment les tableaux familiers, ceux dont l'âme est tout unie, les enfants au cœur simple le préféreront aussi parce que son idéalisme et le leur sont en parfaite concordance.

Mais, tandis que les savants ayant déjà sondé les mystères de la subconscience chercheront toujours plus opiniâtement à découvrir les principes des forces qui président à cette œuvre, les poètes, les artistes dont l'inspiration a des origines aussi mystérieuses, en aimeront la grâce et en respecteront l'archaïque beauté.

L. FLORENTIN.

(*La Suisse*, 20 juin 1912, reproduit par *La Revue Scientifique et morale du Spiritisme*.)

## Conférence Esotérique

de Juin 1912

### LA DÉFINITION DU « MAITRE »

MESDAMES, MESSIEURS,

Nous terminons aujourd'hui le cycle des conférences ésotériques de l'année.

Nous avons vu, dans le cours de ces causeries, l'histoire de l'établissement de l'humanité sur terre, telle qu'elle peut être établie à l'heure actuelle. Nous avons assisté aux luttes des races entre elles, aux luttes des vainqueurs contre la nature, aux déluges et à l'engloutissement de l'Atlantide; enfin nous nous sommes efforcé de déterminer la constitution du mental de la race blanche, en étudiant la science égyptienne, d'une part, et la tradition orientale, d'autre part.

Ce qui nous a surtout intéressés, c'est l'effort de l'humanité pour échapper au destin impitoyable, à ce serpent de toutes les antiques initiations, Nahash, l'attract universel ou Shahnah, le principe du temps, origine du retour sur la terre ou de la réincarnation dans une planète quelconque.

Nous avons passé en revue la lutte contre cette réincarnation, soit par l'effort personnel, en tuant le

désir et en recherchant le Nirvahnah (bouddhisme), soit par l'action scientifique pure, la psychurgie de l'antique Egypte et les rites secrets de la momification, soit, enfin, par l'aide invisible venant soutenir l'homme dans sa réelle faiblesse au point de vue spirituel. C'est là la révélation capitale du Christ, révélation qui a bouleversé tout le mental de la race blanche.

Cette dernière considération nous amène à comprendre que l'humanité n'est pas abandonnée à elle-même dans son évolution sur une planète quelconque ; de même que le jardinier qui a semé des graines les laisse lever naturellement, puis les reprend une à une et les « repique » dans un milieu convenable, de même l'invisible surveille l'évolution de ces milliers d'épis humains répandus sur une planète quelconque.

L'humanité est chargée d'évoluer dans chaque cycle de son existence une faculté nouvelle ; d'abord c'est l'amour du travail, l'attachement à la terre, la constitution de la famille ; puis peu à peu, à travers les progrès du mental, de nouvelles facultés plus générales sont évoluées pour arriver progressivement à la création des facultés véritablement divines : le sacrifice de soi, conscient, pour l'évolution des autres. Appelons-le : foi, charité, altruisme, peu importe, c'est vers ce point que tend, à travers les épreuves douloureuses, l'humanité actuelle.

Le règne du Père a constitué la vie physique sur la terre des races humaines. Le règne du Fils a illuminé le mental humain par la notion du sacrifice ;

ce règne se termine en ce moment, et le Fils de Dieu, pour *ceux qui savent* ne peut plus revenir dans l'humanité actuelle, sous forme individuelle. C'est le règne du Saint-Esprit, essentiellement collectif, qui commence avec l'explication intégrale des livres saints de toutes les religions véritablement révélées, et ici l'œuvre magistrale du marquis de Saint-Yves : *l'Archéomètre*, sera une des premières manifestations, suivie de beaucoup d'autres, de cette influence divine dans l'humanité.

.....

Nous sommes donc guidés pas à pas dans notre évolution, et les guides qui nous sont envoyés par l'Invisible viennent de différents plans, en langage mystique « appartements », selon le genre de faculté qu'ils doivent évoluer.

Ce sont là des maîtres, mais il faut tout de suite donner à ce terme sa véritable et générale signification, car, à notre époque de médiocratie universelle, des termes aussi élevés que celui de « maître » sont attribués, par la courtoisie des arrivistes, à tout individu qui peut leur être de quelque utilité dans leur ascension aux joies et aux honneurs matériels.

Le Maître est un guide, et il peut se dévouer à l'évolution de trois genres de facultés humaines : il peut diriger l'évolution du courage, du travail manuel ou des forces physiques comme l'officier, le maître maçon ou le professeur de boxe ou de chausson. C'est bien un Maître, mais celui-là c'est le produit de la société et il agit sur la portion physique des facultés humaines.

Ce genre de maîtrise est couronné par un envoyé du plan invisible qui s'appelle : « le Conquérant » et qui fait évoluer l'humanité comme la fièvre fait évoluer les cellules humaines dans la bataille, la terreur, le sacrifice, et la tuerie dans tous les plans.

Le second genre de maîtrise vise l'évolution du mental humain. Il commence par le *Maître d'école*, auquel Grosjean veut toujours en remonter pour aboutir au professeur de Faculté, avec tous les intermédiaires possibles.

Tout cela constitue la bande *des chers Maîtres*, horde sacrée qui défend jalousement ses prérogatives et élève devant le profane la barrière des sciences techniques et des examens.

Ce genre de maîtrise est dominé par un envoyé du plan invisible, venant de l'appartement que les anciens nommaient *hermès*, *trismégiste*, et que nous appelons personnellement *le Maître intellectuel*, caractérisé par les lumières qu'il projette dans tous les plans d'instruction.

Enfin, au-dessus, nous trouvons celui qui, seul, a véritablement droit à ce titre de Maître. C'est l'envoyé réel, chargé d'évoluer les facultés spirituelles de l'humanité, et celui-là fait appel à des forces que bien peu comprennent et dont bien peu encore veulent suivre les incitations. Celui-là est celui que nous avons appelé *un Maître spirituel*, qui a été nommé par Marc Haven, dans sa merveilleuse étude sur Cagliostro, *le Maître Inconnu*, et par Sédir, dans ses commentaires sur l'Évangile, *l'homme libre*.

Quel que soit le nom qu'on lui donne, il arrive à

certaine période se manifestant ouvertement, à d'autres périodes se cachant au milieu des humains et agissant *inconnu* pour le bien collectif. et tous ceux qui peuvent entrer en relation avec lui en gardent un tel souvenir que leur cœur en est ému pour plusieurs incarnations.

C'est de lui que Sédir dit, dans une de ses conférences : « Mais, lorsque le Maître paraît, c'est comme un soleil qui se lève dans le cœur du disciple ; tous les nuages s'évanouissent ; toutes les gangues se désagrègent ; une clarté nouvelle s'épand, semble-t-il, sur le monde ; l'on oublie amertumes, désespoirs et anxiétés ; le pauvre cœur si las s'élance vers les radieux paysages entrevus, sur lesquels la paisible splendeur de l'Éternité déploie ses gloires ; plus rien de terne n'assombrit la Nature ; tout enfin s'accorde dans l'admiration, l'adoration et l'amour » ; c'est celui qui provoque des disciples ardents ou des adversaires impitoyables et qui reçoit, comme Cagliostro, des lettres de ce genre : « Que je serais donc heureux, si je pouvais lui donner des preuves de cet attachement tendre et respectueux dont je suis pénétré, de cette affection de l'âme que je ne sais pas rendre et que je sens si vivement. Mon existence physique et morale lui appartient ; qu'il en dispose comme de l'apanage le plus légitime... Ma femme, mes frères, mes parents, M<sup>e</sup> du Picquet et sa famille, qui lui ont aussi de grandes obligations veulent... Que M. le comte de Cagliostro soit persuadé que nous sommes affectés au delà de l'expression de tout ce que des événements imprévus lui font éprouver, et que notre

ambition et notre gloire seraient satisfaites, si nous pouvions trouver des occasions de le servir utilement; c'est l'hommage simple et naïf de nos cœurs.

Le Chr de LANGLOIS,

Capitaine de Dragons au Régiment de Montmorency.

Ces classifications, comme toutes les classifications humaines, sont forcément un peu factices; en général, un Maître touche plus ou moins aux trois catégories dont nous avons parlé et comme tout, dans l'invisible est collectif, ces envoyés se rattachent non pas à des personnalités, mais à des appartements; ainsi, un envoyé de l'appartement du Christ est toujours lié à la loi *Crist'al solaire*, ce qui bouche la porte invisible à tous les imposteurs.

Il est dangereux de se laisser appeler « Maître », parce que, outre l'évocation des êtres d'orgueil qui veillent autour de nous, cela donne à celui qui accepte ce titre la responsabilité de toutes les fautes commises par ses soi-disant disciples.

Ainsi votre serviteur, qui n'est réellement qu'un pauvre soldat dans cette armée n'ayant même pas pu y obtenir les galons de caporal, est désagréablement impressionné chaque fois qu'on lui envoie par le nez le titre de « Maître ».

Je me console en me figurant que je fais un voyage en Italie. Dans ce charmant pays, on vous donne un titre nobiliaire selon la valeur du pourboire que vous distribuez aux employés des trains;

(1) Marc Haven, page 202.

pour 50 centimes, vous êtes chevalier; pour 1 franc, vous êtes duc ou excellence; et pour 5 francs, vous êtes au moins prince. Le nombre de Maîtres qui sont maîtres, comme le voyageur en Italie est prince, est tellement grand sur terre, surtout dans les centres intellectuels, que le véritable Maître a raison de rester inconnu.

Ici permettez-moi de faire une parenthèse. C'est à propos d'une association mystérieuse d'hommes évolués connus sous le titre de « Rose-Croix ». Ce titre est un nom exotérique chargé de cacher le nom secret et véritable de la société en question. Or, une foule d'ambitieux qui ne savent rien de réel sur cette société se décorent, à tort et à travers, de ce nom et disent, mystérieusement, à leurs amis et connaissances: « Admirez-moi, voyez mes belles plumes de paon; ne le dites à personne: Je suis « Rose-Croix ».

Nous ne parlons pas, bien entendu, du 18<sup>e</sup> grade de l'écossisme. Or les véritables Rose-Croix (il y en a dix en tout) ne le disent pas: je déclare tout de suite que je n'en suis pas, mais j'en connais. Ils s'amuse beaucoup de voir le nom profane de leur société mis à toutes les sauces, et c'est un peu comme un sociétaire de la Comédie-Française qui voit en province un figurant s'efforcer de jouer son rôle et de copier son nom. Il sourit, mais ne se fâche pas.

D'où vient donc ce nom de « Maître »? En France du latin *magister* qui, décomposé dans ses racines, nous donne:

*MaG*, fixation dans une matrice (intellectuelle ou spirituelle) du principe A par la science G).

*IS*, domination du serpent (S) par la science divine (I), caractéristique du nom « DISIS »;

*TR*, protection par le dévouement de toute expansion (R).

Si, laissant de côté les clés hébraïques et le tarot dont nous venons de nous servir nous nous adressons au sanscrit, nous obtenons deux mots :

*MaGa*, qui veut dire « bonheur et sacrifice » avec son dérivé « Magoni », l'aurore, et :

*Is Ta*, qui veut dire « le corps du sacrifice », l'offrande.

Le Maître, le Maga Ista, ou le Magisto, le Mage, est donc celui qui vient se sacrifier, qui donne son être en offrande pour le bonheur de ses disciples, et, maintenant, on comprendra le symbole maçonnique du Pélican, et la loi mystérieuse « l'Initié tuera l'Initiateur ».

Avant de quitter le sanscrit, disons que le mot « Guru » a donné naissance à notre mot français « Grave » ; c'est l'instituteur, celui que nous avons appelé « le Maître intellectuel », le Grave professeur, et cela n'a rien à faire en général avec le plan des forces divines.

PAPUS.



## Apocalypse Hermétique

### CHAPITRE PREMIER

1. Je n'avais point joui du plus beau des sens depuis le moment de ma naissance ; il y avait pourtant trente-six ans que j'étais parmi des hommes, en comptant à leur manière ordinaire.

2. Quoique privé de ma vue, j'étais assez tranquille, parce que je croyais qu'il était de mon essence d'être tel. Je végétais parmi des milliers de plantes de mon espèce ; et malgré que je dusse ma vigueur à l'influence de certaines constellations, je ne me doutais pas de l'éclat de la voûte azurée.

3. Assis sous un palmier, je réfléchissais un jour sur les malheurs de l'espèce humaine. Pourquoi faut-il, me disais-je, qu'un être aussi parfait que l'homme n'ait pas un sens de plus ? Il serait, me semble, bien heureux s'il pouvait voir ? Cette pensée m'agita vivement et me fit sentir mon malheur pour la première fois de ma vie. Quelques larmes coulèrent de mes yeux. Elevant machinalement mes mains vers le ciel, j'adressai la parole au Créateur...

4. Une odeur suave se répand alors autour de moi ; je me tais pour en jouir. Le charme augmente, je suis autre qu'auparavant. Ce qui me surprit davan-



tage, c'est que je n'étais plus sous le palmier. Mes mains cherchèrent en vain l'arbre qui me servait d'appui, et le gazon sur lequel je m'étais reposé ; je ne touchais ni ne trouvais rien autour de moi. Où suis-je?... Par quel être suis-je soutenu?... Quoique je ne pusse m'instruire de ce qui m'arrivait, je n'étais aucunement inquiet sur mon sort.

5. J'ignore si j'ai resté longtemps dans cet état ; comme homme, je ne savais point encore mesurer la durée du plaisir. Mes pieds touchèrent enfin la terre. Mes mains cherchèrent d'abord autour de moi, pour savoir si j'avais été rapporté sous le palmier ; point d'arbres, point de gazon !...

6. Un bruit confus m'arrêta dans mes recherches ; il me parut entendre quelques ouvriers occupés à renverser des murailles, ou à pratiquer une ouverture dans un rocher. La crainte s'empara de moi, parce qu'il me semblait que les débris allaient m'écraser à chaque instant ; j'entendais rouler autour de moi, et se briser les uns contre les autres. Comme je n'y voyais rien, et que j'ignorais dans quel endroit je me trouvais, il m'était bien difficile de me soustraire au péril qui me menaçait. Cette circonstance me fit sentir plus que jamais combien j'étais à plaindre d'être privé de la vue. Mes larmes coulèrent derechef sur mes afflications ; j'implorai de nouveau mon Créateur.

7. Quoique je fusse seul, je sentis une main se poser sur mon front. J'en fus bien épouvanté ; mais mes yeux virent pour la première fois de ma vie.

8. Dans tout autre temps, j'aurais été sans doute

bien satisfait d'avoir un sens de plus. Mais combien j'eus à frémir, lorsque je me vis placé sur le bord d'un rocher, au bord de la mer ; tandis que du côté opposé, des pierres énormes venaient à moi, et semblaient à chaque instant prêtes à m'entraîner avec elles au fond des eaux.

9. Je ne savais si je devais dans ce cas savoir bon gré du présent qu'on venait de me faire. J'eus le malheur de faire quelques réflexions à ce sujet ; l'on m'en punit.

10. Une pierre, détachée du vieux bâtiment placé au-dessus de moi, vint tomber à mes côtés. Un petit éclat me frappa au talon, la douleur fut vive, et j'y portai la main. Mais, n'ayant pas su conserver l'équilibre dans ce mouvement trop précipité, cette situation fit vaciller mon corps déjà mal assuré, et je tombai dans le fond de la mer.

11. La nature, cette mère sage et prévoyante, m'avait sans doute instruit sur l'art de parcourir adroitement les eaux ; sa leçon me fut utile dans cette circonstance. Quelque pressé que je fusse de prendre terre, je fis pourtant mes efforts pour ne point aborder près de la chute aux pierres. Je me mis à nager, et vins aboutir à un petit rempart qui empêchait aux eaux de pénétrer dans un jardin magnifique.

12. Comme je faisais mes efforts pour traverser le mur et pénétrer dans le jardin, un petit enfant vint à moi, et me tendit la main pour m'aider à monter ; je n'osais profiter de son zèle, car je craignais de l'entraîner avec moi. Il vit mon embarras, sourit, et me tira de danger.

13. Dépouille tous tes vêtements, me dit mon petit conducteur ; on admet en ce lieu que l'homme de la nature.

14. Ensuite me montrant trois chemins, il m'expliqua que j'étais libre de choisir et qu'il s'offrait à me conduire par celui des trois qui me conviendrait. L'un, ajouta-t-il, conduit au blanc ; l'autre au vert ; et le dernier, au bleu. Comme j'avais été aveugle pendant trente-six ans, il ne m'était pas facile de juger des couleurs ; j'avouai mon embarras à mon guide, qui me proposa, pour terminer la question, d'en décider par le sort.

15. Il me remit un papillon qu'il était allé prendre sur une plante que je ne connaissais point alors, mais dont j'ai bien entendu parler depuis. « En lui rendant la liberté, remarque la route qu'il prendra, et dis-moi de te précéder dans la même. »

16. Le papillon prit le chemin vert, je le dis à l'enfant, et nous le suivîmes.

17. A mesure que nous avançons, mon conducteur placait un signe à de certaines distances, en me disant : « Regarde et souviens-toi, car il faudra que tu retournes seul. »

18. Nous marchions depuis midi, le jour allait se terminer et je n'apercevais encore aucune habitation. Je fis part de mes inquiétudes à l'enfant, qui les avaient déjà devinées, car il ne me donna pas le temps de finir mon discours, pour me dire de m'armer de patience, ou de me déterminer à voyager seul, si je voulais me plaindre d'une épreuve à laquelle je devais me trouver fort heureux d'être soumis.

19. J'aperçus enfin une haute muraille. « C'est dans cette enceinte qu'il s'agit de pénétrer, me dit-il. Ce que tu vois est un labyrinthe ; sept portes y conduisent, mais une seule y mène à la vie. »

20. « Nous y voilà, ajouta-t-il, je ne peux t'accompagner plus loin. Avant que d'entrer dans ce vaste bâtiment, considères-en l'enceinte, réfléchis sur les sept portes ; tu t'égareras sans doute, mais il faut de la fermeté et de la confiance. Tu te retrouveras au bout des sept degrés d'expiation.

21. « Je m'aperçois, continua mon guide, que tu te juges mal, dans ton intérieur, des épreuves et du succès. Tu es libre de regagner ton premier état, si tu le veux. Retourne sur tes pas ; les signes que j'ai placés te ramèneront facilement dans le jardin où tu m'as trouvé ; là, comme le vieillard des vieillards, tu resteras quelques jours ; tu jouiras et te tromperas ; mais un être au-dessus de toi paraîtra le feu à la main, et te chassera vers la région des douleurs. »

Seconde vie de l'homme. Moyens pour sortir des ténèbres. Erreur nouvelle, dont on est bientôt puni. Construction d'un édifice qu'on peint sous des ruines, dans un style figuré. Première expiation par l'eau. L'homme purifié est conduit par un enfant ; cet enfant n'a pas été celui d'un homme. Première intelligence avec les êtres intermédiaires entre nous et la divinité. Réflexions sur le nombre trois ; le blanc, le vert et le bleu. Papillon, ou plutôt messenger indicateur ; c'est la correspondance qui nous lie aux autres animaux, qui ont aussi leur intelligence. Seconde

expiation. On voit les portes, on s'arrête ; on se rend digne d'être initié dans le temple.

## CHAPITRE II

1. Me voilà seul. Je considère l'extérieur du vaste bâtiment dans lequel je dois pénétrer. Comme on m'avait prévenu de faire un choix réfléchi sur les sept portes qui y conduisent, je me garde bien de me présenter à la première sans avoir examiné les six autres. Je marche et regarde ; mon embarras ne fait que d'accroître, car les portes se ressemblent parfaitement.

2. J'aperçus un homme, placé comme une statue et immobile comme elle ; le mouvement seul de ses yeux me disait qu'il était vivant. Dans mon incertitude, je courus à lui pour demander des renseignements, mais à peine avais-je commencé de lui parler, qu'il interrompit la question en me donnant un soufflet.

3. Cet attouchement me rendit tel que je venais de le voir ; je devins statue à mon tour, et je vis celui qui venait de me frapper s'avancer vers la porte qui était en face de moi, et s'introduire dans le labyrinthe.

4. Trois ans se sont passés dans cette situation et à la même place, j'ai vu pendant cet intervalle des choses que je ne peux dévoiler qu'en partie. Des animaux de toute espèce passaient sans cesse à mes côtés ; il y avait quelquefois aussi, parmi eux, de ces êtres mixtes qu'on appelle aussi des hommes ;

couverts d'un fac brun, blanc, noir ou pie ; ces derniers étaient ceux qui paraissaient le plus en vouloir à ma vie, quelques-uns portaient une grande barbe, tous avaient une corde autour du corps. L'un de ces êtres capuchonnés vint à moi, et me remit un gros volume intitulé : *Des peines de l'enfer* : je le reçus de ses mains, et je lus.

5. Après trois ans d'épreuve, je vois un jour, au soleil levant, venir à moi un homme fort embarrassé ; cela me rappela ce qui m'était arrivé lors du soufflet de la statue. Comme on me fit la même question, j'y répondis de même, et le charme ne fut pas différent.

6. Ayant été remplacé par un autre, je pris la route que j'avais vu suivre à mon prédécesseur trois ans auparavant, je me présentai à une porte qui s'ouvrit avec bruit dès que j'en fus proche. Deux gardes, l'épée à la main, s'emparèrent de moi sans mot dire. Un troisième homme me couvrit d'un manteau magnifique. Après avoir fait quelques pas, d'une manière connue par quelques personnes, on m'introduisit dans un petit pavillon où je trouvais une table bien servie.

7. Trois espèces de mets furent offerts dans ce repas ; j'en goûtai, et mes forces furent réparées dans l'instant.

8. Quelques coups se font entendre. Je regarde mes conducteurs pour savoir ce que veut dire ce signal, mais tout a disparu : je suis seul.

\*  
\*\*

L'homme remplace un autre homme ; marche de

la nature. Il fut purifié par l'eau. S'étant souillé de nouveau, on lui impose un autre genre d'expiation. Lecture d'un livre singulier, mais qui est le fruit de l'irréligion. Le soleil se lève. La porte s'ouvre. L'aspirant est entouré d'armes. Il fut dépouillé, pour le vêtir autrement. Repas qui ne se fait qu'une fois par an, bruit qui se fait pendant qu'on se nourrit du pain de vie.

### CHAPITRE III

1. Je me lève et, comme l'entrée du pavillon se trouvait fermée, je m'occupai à examiner les tableaux dont ce salon était décoré. Sur l'un, était représenté un enfant assis près d'un ruisseau de lait, et tenant une coupe à la main.

2. On voyait, dans un autre tableau, un vieillard infirme, couché sur des plumes de corbeau.

3. Le peintre avait représenté, dans un autre endroit, une chèvre allaitant un lion.

4. Le quatrième tableau représentait une mer de feu sur laquelle flottait un flacon, que quelques hommes s'efforçaient d'atteindre et d'attraper à la nage.

5. Il me vint à l'idée que ces peintures allégoriques contenaient sans doute quelques vérités ; dans la certitude qu'elles n'avaient été placées là que pour m'instruire, je me mis à en chercher le sens. Mon œil fixa de nouveau le premier tableau ; comme il était placé dans un angle où la lumière du jour était un peu interceptée, je l'enlevai de sa place pour le

placer ailleurs, et l'examiner de plus près ; mais je ne l'eus pas ôté, que je ne songeai plus à en étudier l'allégorie. Car ce tableau masquait l'entrée d'un magnifique appartement, dans lequel je crus voir une jeune et belle femme étendue sur un sofa où elle était couverte de fleurs.

6. La passion m'égara, ou, pour mieux dire, je fus trompé par les illusions de la nature. M'élançant dans cet appartement et tomber aux genoux de la beauté, ne fut qu'un instant pour moi. Mais, en quittant le pavillon, j'eus le malheur d'y laisser le manteau dont j'avais été couvert en entrant dans le labyrinthe. (Voyez le numéro 6 du chapitre II.)

7. Assis près de la belle qui s'était réveillée, je sentis que j'avais un cœur, je crus voir palpiter le sien ; et je me livrai à tous les charmes de l'amour.

8. Après quelque temps de jouissance, j'entendis frapper à la porte de l'appartement : ma compagne ouvrit. Je reconnus les deux gardes qui m'avaient conduit dans le pavillon ; ils mirent de nouveau l'épée à la main et me firent signe de les suivre.

9. On me conduisit, et l'on me laissa seul dans une grande salle, où était un autel. J'en approchai. J'y vis un agneau couché sur un gros livre. Comme je me proposais de l'ouvrir, un homme vêtu de noir parut à mes côtés, et me renversa d'un coup qu'il me donna sur le front.

10. J'avais perdu tous mes sens, et ce ne fut qu'après quelques heures que je revins à moi. Je m'étais déjà relevé, lorsque ce même homme me recoucha aussi brusquement qu'auparavant ; cela fut répété trois

fois. Il me demanda ensuite pourquoi je me trouvais dans ces lieux sans le manteau dont j'avais été couvert, lors de ma présentation; sachant où je l'avais laissé, je ne pus répondre. Mon silence fut l'interprète de ma honte; et l'on me condamna à voyager jusqu'à ce que je l'eusse retrouvé.

11. Le même homme vêtu de noir me conduisit hors de la salle; je me trouvai dans une forêt, seul, sans vêtement et sans défense.

\* \*

Allégories qui représentent les plus hauts mystères; elles portent elles-mêmes leur explication. Curiosité punie par une faiblesse; image des désordres de l'amour, Chambre de pénitence. Autel des sacrifices; livre qu'on ne lit pas encore. Quatrième degré d'expiation.

#### CHAPITRE IV

1. Le ciel se couvre de nuages épais, la foudre gronde, et l'éclair me montre par intervalles que je suis entouré de précipices et d'animaux féroces.

2. J'aperçois un abri sous une pierre énorme, qui formait d'un côté une voûte assez étroite, j'y pénètre, et je me trouve aux côtés d'un tigre qui s'y était réfugié pour la même raison que moi. Je n'osais fuir, quand je l'aperçus, car je craignais; mais je vis qu'il craignait presque autant que moi. Le temps s'obscurcissait de plus en plus: la grêle, l'orage, le tonnerre et ma frayeur, tout s'accroissait sans cesse.

3. Un loup se présente pour profiter de l'abri que je partageais avec le tigre. Ce dernier s'élançe sur le nouveau venu; ils combattent, se déchirent, et s'étouffent tous deux.

4. L'orage s'est calmé, le Ciel est serein, je quitte ma grotte, et je cherche un sentier dans cette forêt.

5. Après quelque temps de marche, je me trouve dans une plaine. Je vois un sentier au bord duquel je reconnais une marque comme celles que plaçait l'enfant qui me conduisait au labyrinthe (Voyez le numéro 17 du chapitre I).

6. Je suis ce sentier, qui me ramène au jardin que j'avais trouvé en sortant de la mer. En entrant dans le jardin, je regarde autour de moi, et cherche l'enfant qui m'avait servi de guide. Je l'aperçois près d'une fontaine; comme il était couché, je crus qu'il dormait; mais je vis, dès que je fus près de lui, qu'il était mort, car les mouvements du cœur et ceux de la respiration étaient interceptés. Je le pris dans mes bras, je l'agitai en différents sens; ma bouche se colla sur la sienne pour rappeler le feu dans ses poumons. Cela étant inutile, j'essayai de le frotter avec les différentes plantes que je voyais dans le jardin; je mis ensuite plusieurs animaux à mort, dans l'espoir de trouver quelques remèdes; mes soins, mes regrets, mes pleurs, mes vœux au Créateur, tout fut sans succès.

7. Il ne me restait plus qu'à lui rendre les derniers devoirs. Mes mains creusèrent la tombe et l'y placèrent.

8. Après quelques larmes sincères répandues sur le tombeau, je me mis à parcourir le jardin pour y chercher un asile et des êtres semblables à moi. Quelque chemin que je prisse, je me retrouvais toujours dans l'endroit où j'avais inhumé l'enfant.

9. Alors, je sentis qu'il était inutile de faire des efforts pour m'en éloigner, je m'étendis sur le gazon, et je passai quelques heures dans le plus profond sommeil.

10. Ma paupière se rouvrit à la lumière du jour; mais quelle fut ma surprise, lorsque j'aperçus une branche d'arbre placée sur le tombeau, et autour de laquelle était un serpent? Mon premier mouvement fut de m'éloigner; réfléchissant enfin sur cette circonstance mystérieuse, je m'armai de courage, et je mis le serpent à mort. En le frappant, trois gouttes de son sang coulèrent sur la tombe; la branche d'arbre et les restes du serpent rentrèrent dans la terre, et l'enfant que j'avais tant pleuré fut rendu à la vie.

11. « C'est pour toi, me dit-il, que j'avais perdu la vie; tu me l'as rendue, nous sommes quittes. Sans le sacrifice de mes jours, ajouta-t-il, c'en était fait des tiens. »

12. Il s'expliqua trois fois de la même manière, et je l'entendis.

\*  
\* \*

Fureur des éléments producteurs et destructeurs des formes. Animaux utiles à l'homme; combat nécessaire. Nouvelle apparition du guide céleste, preuve d'un grand sacrifice connu par quelques peuples. Serpent utile, secret de la médecine.

## CHAPITRE V

1. J'avais consenti à tenter de nouvelles épreuves pour parvenir au labyrinthe. Nous nous mîmes en marche, et prîmes la route qui conduit au Blanc. (Voyez le numéro 14 du chapitre I.)

2. A une certaine distance nous trouvâmes un escalier à sept marches; l'enfant me dit d'y monter.

3. Lorsque je fus au sommet, je vis au-dessous de moi quelques hommes qui travaillaient, et dont l'ouvrage allait bien lentement.

4. Je descendis l'escalier d'une manière connue, et je rejoignis l'enfant. Nous marchâmes encore quelques heures. J'aperçus, à quelques pas de nous, un homme armé qui paraissait garder quelque chose de précieux dans une cassette sur laquelle il était assis.

5. Mon petit conducteur m'apprit que je devais lui livrer bataille, le vaincre ou périr. Pour ranimer mon courage, il sortit du baume d'une boîte; il m'en frotta les pieds, les mains, le front, etc.

6. Après cette opération, je courus sur l'homme armé; mon bras l'eut bientôt renversé; m'emparer de ses armes et l'en frapper, ne fut qu'un instant pour moi. Mon premier mouvement fut d'ouvrir la cassette; je ne fus pas peu surpris d'y trouver le manteau que j'avais oublié dans le pavillon (Voyez le numéro 6 du chapitre III). Après m'en être couvert, je revins à mon guide, et je lui rendis de nouvelles actions de grâces.

7. Nous marchâmes vers le labyrinthe, que nous ne fûmes pas longtemps à découvrir. Près du mur, l'enfant me fit de nouveaux adieux, je fus encore seul.

8. Même embarras pour choisir, entre les portes, celle par laquelle je devais m'introduire. Je me présente à la première qui s'offre à ma vue.

9. Je frappe, on n'ouvre point. J'appelle, personne ne répond.

\*  
\* \*

Escalier à sept marches, c'est de là qu'on voit les erreurs et les vains efforts de l'ignorance. Soldat armé; combat dont le succès n'est pas douteux pour l'homme courageux; le fanatisme et la superstition tombent sous les coups du juste. Baume nécessaire aux aspirants; c'est de là qu'est venu l'usage de se frotter le front, les mains, dans de certaines circonstances. Manteau retrouvé. Nouveau départ du guide céleste représenté sous la figure d'un enfant. On voit les sept portes; on frappe, efforts inutiles.

## CHAPITRE VI

1. Tandis que je me disposais à frapper de nouveau, je vis venir un vénérable vieillard, monté sur un chameau.

2. Ce vieillard et sa suite qui était assez nombreuse vinrent à moi. L'un de ces gens m'approcha,

me remit une clef, et me fit signe de leur ouvrir la porte. J'obéis, tous entrèrent, et je les suivis.

3. Je refermai la porte, et je donnai la clef à celui qui me l'avait remise. Nous nous rendîmes tous dans une grande place triangulaire, où étaient deux colonnes.

4. Le vieillard descendit de son chameau. On le conduisit près de la première colonne, où il fut attaché et mis à mort dans le même instant.

5. Ce coup me frappa et me fit frémir. Je me vis, sans le vouloir, complice d'un crime affreux. Ce qui m'épouvanta le plus, ce fut lorsque ces meurtriers se jetèrent sur moi, me saisirent et me placèrent sur le chameau.

6. Dès qu'on m'eut placé sur cet animal, tous les hommes sortirent de la place et je restai seul avec le chameau. Je me hâtai de mettre pied à terre, pour secourir le vieillard qu'on venait de frapper à ma vue. Je coupai les liens qui l'attachaient à la colonne. Je visitai les blessures, mais j'eus la douleur de voir que tous mes soins étaient sans espoir.

7. Je remarquai qu'il avait une marque distinctive, à la boutonnière de son habit: je crus devoir m'en saisir. Ce signe me fit naître l'idée de faire de plus amples perquisitions; mes recherches ne furent point inutiles; je m'emparai de certains titres, qui me prouvèrent que ce vieillard infortuné venait d'être victime du fanatisme et de la superstition.

8. Tandis que je parcourais les papiers dont je venais d'être en possession, un lion furieux s'élança sur le chameau qui était à mes côtés, et en eut bientôt

fait sa proie. Je crus devoir quitter la place, et sans réfléchir sur la route que j'avais à prendre, je suivis la première qui s'offrit à ma vue.

9. Je marchai pendant sept jours et sept nuits, dans une fumée très épaisse, j'étais comme enveloppé dans un nuage. J'arrivai dans une place exactement ronde; mais je ne pus m'y arrêter; il partait à chaque instant de son centre une foule d'étincelles, qui me forçaient de ne pas quitter la circonférence du cercle.

10. Comme je me disposais à passer plus loin, un être que je ne dois pas nommer, m'abordant, me dit de lui remettre mon manteau : j'obéis. Il le porta dans le centre dont je viens de parler. Ce vêtement fut réduit en cendres; on me les remit renfermées dans un flacon, et l'on m'avertit d'en avoir soin.

11. Je continuai ma route, mais telle était la vaste étendue de ce labyrinthe, que je voyais toujours devant moi des chemins qui semblaient ne devoir plus finir. Enfin je vis une espèce de grotte, que je n'osai visiter, lorsque j'entrevis un lion vert à quelque distance de l'entrée : quoique j'eusse bien envie de reposer, la prudence m'engagea à passer plus loin.

12. Un figuier se trouve sur mon chemin. Je prends trois figues; un oiseau de proie me les dispute, je le mets à mort.

13. J'arrache neuf plumes à l'oiseau, je les arrange dans ma chevelure; et je poursuis ma carrière.

\* \* \*

Arrivée des profanateurs du temple; innocent mis

à mort : peinture de nos mœurs. Les deux colonnes. Mystères et bijoux passant de main en main, et changeant de maître, sans changer d'usage. Réception, grade sublime. Marche du nouvel homme. Rencontre du lion vert. Travaux du grand œuvre. Allégorie du figuier; enlèvement de trois figues disputées à un oiseau de proie, l'emblème de celui qui ne cherche la vérité que pour en abuser. Découverte d'un nombre utile. Plumes nécessaires dans un autre temps.

## CHAPITRE V

1. Je découvre un palais dont la porte était ouverte. Je m'y présente. Nombre de valets m'approchent et me disent qu'ils sont prêts à me donner tout ce que je pourrais désirer; le repos, leur dis-je assez brusquement; on m'apprit qu'il était impossible de le trouver dans le pays que je parcourais. On me tint de tels discours, que je me repentai presque d'avoir pénétré dans le labyrinthe.

2. Le maître de la maison ne tarda pas à paraître : il m'interrogea sur mes événements. Après quelques questions nécessaires, il me conduisit dans une chambre où je vis des trésors immenses.

3. Frappé de la quantité d'or qui était dans cet appartement, j'eus la faiblesse d'en désirer une partie; mon souhait ne fut pas achevé que le maître, les valets, le palais, tout disparut.

4. A cette révolution magique, il se fit un changement involontaire dans toute ma personne; l'émo-



tion fut générale, parce que je ne m'y attendais point. Tout mon être fut à la fois agité par l'admiration, la crainte et la frayeur : dans ces différents mouvements, les plumes que j'avais arrangées dans ma chevelure (Voyez le numéro 13 du chapitre VI) tombèrent, et, en tombant à terre, se changèrent en colonnes d'une masse énorme; il y en avait neuf; leur arrangement était tel, que je me trouvais renfermé entre elles sans pouvoir en sortir.

5. Ces colonnes étaient couvertes d'inscriptions; j'y lis des choses merveilleuses. J'apprends de grandes vérités, et je bénis le Très-Haut de tout ce qu'il opère pour mon instruction.

6. Une seule inscription fut inintelligible pour moi; je la lus et la relus sans la comprendre. Les efforts que je faisais alors pour en trouver le sens étaient bien inutiles, car j'avais encore d'autres mystères à connaître, avant que d'être au rang des élus.

7. Le temps que je devais rester entre ces colonnes était fixé. J'avais trop à méditer, pour murmurer contre ma captivité. L'aurore parut un jour plus brillante qu'à l'ordinaire, la chaleur de l'air fut plus forte, les colonnes ne purent soutenir l'ardeur des rayons du soleil; et comme la glace se fond dès que l'hiver se finit, ma prison disparut de même, et je fus libre.

8. D'après la lecture des inscriptions dont je viens de parler, je savais quelle route je devais prendre. Mes pas se tournèrent vers l'Orient.

9. Trois pas en avant, d'autres de côté, quelques-uns en arrière, voilà ma marche.

10. Je tombe, et me relève. Je continue, et j'arrive.

11. Je crois être au bout de l'univers. J'aperçois une petite voûte qui me découvre un pays brillant; je me courbe pour regarder sous l'arc. Quand j'ai vu, je meurs d'envie de passer.

12. Une main invisible me place un bandeau sur les yeux; je me baisse, et passe sous la voûte.

13. Le trajet fini, le bandeau tombe. J'aperçois à mes côtés l'enfant qui m'avait servi de guide (Voyez les chapitres I, IV et V). Il était placé à ma droite. J'avais pour assistant à ma gauche le vieillard que j'avais vu mettre à mort quelque temps auparavant. (Voyez le numéro 4 du chapitre VI).

14. « Silence », me dirent les deux assistants, lorsque j'allais prendre la parole pour leur témoigner la joie que j'avais de me retrouver avec eux : je me conformai donc à leur marche, sans mot dire.

15. Nous arrivons dans l'enceinte où l'on est à portée de voir de plus près le chandelier à sept branches. Mes conducteurs rompent le silence pour me faire une leçon à ce sujet. Je n'avais pas encore vu la lumière d'aussi près.

16. Le vieillard m'enseigna la science des nombres. Nous calculons le nombre trois, j'appris celui de sept, et je trouvai le nombre neuf.

17. On m'enseigna l'usage du compas, j'essayai de mesurer et de partager les douze signes du Zodiaque. Le monde planétaire n'eut plus rien de voilé pour moi, car le temps de la première opération était venu.

\*  
\*  
\*

Palais enchanté, source d'erreurs, vils désirs de l'homme; cette allégorie peint l'enthousiasme, et les folies des faux adeptes, qui ne travaillent que par avarice. Les neuf colonnes formées par la dépouille du méchant; elles sont cependant la base du vrai temple; on lit des inscriptions utiles; une seule ne s'explique que par la réussite du grand œuvre. Les colonnes tombent; la saison change; et l'étoile indique par sa marche la route qu'il faut suivre. Carrière connue, mais peu courue. Chute du voyageur. Passage de la voûte. Résurrection du vieillard mis à mort en commençant l'œuvre. Chandelier à sept branches; c'est lui qui porte la lumière à tout le globe; son influence agit sans cesse. Autres calculs des nombres connus. Invention du compas, usage et vertus des signes du Zodiaque.

### CHAPITRE VIII

1. Je suis transporté jusque dans la demeure du soleil; nous sommes toujours trois.

2. Ce n'est plus avec des hommes que je converse: êtres tout dégagés de la matière, mes maîtres sont ceux qui forment la chaîne qui lie la créature au créateur. Dépositaires des plus grands secrets de la nature et de l'art, ces génies me font tout voir.

3. Un de ces génies s'unit à moi pour ne plus me

quitter: je m'abandonne entièrement à lui. Il me demande compte des cendres du manteau qui avait été brûlé quelque temps auparavant. (Voyez le numéro 10 du chapitre VI.)

4. Nous nous rendons dans le laboratoire, le seul qui existe; là tout est prêt à toute heure.

5. On jette les cendres dans un creuset: le feu agit, et la matière n'est plus elle. Pendant que Saturne devait livrer bataille à quelques satellites, mon génie me conduisit dans un bâtiment peu distant du laboratoire.

6. Il s'agissait encore d'une expiation pour pouvoir parvenir au terme désiré. Je vois mettre plusieurs hommes à mort; leur sang coulait dans un bassin, où je fus couché, et condamné à passer deux heures et demie.

7. Je sortis du bain, mais j'étais autre que lorsque j'y étais entré. Retournons au laboratoire, me dit le génie, voyons si tu pourras t'y introduire.

8. Je suis à la porte, mes efforts pour y pénétrer sont inutiles. Autre expiation à faire: nouvelle et dernière préparation.

\*  
\*  
\*

Habitation du soleil; on s'entretient avec des êtres tout à fait dégagés de la matière. Le nouveau reçu montre son manteau qu'il avait dans un autre temps réduit en cendres. On entre dans un laboratoire de chimie; mais on n'est admis à la pratique de l'art, qu'après d'autres expiations. Epreuve du sang, qui n'est pas suffisante.

## CHAPITRE IX

1. Prenons la sphère à la main ; fouillons dans les astres, afin de pouvoir terminer le grand-œuvre.

2. Nous faisons de grands efforts pour ouvrir le livre, l'éclair se montre, la foudre éclate, le charme cesse, et le livre est ouvert. Chef-d'œuvre de l'intelligence céleste, ce Livre ne contenait que des énigmes pour moi, mais j'avais déjà tant vu, que mes yeux furent bientôt au fait de saisir la vérité quoique cachée dans le labyrinthe des hiéroglyphes.

3. Je découvre les secrets et la sagesse du plus grand des Rois. Les langues anciennes me deviennent familières ; et je rougis de l'erreur où j'avais été jusqu'alors.

4. Quelques années se passèrent dans l'étude et dans le silence ; mon génie ne m'avait point quitté. Il était temps de retourner à la pratique ; mais il fallait quelque chose de plus, pour pouvoir rentrer dans le laboratoire sans courir le risque d'y perdre la vie.

5. Le jour se cacha, j'eus peur. Mon génie me prit la main, il guida mes pas vers une grosse pierre sur laquelle était une lampe qui ne donnait qu'une faible lueur.

6. A côté de la lampe, était une coupe vide ; je pris la lampe et la coupe, je fis quelques pas pour me rendre près d'une fontaine où il était dit que je boirais.

7. Je laissai la coupe près de la fontaine ; je gardai la lampe, pour guider mes pas mal assurés.

8. Un vaste bassin se présente, il était plein d'une matière liquide, ce n'était pas de l'eau, car elle était blanche et brillante comme l'argent. Mon génie me jeta dans le bassin.

9. J'y restai trois jours, en comptant comme les philosophes. La lampe fut consumée, mais je n'avais souffert aucun mal. Au sortir de ce bain nous prîmes le chemin du laboratoire ; le jour reparut dans tout son éclat, je ne devais plus revoir les traces du père des ténèbres.

10. En entrant dans le laboratoire, nous vîmes avec regret que le feu s'était éteint, et que l'opération n'était qu'à peine commencée. Mars n'avait point paru ; Jupiter était encore intact ; Vénus était libre, etc., etc. On remit du charbon dans le fourneau, le creuset rougit de nouveau, et nous nous disposâmes à terminer l'œuvre.

11. Il fallut moi-même subir l'épreuve des épreuves. Nous passâmes au salon, où quelques cyclopes donnaient aux élus ce qu'on doit appeler des bains de feu : tout était prêt.

12. Je fus mis dans cet élément liquide et destructeur, tout mon être semblait prendre une autre forme. Il ne me resta de l'enveloppe matérielle que ce qu'il faut pour tenir à l'homme.

13. Je ne suis plus le même, ; je rentre dans le laboratoire, les substances s'unissent et se séparent à ma volonté. Le rouge paraît, le vert le détruit, le blanc triomphe, le rouge revient à mon choix, et la nature n'a plus d'atelier secret.

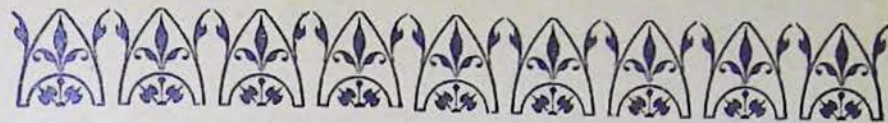
14. Voilà ce que j'ai vu, ce que j'ai fait, et ce

que tout homme laborieux et constant peut répéter. On trouvera, comme moi, des sentiers dans les endroits les plus sauvages.

15. Celui qui m'a conduit dans mes travaux, m'a laissé le choix d'instruire mes semblables, ou de jouir tout seul du fruit de mes veilles. J'ai préféré le premier parti; je n'ai cependant pu le faire qu'aux conditions connues, mais ces conditions ne peuvent arrêter que l'homme peu accoutumé à la recherche des grandes choses. J'ai fait mes efforts pour me faire entendre, il en faudra peu pour me comprendre.

#### FIN DE L'APOCALYPSE HERMÉTIQUE

Connaissance de tous les astres. Le grand Livre s'ouvre. Epreuve terrible pour être initié en entier. Epreuve du mercure, Oubli de ses devoirs, le feu s'éteint dans le laboratoire; nouveaux embarras, nouveaux soins; un instant de perdu coûte la peine de recommencer. Le grand-œuvre s'avance; les planètes prennent leur place. Epreuve du feu; expiation non moins nécessaire que les précédentes. Formation d'un nouvel homme, produit du travail, vérités découvertes.



## PARTIE LITTÉRAIRE

### La Violette de l'Infante

(D'après une vision astrale de Mlle Hélène V...)

L'infante avait cinq ans : elle était douce et bonne,  
Pieuse aussi, priant chaque soir la Madone.  
Tout ce qui l'entourait, même l'herbe du pré,  
Inspirait son amour, étant par Dieu créé.  
Elle croyait toujours, en son âme naïve,  
Que la petite fleur, qu'elle tenait captive  
En sa main, doucement, avait un cœur aussi,  
Que la bonté réchauffe et que le froid transit.

\*  
\*\*

Un jour, dans le jardin, une humble violette,  
Pour mieux la voir passer, hors de sa collerette  
Souleva lentement sa tête. Alors l'enfant  
Désira la cueillir : soudain, se rappelant  
Que couper une fleur c'est lui prendre la vie,  
Elle arrêta son bras et dompta son envie.  
La pâle violette ayant lu dans son cœur,  
Se mit à lui parler.

\*  
\*\*

« Princesse, n'ayez pas peur  
De me prendre sur vous, car toutes tant que nous sommes,  
Fleurs des bois ou des champs ou des jardins des hommes,  
A la corolle verte, au calice de ciel,

Au pistil alourdi par sa charge de miel,  
N'avons d'autre désir que mourir, fanées  
Par un geste d'enfant : pour cela nous sommes nées.  
C'est notre raison d'être, à nous, sur cette terre  
De finir en bouquets mieux que sur un parterre ».

\*  
\*\*

L'enfant saisit la fleur par son corps aminci.  
La petite fleurette alors lui dit : « Merci ».

TARNAWA.

---

## Conférences Ésotériques

Session 1912-1913

---

Pour justifier le succès ininterrompu des Conférences Ésotériques, la direction s'est imposé, cette année, de nouveaux sacrifices.

Chaque conférence sera précédée et accompagnée par un petit orchestre, régulièrement attaché à l'Administration. Cet orchestre sera progressivement entraîné à l'exécution de la musique archéométrique et à sa diffusion.

De plus, chaque conférence sera triple :

1° La Conférence Ésotérique qui portera, cette année, sur l'étude de l'homme dans ses diverses adaptations ;

2° Une section de repos intellectuel formée par des projections commentées ou par des vues cinématographiques ;

3° Une petite conférence sur la Divination avec projections explicatives.

Ces conférences ont lieu en général le 4<sup>e</sup> jeudi de chaque mois. Cependant on a dû reporter les dates des réunions avant ou après le 4<sup>e</sup> jeudi, certains jours de fête.

Les réunions ont lieu dans la grande salle de l'Hôtel des Sociétés savantes, à 8 h. et demie précises du soir, 8, rue Danton.

1912-1913

JEUDI 24 OCTOBRE 1912

I

1. Le Corps de l'homme. — Sa constitution. — Son entretien. — Comment faut-il manger ? — Comment faut-il respirer ? — La vie physique et ses mystères.
2. *Divination*. — Les formes, les couleurs.
3. Orchestre et projections.

JEUDI 28 NOVEMBRE 1912

II

1. L'âme dans l'homme. — Les instincts et les passions. — La vie instinctive et son origine. — L'animalité en nous. — Domination possible des passions.
2. Projections et orchestre.
3. *Divination*. — Etude de la figure.

JEUDI 19 DÉCEMBRE 1912

III

1. La nature aveuglant l'âme. — L'amour. — La procréation. — Le désir de vivre. — Origine de la réincarnation. — Comment dompter l'amour. — Comment dompter le désir de vivre.

2. Orchestre et projections.
3. *Divination*. — Le nez et la bouche (*physiognomonie*).

JEUDI 23 JANVIER 1913

## IV

1. L'esprit dans l'Humanité. — Sa descente. — Son illumination sur les autres éléments. — Avons-nous une âme et d'où vient-elle. — Réaction de l'homme sur la nature.

2. Orchestre et projections.
3. La *chiromonie*. — Etude des formes extérieures de la main.

JEUDI 20 FÉVRIER 1913

## V

1. Pourquoi sommes-nous sur terre ? — La grande machine sociale et ses rouages. — Notre rôle social : engrenage ou ressort ? — Notre rôle moral : la douleur et le dévouement. — Le rôle des idées : forces mentales. — La magie sociale et la séduction individuelle.

2. Orchestre et projections.
3. La *chiromancie* ou étude des signes contenus dans la main.

JEUDI 20 MARS 1913

## VI

1. Que faut-il croire ?

Influence de l'Invisible sur nous. — L'étincelle de Vérité de chaque religion. — Essai de synthèse religieuse. — La conduite dans la vie et la religion.

2. Orchestre et projections.
3. La *graphologie* : écritures et tempéraments.

JEUDI 24 AVRIL 1913

## VII

1. L'autre pôle de l'Humanité. — La femme. — La femme est-elle supérieure à l'homme ? — Est-elle inférieure ?

Le mariage et son influence sociale. — Monogamie, liberté ou polygamie.

2. Orchestre et projections.
3. Les mariages d'après l'Écriture. — *Graphologie* pratique.

JEUDI 29 MAI 1913

## VIII

1. L'occultisme et son action sociale. — Réforme des sociétés par l'occultisme. — Les sociétés secrètes et leur influence. — Applications de la *synarchie* de Saint-Yves-d'Alveydre.

2. Orchestre et projections.
- Le mariage d'après les couleurs des mains et le profil de la figure. — Secrets du bonheur dans le mariage.

## Ecole hermétique

L'École hermétique va commencer une nouvelle année de cours pour la session 1912-1913.

Nous tenons à rappeler que l'École hermétique doit son succès toujours grandissant à son caractère tout à fait impartial. Elle est destinée à permettre l'étude de l'occultisme, dans ses diverses adaptations, à toute personne qui a déjà commencé des études élémentaires.

La progression constante de nos élèves nous a obligés à augmenter les dimensions de la salle de cours.

A cet effet, une nouvelle salle a été louée, à titre permanent, dans l'hôtel des Sociétés Savantes. Cette salle pourra contenir environ 125 auditeurs. Elle permettra l'extension de nos moyens d'enseignement.

Aussi, l'École compte-t-elle aborder, cette année, certaines études expérimentales, parmi lesquelles nous citerons : l'hypnotisme, certains éléments du maniement pratique du fluide humain et la psychométrie. De plus,

une étude détaillée des arts divinatoires accompagnera les cours ordinaires d'hermétisme et de psychurgie.

Il est donc très utile, pour tous ceux que cela intéresse, de s'inscrire comme élèves de l'École Hermétique. La carte de l'École donne droit : 1° à une réduction de 50 % sur l'entrée aux conférences spiritualistes ; 2° à l'entrée moyennant un droit très minime (0 fr. 50 par cours) aux cours de la section de massage de l'École des Sciences médicales appliquées ; 3° à des conditions spéciales et qui seront fournies oralement pour les achats et les souscriptions de librairie. Les inscriptions sont reçues tous les matins de 9 heures à midi, 15, rue Séguier, ou le jeudi soir, aux cours de l'École.

---

## ART DIVINATOIRE et PSYCHURGIE

---

Premiers éléments d'astrologie. Le zodiaque, les maisons, les planètes, les rapports analogiques (deux leçons).

Les tempéraments et la constitution de l'homme : physiognomonie (deux leçons).

Chiromancie ; chiromonomie et rapports astrologiques (une leçon).

Les tarots et l'alphabet hébraïque (deux leçons).

L'archéomètre dans ses rapports avec les religions anciennes (deux leçons).

Petite médecine usuelle. Premiers soins à donner aux enfants et aux malades en attendant l'homme de l'Art (deux leçons).

L'hypnotisme pratique (deux leçons).

Les forces psychiques (trois leçons).

Le maniement des forces mentales (trois leçons).

Les dates et l'ordre de ces leçons seront donnés ultérieurement.

# ORDRE MARTINISTE

---

## DÉLÉGATION DE NORMANDIE

---

Le Comité directeur de la Loge Vesta, désireux de participer aux essais déjà tentés par la Loge HERMANUBIS de Paris, soumet aux Frères Martinistes le projet suivant :

Le dimanche, de 2 à 3 heures, et le jeudi, de 10 à 11 heures du soir (heures fixées par l'Invisible), les Frères Martinistes, après avoir aimanté le Plan Supérieur, sont invités à concentrer leur pensée illuminée par la Force Suprême — l'Amour, — en demandant à notre Maître le *Christ* le soulagement ou la guérison des malades.

A cet effet (en cas d'urgence, n'importe quel jour de la semaine), un d'entre nous pourrait écrire à un certain nombre de Frères, en leur donnant le prénom de la personne et l'objet de sa demande, afin que l'opération de concentration spirituelle soit limitée plus spécialement sur les personnes recommandées.

---

## Henry THORION

---

Dans le dernier *Bulletin*, nous avons annoncé à nos lecteurs la perte qu'a faite la Société d'Études psychiques en la personne de son vice-président ; mais alors, nous n'avions pu entrer dans des détails, et nous nous étions bornés à faire entrevoir ce que ce deuil avait de cruel et même d'irréparable.

C'est qu'Henry Thorion ne fut pas seulement un médecin estimé ; d'autres, mieux qualifiés que moi, retraceront — comme l'a déjà fait le docteur Thierry devant une

tombe encore ouverte — la carrière du praticien, dont la science n'avait d'égal que le dévouement. Quant à moi, je voudrais montrer rapidement l'importance des études et des travaux du Dr Thorion, à un point de vue qui intéresse plus spécialement la Société, dont il fut l'un des fondateurs.

Lorsqu'il fréquentait avec assiduité Stanislas de Guaita, le rénovateur de l'occultisme, il apportait à son ami l'inappréciable valeur d'un contrôle et d'une méthode scientifiques, sans laquelle la résurrection des *Sciences maudites* (1) n'aurait été qu'un jeu d'esprit quelque peu entaché de puérité, un passe-temps exclusivement littéraire, plus curieux qu'instructif.

Mais Henry Thorion voyait mieux et plus haut : dans les énigmes hermétiques, les symboles touffus des sociétés secrètes, les légendes des kabbalistes, il démêlait avec une rare sagacité les louables efforts des anciens vers la solution du problème qui s'est posé dès que le premier homme a commencé de réfléchir et qui ne sera pas encore, hélas, résolu, quand le dernier aura fini de penser : je veux dire la recherche des destinées et du *Pourquoi* de l'Univers.

Notre collègue — comme beaucoup d'esprits supérieurs, Hœné Wronski, Louis Lucas, Louis Ménard, etc., — avait entrevu la possibilité d'un accord entre la tradition légendaire et la science expérimentale : au milieu de ses recherches de laboratoire — ai-je dit qu'il était un chimiste éminent et qu'il fut longtemps chef des travaux pratiques à la Faculté de Médecine ? — le hantait le souvenir de ces alchimistes patients et tenaces, qui, sans se jamais décourager, allumaient et rallumaient l'athanor des sages où l'œuf philosophique mûrit, tel un fruit, pour donner à la fin naissance à la Pierre merveilleuse : les emblèmes des disciples d'Hermès cachaient, selon Thorion, un sens

(1) Rappelons, à ce sujet, que les ouvrages de Guaita : *Au Seuil du Mystère*, *le Temple de Satan*, *la Clef de la Magie noire*, portent, comme titre général : *Essais de Sciences maudites*.

profond et, en effet, pour quiconque sait lire entre les lignes de leurs grimoires, il est assez facile de saisir mainte allusion à l'électricité, au magnétisme, à la radioactivité et, plus généralement encore, à tous ces phénomènes vibratoires que la physique d'aujourd'hui catalogue avec ordre pour les léguer — précieux héritage — à sa fille, la science de demain.

Ces problèmes relatifs à la constitution et aux transformations de la matière, à sa naissance, à son évolution et à sa mort (ou plutôt à sa disparition), ne laissaient pas de préoccuper beaucoup notre ami, et il se plaisait, m'a-t-il souvent répété, à considérer cette matière comme une simple modalité, une phase de la substance ; en d'autres termes, il envisageait l'atome ou l'*Ion*, si l'on veut, comme une somme d'énergie compactée, concentrée, qui, à un moment donné, se libère et paraît s'évanouir à nos yeux, sans qu'aucun instrument actuel la puisse déceler dans ses nouveaux *Avatars*.

Cependant cette alchimie, évocation de la vie universelle dans le monde minéral, ce monde qu'autrefois on s'imaginait mort et figé dans les arêtes de ses cristaux ou la concrétion de ses pierres, n'était pas seule, je m'empresse de le dire, à solliciter l'infatigable curiosité du chercheur. Des mythologies primitives et cependant raffinées, comme celles de l'antique Égypte et de l'Inde, des systèmes cosmologiques des Védas et de la Kaballe, il avait déduit, en les confrontant assiduellement avec les données de la science expérimentale, une synthèse philosophique, où fraternisaient les penseurs de toutes les époques et de toutes les latitudes.

La place me manque ici pour tracer, ne fût-ce que brièvement, les grandes lignes de ce système : semblable à la pensée qui se retrouve identique sous la trame des vocables de toute langue cultivée, cette haute philosophie se reconnaît immuable dans les enseignements de l'Égypte hiératique, de l'Inde, esclave de ses rites et de ses castes, de cette Chine vénérable — qui, présentement, cherche à



se rajeunir, — de ce Tibet enfin, qui nous apparaît, avec ses montagnes formidables, comme le rempart de la religion primordiale... Je ne puis et ne veux ici qu'indiquer un aspect, une facette de cette traduction multiforme : *Tout part de l'Unité ; tout y retourne*. Εν Κρι Ναυ, *Unité et Totalité*, disait déjà le vieux Xénophane aux premières lueurs de la civilisation grecque.

C'est cette devise d'un sage, qui fut aussi un savant et un poète, qu'Henry Thorion avait fini par adopter. Greffées sur des convictions personnelles en matières religieuses, ces idées, sans nul doute, l'aidèrent à franchir aisément ce redoutable tunnel qui nous sépare de l'inconnu et à tonnaître ce que les sages de l'Extrême-Orient ont nommé : *La Mort heureuse*.

LÉONCE CÉZARD.

---

## Echos de Partout

---

### La mort d'Antoine le guérisseur

On se demande parfois comment naissent les religions : l'histoire d'Antoine en est un exemple. Ce simple ouvrier, sans instruction, mais animé de l'amour de son prochain, se découvre un jour le pouvoir de guérir, et, à partir de ce moment, des adeptes se groupent autour de lui et exaltent ses mérites. On l'appelle LE PÈRE, on lui demande des instructions et peu à peu se crée une sorte de religion : *Le Culte Antoniste*, qui dans une pétition revêtue de 120.000 signatures demande à être reconnue par l'État !

Louis-Antoine était né à Mons-Crotteux en juin 1846 ; il est décédé le 25 juin 1912 à Jemeppe. A la suite de bien des avatars, Antoine fit une petite fortune à Varsovie et regagna la Belgique. Devenu spirite il fonda le groupe des *Vignerons du Seigneur*, avec Gustave Gony, qui

depuis s'est lancé dans la politique. Après la mort de son fils, Antoine adopta deux orphelines et s'adonna complètement à la guérison des malades qui venaient le trouver de toutes parts. Antoine fut un véritable homme de bien qui ne tira jamais de son pouvoir et de sa renommée un profit matériel. Souvent même il portait des aliments à des malheureux ; et c'est probablement à son désintéressement absolu, qu'il dut d'être toujours bien assisté lorsqu'il soignait ceux qui avaient recours à lui. Vraiment le don de guérir lui a été *donné*, car ce n'est qu'assez tard, et après avoir fait du spiritisme qu'il le reçut. Poursuivi deux fois par la justice, plus heureux que les guérisseurs français, il fut toujours acquitté.

Une dame de Paris, qu'il guérit, donna vingt mille francs pour la construction d'un temple, et des dons venus de toutes les parties de l'Europe soutinrent sa revue *L'Auréole de la Conscience*. Bientôt une sorte de culte suivit l'érection du temple. Le fond de la doctrine d'Antoine est difficile à découvrir dans ses publications, au milieu d'une phraséologie obscure. Cependant, l'amour du prochain en forme la base, ce qui indique sa portée moralisatrice.

D'après un de ses disciples, « la vraie religion, dit le guérisseur, est l'expression de l'amour pur puisé au sein de Dieu qui vous fait aimer tout le monde indistinctement. Ne perdons jamais de vue la loi morale, car c'est par elle que nous présentons la nécessité de nous améliorer. Nous ne sommes pas arrivés tous au même degré de développement intellectuel et moral, et Dieu place toujours les faibles sur notre chemin pour nous donner l'occasion de nous rapprocher de lui. Il se trouve parmi nous des êtres qui sont dépourvus de toute faculté et qui ont besoin de notre appui ; le devoir nous impose de leur venir en aide dans la mesure où nous croyons à un Dieu bon et miséricordieux. Leur développement ne leur permet pas de pratiquer une religion dont les enseignements sont au-dessus de leur compréhension, mais notre manière d'agir à leur égard les rappellera au respect qui leur est dû et

les amènera à chercher le milieu le plus avantageux à leur progrès. Si nous voulons les attirer à nous par une morale qui repose sur des lois inaccessibles à leur entendement, nous les troublerons, nous les démoraliserons et la moindre morale leur deviendra insupportable ; ils finiront par ne plus rien comprendre ; doutant de la religion, alors ils recourront au matérialisme .. »

Autant nous admirons l'œuvre fraternelle d'Antoine se dévouant au soulagement de ses semblables, autant nous regrettons qu'il ait fini par adopter un costume spécial, se soit fait appeler *Père*, et créé une sorte de culte dont le besoin ne se faisait nullement sentir. Malgré ses erreurs, c'est un noble cœur qui disparaît ; et nous lui envoyons l'expression de notre admiration et de notre respect pour la grande mission qu'il a su dignement remplir : celle de soulager avec désintéressement ses frères malheureux.

---

## Les Prédications d'Edison

---

Bien qu'elles ne soient pas d'une réalisation immédiate, les prédictions d'Edison n'en présentent pas moins un grand intérêt, car elles prophétisent à la fois la ruine de certaines industries et le prodigieux accroissement de certaines autres. Il va de soi que M. Edison croit fermement au triomphe de l'électricité sur la vapeur, en tant que force motrice pour l'industrie des transports et il exprime cette conviction en termes pittoresques. « La locomotive à vapeur, dit-il, est en train d'achever ses derniers souffles. Une génération ne sera pas écoulée que les enfants des grandes nations civilisées n'entendront plus parler d'elle qu'à l'école, comme une chose du passé, à moins qu'ils n'habitent une région écartée, peu peuplée et mal arrosée. Partout où l'eau sera en abondance, les roues hydrauliques produiront assez d'électricité pour actionner les chemins de fer. »

L'acier, qui a déjà détrôné le bois dans la construction

des navires et des maisons, étendra plus loin ses conquêtes et deviendra essentiellement un métal domestique et familial, car il sera employé pour la couverture des livres et la fabrication des meubles. C'est l'augmentation constante du prix du cuir et du bois qui amènera cette étrange révolution.

« Tous les meubles, affirme le prophète, seront bientôt fabriqués en acier. Le prix de revient d'un ameublement en acier représente à peu près le cinquième de celui d'un ameublement en bois, et, outre cette énorme économie, le premier est bien plus léger, car sa confection emploie une bien faible quantité de métal. D'ailleurs, l'acier poli prend une apparence très agréable à l'œil, et il est facile de l'enduire d'un vernis qui en fait une parfaite imitation des essences employées dans l'ébénisterie : noyer, chêne, acajou, etc .... Les bébés de la prochaine génération assoieront leur menue personne dans des fauteuils d'acier, et c'est sur des tables d'acier qu'ils mangeront leur bouillie. Ils n'auront plus connaissance de meubles en bois. »

Adieu, les briqueteries ! Finies les carrières de moellons et de pierres de tailles ! « D'ici trente ans, toutes les constructions se feront en ciment armé, depuis les plus beaux palais jusqu'aux plus élevées des maisons géantes. Les hommes civilisés comprendront combien stupide fut leur folie de faire entrer, pendant des siècles, le bois dans la construction de leurs abris et de leurs monuments, en encourageant de ce chef un formidable tribut payé à l'incendie, et qui, pour la seule république des États-Unis, monte à l'effroyable somme de deux milliards et demi de francs. Ces immeubles en ciment armé seront éternels et braveront aussi bien le tremblement de terre que le feu. »

Le lecteur nous permettra d'ouvrir ici une parenthèse pour constater que ces deux dernières prédictions sont entrées depuis quelques jours en voie de réalisation. De hardis architectes ont commencé à Brooklin et à Cincinnati la construction de deux maisons de quatorze étages en ciment armé. Et une grande maison d'ameublement de New-York a mis sur le marché des meubles de bureau

(chaises, tables, secrétaires) fabriqués exclusivement en acier.

Plein d'espoir en l'avenir de l'aviation, M. Edison se montre cependant très sévère à l'égard des types actuels d'aéroplanes, qui, s'il faut l'en croire, n'ont plus que quelques années à vivre. Ils seront remplacés par un type complètement différent, qui pourra s'enlever de terre dans la direction verticale avant de prendre son vol dans la direction voulue. Il estime que les constructeurs d'appareils ont eu tort de ne pas étudier le vol de l'humble bourdon, qui est, selon lui, l'être ailé qui aurait dû leur servir de modèle. Mentionnons rapidement cette autre prédiction relative aux sous-marins, qui, grâce à un nouveau système de batterie électrique, deviendront avant peu une arme si redoutable que les différents gouvernements renonceront à construire des cuirassés. »

Mais voici de meilleure pâture pour les amateurs de « sensationnalisme ». Que dites-vous de la substitution du livre métallique au livre en papier ? Edison affirme que cette révolution bibliographique n'attendra pas au siècle prochain pour bouleverser l'industrie du livre, mais bien qu'elle est à la veille de se produire.

Et pourquoi crier à l'impossible ? demande-t-il. Le nickel absorbera l'encre d'imprimerie aussi bien qu'une feuille de papier. Une feuille de papier d'une épaisseur d'un dix-millième de centimètre est meilleur marché, plus résistante et aussi plus flexible, qu'une feuille de papier ordinaire, de celui qui sert couramment dans la librairie. Un livre de nickel, épais de 5 centimètres, contiendrait 40.000 pages, et ne pèserait que 460 grammes. Or, dès à présent, je me fais fort de fournir 460 grammes de ces feuilles de nickel pour un dollar et quart (6 fr. 25). »

Et d'autres détails tendraient à prouver que l'âge de l'indestructible bibliothèque de livres de nickel n'est pas aussi éloigné de nous qu'on pourrait le supposer. Par un procédé électrique, qui dépose sur une base convenable une quantité donnée de nickel en dissolution, M. Edison

obtient déjà de ces feuilles de papier métal. Et comme, en manière de plaisanterie, l'interviewer demandait s'il pourrait dès à présent exécuter une commande, il répondit gravement :

— Oui. Je pourrais dès à présent livrer une feuille de nickel de 2 mètres et longue de 1.600 mètres.

Après avoir fait remarquer que toutes les grandes inventions industrielles n'ont guère plus d'un siècle d'existence, et qu'il n'y a, en somme, qu'une centaine d'années que l'homme s'exerce à se servir de son cerveau, alors qu'il s'était contenté auparavant de demander des services à ses mains, M. Edison montre que tout, ou presque tout, reste encore à faire dans la transmission de la pensée et de la parole humaines. Les téléphones les plus perfectionnés ne sont que des jouets d'enfants, et leur fonctionnement dépend beaucoup de notre imagination. La preuve en est que nous ne pouvons tenir facilement une conversation au téléphone qu'avec des personnes dont la voix nous est familière, et sur des sujets familiers. Qu'on nous y prononce, par exemple, le nom d'un tiers, et nous sommes obligés de le faire répéter, avant de demander, en désespoir de cause, qu'on nous l'épelle !

D'après M. Edison, l'homme découvrira, tôt ou tard, une force nouvelle qui supplantera télégraphe, téléphone et « sans fil », qui « permettra d'utiliser les ondes de l'éther d'une façon plus pratique ». La nature tient en réserve tout un arsenal de forces encore inconnues dont l'existence ne nous sera révélée que progressivement, et plus par le hasard que par les recherches des savants. Il cite le cas du radium, « ce merveilleux métal au sujet duquel nous ne connaissons presque rien, si ce n'est qu'il a l'étonnante propriété de transformer un métal bas en un métal précieux. » Et de ce point de départ, il arrive à cette prédiction, d'un caractère quasi-fantastique :

« L'étalon d'or, dont notre civilisation se montre si fier, n'a peut-être plus que quelques années à vivre, et l'heure approche où barres et blocs d'or seront aussi en sûreté la

nuît dans les rues de nos villes, que le sont actuellement lingots de fer et barres d'acier. *Car nous marchons rapidement vers la transmutation des métaux, vers la manufacture de l'or. La découverte peut s'effectuer demain.* »

Il n'y a pas de raisons pour qu'elle ne s'effectue pas demain plutôt que dans un siècle, car la fabrication de l'or n'est qu'une question de combinaison et de traitement de la matière. La matière est une. L'or et l'argent ne diffèrent que parce que la matière a été combinée dans différentes proportions et traitée d'une manière différente dans chacun de ses corps. Si le radium n'a pas le pouvoir d'accomplir ce miracle industriel, on découvrira tôt ou tard un autre métal. « Rien de ce qui est raisonnable est impossible, et il est raisonnable de s'attendre à ce que nous découvrons le moyen de faire de l'or. »

Et l'humoriste, qui est resté le laborieux inventeur, se demande s'il n'est pas dangereux désormais de maintenir dans les contrats la clause spécifiant que certaines dettes devront être acquittées en monnaie d'or de bon aloi. Si l'on arrivait à fabriquer l'or à raison de 125 francs la tonne, la possession de la propriété, dans le monde entier, passerait du jour au lendemain des mains des créanciers dans celles des débiteurs.

J'ai gardé pour la fin celle des prédictions de M. Edison qui m'a paru la plus pittoresque. Il croit que le principe du métier Jacquard, l'invention qui lui apparaît comme la merveille mécanique de ces cent dernières années, sera bientôt appliqué aux industries les plus diverses. Nous aurons avant peu une machine à l'entrée de laquelle on versera du drap, des boutons, du fil, du papier de soie et de la pâte à carton, et qui livrera à son autre extrémité des complets tout empaquetés dans des cartons. »

Partageons le robuste optimisme du grand inventeur qui, avec l'avènement de la maison à bon marché, du vêtement à prix réduit, de la paix universelle, voit poindre, à l'horizon du siècle prochain, la suppression totale du paupérisme.

*Les Inventions illustrées, mai 1912.*

## Un Fait de Lucidité remarquable

Sous la signature E. de Wizewa, *Le Temps*, du 11 avril dernier, publie un article dans lequel il relate un fait de lucidité remarquablement extraordinaire, qui eut lieu relativement à Chopin, l'immortel auteur de la *Marche funèbre* qui porte son nom.

Une vieille demoiselle écossaise, Miss Stirling et sa sœur, Mme Erskine, avait essayé de remplacer auprès du vieux compositeur, la châtelaine de Nohant, qui l'avait abandonné. Chopin avait à peu près épuisé la provision de billets de banque qu'il avait rapportée d'Écosse, lors d'un voyage qu'il fit auprès des dames en question. Ses amis s'adressèrent aux généreuses Écossaises pour les prier de venir discrètement en aide à leur protégé. Mme Erskine avait envoyé précédemment, par l'intermédiaire d'un homme de confiance, une somme de 25.000 francs en billets de banque enfermés dans une enveloppe cachetée. Chopin n'avait jamais reçu cet argent; le porteur affirmait pourtant avoir remis l'enveloppe à la concierge de celui-ci, Mme Étienne. D'autre part, la concierge déclarait n'avoir jamais reçu l'enveloppe en question. Ces explications préliminaires feront comprendre au lecteur le point de départ et l'objet de la lettre suivante, écrite par Chopin en 1849 :

« Après ta réponse et la lettre de Mme Erskine, les bras me sont tombés. Je ne savais pas si je devais accuser la brave dame d'hallucination, ou son commissionnaire de vol, ou bien soupçonner Mme Étienne, ou bien me prendre moi-même pour un fou, avec une absence de mémoire tout à fait incroyable. En un mot, ma tête éclatait. Mme Erskine est venue me faire sa confession, et tout raconté si sottement que j'ai dû lui dire beaucoup de vérités, comme par exemple celle-ci : qu'il faudrait être la reine d'Angleterre pour me faire accepter des cadeaux aussi princiers, etc.

« L'homme à qui l'on avait confié l'argent, et qui n'avait

pas même demandé un reçu à Mme Étienne, cet homme est allé interroger Alexis, le somnambule, et c'est ici que commence le drame :

« Alexis lui dit qu'en mars, un jeudi, il a porté à mon adresse un paquet très important, mais qui n'est pas arrivé à sa destination. Il lui dit qu'il a remis ce paquet dans un petit local sombre, où l'on arrive par deux marches. Il y avait là deux femmes en ce moment : c'est la plus grande des deux qui a reçu le paquet. Elle tenait en main une lettre que venait de lui apporter le facteur de la poste. Elle a pris le paquet en question des mains du commissionnaire, lui a dit qu'elle le monterait tout de suite; mais Alexis a ajouté qu'après cela, elle a, au contraire, descendu le paquet au rez-de-chaussée, sans l'avoir montré au destinataire, qui ne l'a jamais reçu jusqu'ici, et en ignore même l'existence. Puis, comme on demandait à Alexis s'il ne pouvait pas voir ce qu'est devenu le précieux paquet, il a répondu qu'il ne le voyait pas, mais qu'il pourrait peut-être donner une réponse plus complète si on lui apportait des cheveux, ou des gants, ou un mouchoir appartenant à la personne qui a reçu le paquet.

« Mme Erskine a assisté à cette séance d'Alexis et elle est venue me demander comment on pourrait faire pour se procurer quelque chose qui eût appartenu à Mme Étienne, afin de le donner à Alexis. J'ai alors prié Mme Étienne de venir me voir, sous prétexte d'avoir besoin d'un livre; et puis, lorsqu'elle est venue, j'ai feint de vouloir me débarrasser de Mme Erskine, qui, disais-je, désirait montrer de mes cheveux à une somnambule guérisseuse. Et donc, soi-disant pour me délivrer de cette importunité, j'avais dit que si la somnambule reconnaissait la provenance des cheveux que je lui ferais remettre, en ce cas seulement je consentirais à lui envoyer de mes propres cheveux, — en ajoutant que bien sûr cette somnambule prendrait des cheveux d'une personne bien portante pour des cheveux de malade. Et ainsi, sur ma prière, Mme Étienne a coupé une mèche sur sa tête; et Mme Erskine est venue la prendre. Ce matin

arrive chez moi le commissionnaire, revenant de chez Alexis. Celui-ci a reconnu les cheveux de la personne à qui l'on avait remis le paquet. Il a affirmé que cette personne avait déposé le paquet, tout cacheté, dans un petit meuble auprès de son lit, que ce paquet était encore chez elle, toujours encore non décacheté, et que si l'on savait s'y prendre, on réussirait à se le faire donner — mais qu'il faudrait agir avec précaution.

« Et puis cet homme, tout droit au sortir de chez moi, s'est rendu au square d'Orléans. Il a trouvé Mme Étienne seule dans sa loge. Il lui a rappelé qu'il était venu, en mars dernier, lui remettre pour moi ce paquet dont il lui avait dit qu'il était très important. Mme Étienne l'a fort bien reconnu et lui a rendu le paquet qui lui avait été remis depuis tant de mois! Le paquet n'avait pas été décacheté et les vingt-cinq billets de 1.000 francs étaient intacts. Mme Erskine a décacheté le paquet sous mes yeux. Hein! Que dis-tu de cette affaire-là? Comment trouves-tu ce somnambule? Ma tête s'en va à force de stupeur. Comment ne plus croire désormais au magnétisme?

« En tout cas, que Dieu soit loué pour la restitution de cette somme! Il y a encore maints détails que je ne t'écris pas parce que ma plume me brûle les mains... Je t'embrasse.  
— Tout à toi. »

*La Vie Nouvelle.*



# Observations avec le « Fraûenwofl »

du D<sup>r</sup> HEY

Par le Professeur Emile SCHAUB

*Avec quelques notices biographiques sur l'inventeur.*

J'ai essayé à me rendre compte de l'efficacité du produit tant discuté : « Fraûenwofl » du savant et philanthrope bien connu D<sup>r</sup> Hey. Avant un exposé résumé de mes résultats, je tiens à vous dire quelques mots biologiques sur le célèbre érudit.

Le D<sup>r</sup> Hey est né le 14 novembre 1864 à Dârrenbach, a fait ses études de médecine à la Faculté de Médecine de l'Université de Bâle, où il fut gradué docteur *cum laude*. Sa thèse faisait — et à titre juste — sensation. Sur 35.000 coupes microscopiques, Hey a magistralement démontré que des glandes prétendues de la vessie (de la *mucosa*) n'existaient nullement, mais qu'il s'agissait tout simplement des *Foveola* (creux dans la muco-sité). En 1894 (à 1902), il s'engage à aller sur la Côte d'Or, comme médecin de la Mission chrétienne de Bâle. En ces huit ans d'un travail de pur désintéressement, le D<sup>r</sup> Hey s'est acquis la plus vive affection de tous les indigènes. En plusieurs grandes épidémies, Hey s'est montré d'un héroïsme hors tous : là, où même plusieurs médecins anglais reculaient, il n'hésitait pas à donner des soins nécessaires aux atteintes de choléra et de peste. En 1904 (à 1908), le gouverneur anglais l'appela comme médecin-major, et

l'engagea pour plusieurs années. Hey ne se contentait pas de l'immense tâche dont il était chargé, rendue plus difficile encore par le peu de civilisation du pays ; il étudiait notamment la flore du pays relativement aux usages des indigènes.

Voyant que les femmes indigènes enceintes se préparaient des décoctes et essences de certaines racines, écorces et fleurs, mettant tout ensemble et le buvant pour se faciliter l'accouchement le plus possible, Hey, sceptique d'abord, s'intéressait de plus en plus à ces procédés et se décidait à commencer sérieusement quelques expérimentations. Les essais furent convainquants. C'est alors qu'il commença à se vouer à la préparation de ce moyen, pour mettre ce moyen physiologique à la portée de toutes les femmes. Hey, revenant en Europe (actuellement à Bûchebourg (Allemagne), s'occupait du lancement de son produit, par lequel il s'acquit la reconnaissance éternelle de toutes nos mères. Tout au commencement, Hey a rencontré quelques préjugés, mais aujourd'hui, les résultats magnifiques les ont effacés, et le corps médical a su apprécier cette grande et si belle découverte. Sans nombre sont les cliniques, hôpitaux (maternités) qui l'emploient ; des milliers de médecins le prescrivent et des centaines de mille de femmes s'en servent. Grossesse et accouchement sont des procédés physiologistes, et *non* des maladies, et ils ne doivent jamais perdre le caractère des actions naturelles.

Trois cas intéressants, qui prouvent de plus l'efficacité incontestable du Fraûenwofl Hey, sont les suivants :

I. Dame âgée de trente-six ans, tempérament lymphatique, est enceinte pour la troisième fois ; elle a eu deux avortements. La présente grossesse paraît très normale, cinq mois. Elle prend dès le cinquième mois le « Fraûenwofl » pendant trois mois ; l'accouchement a eu lieu dans des circonstances normales ; douleurs très modérées. L'utérus se trouvait légèrement incliné à droite. L'enfant est fort et se porte très bien.

II. Dame âgée de trente-huit ans ; cinq accouchements ; le travail fut chaque fois long et fatigant ; au dernier accouchement, la tête, après avoir franchi le col, resta plus de six heures à descendre et à remonter alternativement, le tronc ne sortit qu'après de violentes contractions, l'ombilic fut entraîné vers la vulve et s'en trouvait si près qu'il ne resta pas d'espace pour lier le cordon, qui était très gros et très court ; on dut attendre le décollement du placenta. — Etant pour la sixième fois en grossesse, elle vient, elle prend pendant deux mois et vingt-huit jours du « Fraûenwofl ». Résultats : l'accouchement fut rendu le plus facile ; la femme est enthousiasmée de l'efficacité du « Fraûenwofl ».

III. Dame, vingt-quatre ans, a déjà eu trois accouchements, dans les trois fois on constatait en alternative : présentation de l'extrémité pelvienne, lenteur extrême des premières périodes du travail, arrêts aux parties externes, et chaque fois extraction artificielle. — Dans le sixième mois (du quatrième accouchement), elle prend jusqu'au neuvième le « Fraûenwofl ». Elle accouche avec des douleurs insignifiantes, un magnifique bébé. Aucun symptôme défavorable !

Professeur SCHAUB.

---

## Nouvelle Rectification du Commandant Darget

---

Paris, le 25 juin 1912.

A Monsieur de Vesme, Rédacteur en chef des Annales des Sciences psychiques.

MONSIEUR,

Dans votre numéro d'avril, page 125, que j'ai reçu vers le 15 mai, vous avez inséré une relation portant comme

titre : « *Le phénomène du nœud de Zoellner aurait-il été renouvelé* » ?

Comme le phénomène dont vous parlez avait eu lieu sous ma direction et que je trouvais, à la lecture, qu'il était raconté d'une façon inexacte, je vous envoyai une lettre rectificative à la date du 21 mai en vous priant de l'insérer dans votre plus prochain numéro, c'est-à-dire dans votre numéro de mai qui vient de paraître et que j'ai reçu le 15 juin.

Ma rectification était ainsi conçue :

Lyon, le 21 mai 1912.

« Monsieur de Vesme, Rédacteur en chef des Annales des Sciences psychiques.

« MONSIEUR,

« Je reçois votre dernier numéro des *Annales* à Lyon où j'ai été appelé pour faire deux conférences. Je vous envoie de suite une rectification en vous priant de l'insérer dans votre plus prochain numéro.

« Votre article relatif au nœud que j'avais imaginé et que j'avais fait défaire, par un Esprit, chez le grand médium, Mme Cornille, est erroné.

« Tel que vous le racontez, il s'éloigne de la vérité et diminue la qualité des expériences.

« Comme, en spiritisme, il faut dire les phénomènes obtenus dans toute leur exactitude, sous peine de compromettre la cause que nous servons, je viens rétablir les faits.

« D'ailleurs, la vérité tout entière était contenue dans *le Fraternaliste* où vous dites l'avoir prise, et je ne sais pourquoi vous vous en êtes éloigné, puisqu'il n'y avait qu'à copier, ce qui n'était guère plus long que ce que vous avez écrit.

« Si vous relisez votre article, vous vous apercevrez que le lecteur ne peut pas se rendre compte des deux expériences successives que *le Fraternaliste* relate et qui sont :

« 1<sup>o</sup> Un nœud a été défait en séance devant tous les témoins qui ont signé au bas du procès-verbal.

« 2<sup>o</sup> Un nœud laissé à Mme Cornille, a été défait pendant la semaine qui a suivi mon expérience. Ce nœud était scellé à la cire par le cachet de M. Chevreuil et pouvait être laissé entre les mains de Mme Cornille qui a obtenu le phénomène chez elle à un moment où elle était dans un état médianimique propice, mais sans témoins.

« Ceci est bien différent de ce que vous avez écrit.

« Commandant DARGET. »

\*  
\* \*

A la réception de votre numéro de mai, n'y voyant pas ma rectification, je vous ai écrit le 15 juin en vous demandant si vous ne l'aviez pas reçue.

Vous m'avez répondu par votre lettre du 18 juin :  
« ... Je n'ai plus votre lettre du 21 mai, elle est sans doute passée au panier, car je n'y attachais aucune importance, la rectification que vous me demandiez ayant été faite par moi-même et par M. Chevreuil dans mon dernier numéro. »

Or, M. Chevreuil a eu besoin, comme moi, de vous demander une rectification en ce qui le concernait ; c'est-à-dire pour la deuxième expérience qu'il avait photographiée, tandis que moi, je vous l'avais demandée pour la première expérience, celle faite en présence des témoins qui ont signé le procès-verbal d'obtention, ce qui est bien différent.

De plus, dans ce numéro de mai, vous avez ajouté quelques mots désobligeants pour moi, et pouvant laisser des doutes au lecteur sur la véracité du phénomène en écrivant :

« Il nous revient d'ailleurs que quelques-unes des personnes qui figurent comme signataires du procès-verbal de la séance du 12 avril protestent en disant qu'elles n'ont autorisé personne à se servir de leur nom. »

C'est moi, en ce moment, qui proteste contre une pareille insinuation. Les signataires étaient tous présents, et tous ont donné leur nom.

En conséquence, je vous requiers d'insérer la présente rectification, rectifiant à la fois vos deux articles sur le phénomène du nœud défait, dans votre prochain numéro.

Commandant DARGET.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

**Journal du Magnétisme et du Psychisme expérimental.** — DIRECTEURS : MM. DURVILLE, 23, rue Saint-Merri, Paris (4<sup>e</sup>). — Prix du numéro, 1 franc.

*Sommaire du numéro d'août*

NOTRE ENQUÊTE : Peut-on prédire l'avenir (2 grav.) ?

Opinion de M. G. Trarieux ;

— de M. Jules Bois ;

— de M. le Dr Bonnaymé : Exemple personnel, Rôle de la Télépathie, Exemples de Prédiction proprement dite, Ancienneté de la Divination, Autre exemples personnels, Ce qu'on peut penser de l'Art de la Divination, Eléments qui entrent dans cet Art.

Opinion de M. le Dr W.-C. Sermyn : La Divination appartient au Moi conscient, Exemples à l'appui de cette thèse, Explication du phénomène, La Vision du Passé, La Graphologie est une science divinatoire, Le Mécanisme de la Vision subconsciente, La Psychologie future.

Opinion de M. V. E. Michelet ;

— de M. le Docteur Vergnes ;

— de M. Jos. Péladan.

Dr BRETON. — Expériences fluïdo-photographiques du Commandant Darget, 8 expériences. Causes d'erreur avec cette méthode (5 grav.).

Vladimir PRAVDINE. — Le Magnétisme animal ou



biollicité considéré comme agent physique : Le champ biollique, la dia-bollicité, Induction biollique, Condensation de la biollicité (3 grav.).

Dr Gaston DURVILLE. — L'art de vivre longtemps : l'Alimentation surabondante, les Intoxiqués florides.

Henri DURVILLE. — Truc de la Prestidigitation (1 grav.).

A. PALI. — Vers la Réhabilitation de la Baguette divinatoire. Contrôlons les Baguettisants ! (1 grav.). —

A. BREYDEL : Phénomènes psychiques et phénomènes électriques. — Dr H. LABONNE : A Propos du Dédoublement de la Personnalité dans le Rêve. — Ecole pratique de Magnétisme.

### VIENT DE PARAÎTRE :

**Philosophie moderne, basée sur l'expérimentation.** — *Essai résumant la philosophie de M. de Tromelin*, par M. PORTE DU TRAIT DES AGES. — Vigot frères, éditeurs, 23, place de l'École-de-Médecine, à Paris. 1 vol. avec portrait. — Prix : 2 fr. 50.

L'auteur de cet ouvrage est l'auteur de l'excellente revue *Hermès*. Il est connu comme un littérateur de grand talent, et il n'est plus nécessaire de le recommander à nos lecteurs.

Nous savons que depuis longtemps M. Porte du Trait des Ages a étudié à fond les principales philosophies en cours, et dans les pages du début du présent volume, il déclare qu'après ces études comparatives, il s'est arrêté aux conceptions personnelles et si nouvelles de M. de Tromelin, bien connu également de nos lecteurs par ses nombreux travaux.

Nous leur recommandons la lecture de cet ouvrage, avec l'espoir que la connaissance de ces nouvelles conceptions les satisfaira mieux que les anciennes, qui n'ont pas encore tenu compte des progrès des sciences psychiques pour établir leurs théories. C'est là précisément l'œuvre

de M. de Fromelin que l'auteur a résumée dans de fort belles pages, qui feront plaisir aux penseurs avides de rechercher la vérité.

**Bréviaire alchimique.** — Lettres d'August Strindberg à Jollivet Castelot, orné d'un portrait de Strindberg hors texte, par August STRINDBERG. — Préface de F. Jollivet Castelot. — MM. Hector et Henri Durville, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris. — Prix : 2 francs.

August Strindberg, qui est mort tout récemment, fut un esprit génial, aux vastes et hautes pensées toujours nobles malgré leur forme souvent paradoxale et d'une hardiesse qui choquait les bourgeois. Non seulement il écrivit des chefs-d'œuvre littéraires, de profonds ouvrages mystiques et philosophiques, mais il aborda les problèmes de la Science avec la même originalité et une identique témérité.

L'Alchimie le séduisit ; il s'attacha à découvrir la transmutation des corps, des métaux, car il savait qu'en ce problème gisait la clef, mieux, la démonstration pratique du Monisme.

Ses travaux alchimiques sont disséminés en une quantité de brochures, d'articles de revues. Ils sont difficiles à se procurer. Aussi, avons-nous pensé que la publication des *Lettres sur l'Alchimie* que Strindberg nous adressa durant plusieurs années, offrirait un vif intérêt au public instruit, aux fervents de l'occultisme. En effet, dans cette correspondance intime et familière, l'illustre penseur consigna la moelle de ses idées et de ses expériences.

Il y précisa ses travaux, exposa ses formules, ses recettes de laboratoire, les essais multiples et ingénieux de son cerveau puissant.

Véritable *Bréviaire alchimique*, ce volume permettra de s'initier rapidement au côté en quelque sorte exotérique, positif, de la vieille et toujours jeune science d'Hermès.

Il laissera entrevoir l'une des faces les plus curieuses de la vaste intelligence qu'incarna August Strindberg, l'émi-

ment Ami avec lequel j'entretins pendant des années un commerce spirituel et mental incomparable.

F. JOLLIVET CASTELOT.

**Les Succès de la Médecine psychique.** — Ma méthode de Guérison des Maladies organiques, nerveuses et morales, avec portrait de l'auteur hors texte, par le Docteur Gaston DURVILLE. — MM. Hector et Henri Durville, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris (IV<sup>e</sup>). Prix : 1 franc.

Mon estimé confrère le Dr Gaston DURVILLE vient de faire paraître un petit ouvrage qu'il intitule *les Succès de la médecine psychique*. On sent en ces pages d'un style concis, énergique, élégant même, toute la conviction d'une âme qui, quoique très jeune encore, a déjà la maturité d'un esprit fait. Le Dr Gaston DURVILLE a des idées de novateur ; ennemi de toute médecine médicamenteuse, il vous expose que les produits chimiques sont un danger pour nos organes ; il a grandement raison, lorsqu'il nous dit que la bonne médecine est simple, et que l'idée du terrain doit dominer toute la médecine. De même qu'un blé ne poussera jamais en terrain aride, de même la maladie ne se développera jamais en un terrain sain.

**Mes Rapports avec le Diable.** — Coups de Sonde dans le Mystère, orné de 22 planches hors texte, par LANCELIN (Charles). — MM. Hector et Henri Durville, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris. — Prix : 3 francs.

---

*Le Gérant : G. ENCAUSSE.*

---

Imprimerie de l'Initiation, 15, rue Séguier, Paris.